

L A
CONTAGION
S A C R É E,
O U
HISTOIRE NATURELLE
D E L A
SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

T O M E S E C O N D.



L O N D R E S

M D C C L X V I I I.

CO. 1. 1. 1.

2. 2. 2.

3. 3. 3.

4. 4. 4.

5. 5. 5.

6. 6. 6.

7. 7. 7.

8. 8. 8.

9. 9. 9.

10. 10. 10.

11. 11. 11.

12. 12. 12.

13. 13. 13.

14. 14. 14.

15. 15. 15.

16. 16. 16.

17. 17. 17.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

T O M E S E C O N D.

C H A P I T R E I X.

*De la Tolérance ; elle est incompatible avec
les principes fondamentaux de toute Rel-
gion.* Page 1

C H A P I T R E X.

*De l'influence de la Religion sur la Morale ;
la Religion ne peut en être la base.* 48

C H A P I T R E X I.

*Des prétendus devoirs , des pratiques & des
fausses vertus de la Religion. Dangers des
Expiations.* 77

C H A P I T R E X I I.

*Continuation du même sujet. Des perfécutions
fanatiques de la superstition.* 94

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XIII.

La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale. III

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus ; elle les rend très-malheureux. 145

CHAPITRE XV.

De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remèdes efficaces que l'on peut lui opposer. 161



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

CHAPITRE IX.

*De la Tolérance ; elle est incompatible avec
les principes fondamentaux de toute
Religion.*

IL n'est, sans doute , personne qui ne soit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de rapporter, & qui ne soit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les suites des opinions religieuses des hommes ; on nous dira, peut-être, que ce n'est point à la Religion elle-même, mais à l'abus de la Religion, que sont dus les excès dont nous avons parlé ; on prétendra que l'abus des choses les plus utiles peut devenir nuisible,

& que c'est aux passions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs dont la Religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'est dans les principes de la Religion même, dans le Dieu qui lui sert de base, dans les idées funestes que le genre humain s'en est faites, qu'il faut chercher la source des malheurs qui n'en furent & qui n'en feront jamais que des suites nécessaires. Les hommes qui, comme on l'a déjà remarqué précédemment, éprouvent alternativement des biens & des maux dans leur existence actuelle, & font honneur à la Divinité de tout ce qui leur arrive dans ce monde, ne peuvent, quelque effort qu'ils fassent, lui attribuer une bonté permanente; dès qu'ils souffrent, ils doivent la craindre; & dès qu'ils la craignent ils doivent la supposer méchante, ou du moins ils sont forcés de se défier de ses dispositions, tantôt bonnes, tantôt mauvaises pour eux. Un Dieu qui sçait tout, qui peut tout, sans la permission duquel rien ne se fait ici-bas, ne peut être regardé comme invariablement bon. Le Dieu terrible doit toujours éclipser dans l'esprit des hommes le Dieu favorable. Le Dieu dangereux les occupera bien plus que le Dieu rempli de bonté dont ils n'ont rien à craindre; ainsi l'idée de Dieu réveillera

nécessairement le sentiment de la frayeur ; sentiment qui suppose de la méchanceté dans l'objet qui l'excite.

La Religion ramenera toujours les hommes à la crainte ; tout objet vague qui les fait trembler les occupera sans relâche , fera fermenter leurs esprits , excitera des disputes entre eux , & les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute Religion demande pour premier sacrifice un renoncement total à la raison ; dès que les hommes cessent de prendre la raison pour guide dans l'examen de la chose qu'ils croient la plus importante pour eux , ils n'auront garde d'être retenus par elle toutes les fois qu'il s'agira de la Religion ; ainsi leur conduite ne sera jamais qu'une suite d'égaremens. Si Dieu est l'auteur de la Religion , elle doit commander à la nature-même ; elle doit lui imposer silence lorsqu'elle aura la témérité de contredire ses volontés , ou celles de ses interpretes. Si c'est la volonté divine qui décide du juste & de l'injuste , Dieu est le maître de la vertu ; à sa voix le crime peut devenir vertu & la vertu peut devenir crime. Voilà donc la morale subordonnée aux caprices des interpretes de la Divinité. Dieu est le premier Souverain des nations , il com-

mande aux Rois mêmes , il règle le fort des Empires ; ainsi la Politique doit être soumise à la Religion ; les intérêts passagers & temporels des Gouvernemens ne font point faits pour balancer un instant les intérêts de la Divinité , & de ses Ministres , chargés d'apprendre ses intentions aux hommes. La nature , la raison , la morale , la vertu , le bien-être des Etats font donc faits pour céder à la Religion , qui , émanée de l'arbitre souverain des hommes & des choses , doit nécessairement triompher de tout ce qui s'opposeroit à ses vues.

Toutes ces notions sont des Corollaires tirés des premiers principes sur lesquels toute Religion est fondée. D'où l'on voit que les hommes sont inconséquens toutes les fois qu'ils démentent par leur conduite le système d'après lequel ils partent ; il ne leur est point permis de déroger à leurs principes , & lorsqu'ils s'écarterent de la route nécessaire que la Religion leur trace , ils se rendent sans doute coupables envers Dieu. Lorsqu'ils voudront être conséquens , ils exécuteront sans répliquer les ordres qu'on leur donnera de la part du ciel , ils recevront avec docilité les passions qu'on voudra leur inspirer au nom de Dieu , ils détruiront in-

distinctement les ennemis de sa gloire, ils serviront les complots de ceux qui connoissent ses profonds desseins ; &, s'il le faut, ils porteront le trouble dans la société, ils risqueront de la dissoudre, lorsque Dieu demandera qu'on lui en fasse le sacrifice.

C'est donc aux principes mêmes de la Religion que nous devons attribuer les folies & les excès dont elle fut toujours la cause ; les hommes trompés sur la Divinité, tirèrent de leurs principes les inductions les plus nuisibles à leur bonheur ici-bas ; leur conduite devint nécessairement une longue chaîne d'extravagances. La Religion, qu'il n'est jamais permis de contredire ou d'examiner, rendra toujours respectables aux peuples les fureurs des ambitieux, des enthousiastes & des fourbes qui mettront habilement sur le compte des Dieux les horreurs enfantées par leurs passions détestables. Quoi de plus odieux qu'un manteau toujours prêt à couvrir les forfaits les plus avérés ! quoi de plus légitime que de détruire des chimères au nom desquelles la terre fut toujours désolée ! Si la raison reprenoit sur l'homme ses droits usurpés par l'erreur, ne sentiroit-il pas que tout ce qui par soi-mê-

mé ou par ses suites nécessaires porte le trouble dans la société ; tout ce qui bannit la concorde entre des êtres destinés à s'aimer , à se secourir mutuellement ; tout ce qui leur fournit des prétextes pour se haïr , se tourmenter & s'égorger ; enfin tout ce qui les asservit & les rend malheureux , ne peut être regardé que comme une invention funeste , une conspiration contre le genre humain , qui peut être légitimement attaquée , justement dénoncée , livrée à l'indignation & au mépris.

Une superstition qui aura pour objet de son culte un Dieu redoutable , perfide , cruel & sanguinaire , doit finir tôt ou tard par faire des fanatiques , des enthousiastes , des mélancoliques , des furieux ; elle sera entre les mains des tyrans & des imposteurs une arme sûre pour ensanglanter le monde & pour le remplir de malheureux. Si des fourbes , détrompés d'une telle Religion , la font servir à leurs vues , si des ambitieux en font usage pour appuyer leur politique , si des âmes vénales & intéressées trouvent en elle des moyens de contenter leur avarice ; si des entêtés s'en servent pour venger leur orgueil , ils ne réussiroient jamais dans leurs indignes projets , si leurs passions n'étoient point secondées par des peuples stupides & dévots qui croient

de bonne foi se rendre agréables à leur Dieu, en se prêtant aux crimes ordonnés par ses Ministres, ou utiles aux Tyrans qui commandent en son nom. Avec le cœur le plus droit & l'ame la plus honnête celui qui est pénétré de la crainte de son Dieu ne peut s'empêcher de haïr ceux que sa Religion lui désigne comme des ennemis de ce Dieu; si ce Dieu est un Monarque jaloux, il doit régner sans partage; s'il n'y a qu'une seule Religion qui lui plaise, il faut l'établir par-tout; quelqu'un s'opposet-il à ses progrès, il faut l'exterminer. Est-elle attaquée, il faut prendre son parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une Religion c'est permettre un culte que l'on croit offensant pour son Dieu; c'est faire céder les intérêts de sa gloire à une politique humaine, abominable à ses yeux; rien dans le monde n'est plus important que Dieu, c'est de lui que dépend le sort des humains, l'essentiel est de lui plaire, il est assez puissant pour rendre les sociétés heureuses & florissantes sans le secours de l'homme; ne vaut-il pas mieux qu'un Etat soit languissant & dépeuplé, que de renfermer un grand nombre de citoyens infideles qui attireroient infailliblement sur lui la colère des Cieux?

Il faudra donc que les Princes, Lieutenans & Représentans de la Divinité, chargés de venger ses droits, défenseurs de sa Religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété & l'hérésie de leurs Etats; qu'ils bannissent, persécutent & détruisent ceux de leurs sujets que le Clergé leur dénoncera comme les ennemis de Dieu. S'ils négligeoient d'obéir à ses Ministres; si un Gouvernement trop doux refusoit de tremper ses mains dans le sang, si l'intérêt de l'Etat l'engageoit à demeurer neutre entre le ciel & la terre; enfin si les opinions du Prince étoient offensantes pour Dieu; dès-lors il seroit indigne de le représenter, & comme tel traité par le Clergé en impie, en rebelle, en tyran, peu fait pour commander à un Peuple fidele. (1)

Telles sont, & telles doivent être pour un esprit conséquent, les maximes d'une Religion fondée sur les oracles d'un Dieu partial, jaloux de sa gloire, qui veut régner sans partage; qui s'intéresse aux opinions des hommes; qui a cent fois ordonné le meurtre & les assassinats. Ceux qui en adoptant une pareille Religion suivent des maximes contraires, sont des raisonneurs

(1) Autrefois le Pape déclaroit *hérétiques* tous les Princes qui lui résistoient; dès-lors ils étoient déchus de la couronne, & les peuples absous du serment de fidélité,

peu conséquens, bien plus touchés des intérêts futiles de l'Etat, des préceptes d'une morale humaine, qui consultent plutôt la douceur de leur propre caractère, le cri de la nature, que les intérêts de la Religion, que les ordres de leur Dieu, que son caractère emporté : l'homme véritablement dévot doit nécessairement lui sacrifier toutes les autres considérations. Si ce Dieu est terrible, il est un prévaricateur, un insensé toutes les fois qu'il refuse de complaire à son atrocité. Sous un Dieu colère & méchant la tolérance est une lâcheté criminelle, c'est une véritable trahison.

Ainsi, que le Chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conséquent à ses principes. Envain se flatteroit-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé son premier pere que pour lui tendre un piège, n'est-il donc pas un Dieu dont il faut se défier ? Le Dieu qui commanda le sacrifice de son fils unique à cet Abraham qu'il honora de son alliance, n'est-il pas un Dieu cruel ? Le Dieu qui ne voulut s'appaiser que par la mort de son propre fils, n'est-il donc pas de tous les Dieux le plus implacable ? Le Dieu de ce Moyse, dont le Christianisme révere les

oracles, de ce Jephté qui sacrifia sa fille, de ce cruel David qui fut *un homme selon son cœur*, de ce Phinéas & de ces Lévites qui furent choisis pour le servir en récompense de leurs assassinats, n'est-il pas un Dieu furieux ? Le Dieu qui se dit le Dieu *des armées* & des *vengeances*, qui ordonne d'exterminer les nations & leurs Divinités, qui fait nâger les villes des Cananéens dans le sang, qui veut que l'on massacre les Rois, qui ordonne par ses Prophètes de passer les femmes, les vieillards & les enfans au fil de l'épée, est-il donc un Dieu bien rempli de bonté ? Enfin le Dieu qui veut que ses adorateurs pleurent, gémissent, se mortifient, & qui destine à des flammes éternelles la plus grande partie de ses enfans, est-il un pere bien tendre, un Dieu favorable ? Non, le Dieu des Chrétiens est un Dieu de sang ; c'est par le sang qu'il veut être apaisé ; c'est par des flots de sang qu'il faut désarmer sa fureur ; c'est dans le sang qu'il faut éteindre son foudre allumé par les crimes de la terre ; c'est par des torrens de larmes qu'il faut laver ses iniquités ; c'est par des cruautés qu'il faut lui témoigner son zèle ; c'est par la frénésie qu'il faut lui prouver sa soumission. L'esprit du

Christianisme est un esprit destructeur : son Dieu ordonna la destruction, ainsi que tout Chrétien détruise ses ennemis ; qu'il détruise son propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il persécute, qu'il combatte, au risque de périr lui-même, & qu'il serve un Dieu vengeur qui récompensera son zèle, & qui puniroit son indifférence & sa tiédeur.

On ne manquera pas de nous dire que le Dieu des Chrétiens, si sévère autrefois, s'est radouci, depuis qu'il s'est réconcilié avec le genre humain par la mort de son fils ; que ses préceptes ont changé ; que si dans le tems de sa colere il exerça une justice rigoureuse, désarmé maintenant, il leur recommande l'humanité, la justice, la concorde & la paix. Ainsi donc c'est de la bouche d'un Dieu immuable que nous voyons sortir des ordres si contradictoires ; il condamne aujourd'hui ce qu'il prescrivit autrefois : d'après des volontés si discordantes quelle conduite faudra-t-il donc tenir ? Faut-il aimer ou assassiner ses ennemis ? N'est-il pas aujourd'hui comme alors également irrité des pensées & des actions des hommes ? Ses adorateurs ne sont-ils pas maintenant aussi intéressés qu'autrefois à lui montrer de l'affection & du zèle ? Sa cause doit-elle être à présent trahie, abandonnée, méprisée, &

si jamais elle eut besoin du bras des hommes pour la défendre, pourquoi n'auroit-elle pas encore besoin de leur secours ? Sous un Dieu vindicatif peut-on avoir trop de zèle, le parti de la douceur ne feroit-il pas un parti dangereux ? Quand même il l'auroit recommandée, peut-on supposer qu'il pût savoir mauvais gré à ceux qui transgresseront ses ordres par un excès d'attachement pour lui ?

C'est de la diversité des commandemens que le même Dieu donna en différens tems, que résulte la diversité des opinions que les Chrétiens ont adoptées sur la Tolérance ; les uns, plus conséquens sans doute à leurs principes, veulent que l'on persécute, que l'on tourmente, que l'on établisse la Religion & ses dogmes par le feu, par le fer, par les supplices : d'autres veulent qu'on se contente de gémir en silence sur les erreurs de ses freres égarés, & qu'on remette au Tout-Puissant le soin de juger & de se venger lui-même. Les uns ne prêchent que le sang & le carnage ; les autres se contentent de haïr intérieurement ou de mépriser ceux qui ne pensent point comme eux ; car au fond il est impossible au dévot d'aimer sincèrement & son Dieu & ceux qui l'offensent. Les uns préfèrent leur Dieu à la morale, à la

vertu , au repos de l'Etat ; les autres le sacrifient à la douceur des mœurs , à leur tempérament honnête , à la bonté de leur cœur , à l'équité naturelle , à l'intérêt des nations.

Si le bon sens & la raison avoient à décider entre des opinions si contraires , les hommes sauroient bientôt à quoi s'en tenir ; mais on ne les consulte jamais dès qu'il s'agit de la Religion. Ainsi les adorateurs du même Dieu n'ont pu convenir jusqu'à présent s'il étoit plus expédient & plus conforme à ses vues de persécuter que de tolérer ses adversaires : les deux partis admettent un Dieu terrible , mais qui se dit néanmoins le *Dieu de la paix* ; chacun des disputans autorise son opinion par des preuves également fortes , par des exemples également décisifs , par des ordres également formels ; au milieu de ces querelles les Chrétiens étonnés ne savent point encore s'ils doivent être bons ou méchans , cruels ou pacifiques , justes ou injustes , indulgens ou emportés. L'un participe avec joye au sacrifice qu'on fait d'un hérétique que ses inquisiteurs ont condamné aux flammes ; il ne doute pas que son supplice ne soit un sacrifice de bonne odeur , propre à lui attirer les faveurs du ciel ; l'autre détourne avec horreur ses

yeux de cette affreuse tragédie, & voudroit arracher du bûcher le malheureux dont le crime est de s'être trompé.

Ne soyons point surpris de cette discorde dans les idées des superstitieux Chrétiens. Leur Dieu dans quelques circonstances ordonna formellement le massacre, l'injustice, le crime & la vengeance; il approuva le vol, l'usurpation, le meurtre, le Régicide: il voulut qu'on traitât avec la dernière barbarie tous ceux qui ne connoissoient ni son nom ni sa Loi: Dans d'autres occasions, ses intérêts ayant changé, ce même Dieu recommanda la douceur, défendit la violence, ordonna la soumission aux Puissances de la terre, modéra le zèle fougueux de ceux qui s'ingéroient de défendre sa cause, se réserva le soin de se venger, & voulut que ses sectateurs observassent les règles de l'humanité.

Comment régler sa conduite sur les volontés d'un Dieu si visiblement en contradiction avec lui-même? Ne voit-on pas clairement que ces ordres opposés ont été les effets des intérêts, du tempérament, des passions, des circonstances de ceux qui à différentes reprises ont fait parler la Divinité? Ne sent-on pas qu'ils

ont consulté les dispositions, les besoins, les mœurs & les idées des peuples à qui ils annonçoient ses décrets? Si un Législateur cruel, assuré de son autorité sur un peuple de brigands & de voleurs, lui ordonna le meurtre & le carnage, un imposteur, dénué de forces, & de pouvoir, fut obligé d'annoncer un Dieu plus modéré, dans un pays où lui-même avoit besoin d'indulgence; il eût été extravagant, il eût révolté les esprits, s'il eût prêché l'intolérance. Moïse maître absolu de ses Israélites sauvages, stupides & indigens, leur parloit selon leurs vues en leur disant d'exterminer & de piller; le Christ n'eût été qu'un insensé s'il eût tenu le même langage à une poignée de malheureux qui s'étoient attachés à lui. (2)

(2) Malgré l'esprit de modération & de douceur que les Chrétiens attribuent à Jésus-Christ, l'Evangile nous le montre quelquefois très-ému & sous les traits d'un perturbateur du repos public. En disant ouvertement des injures aux Prêtres de son pays, & en chassant sans autorité les vendeurs du temple, il ne montra pas assurément cet esprit pacifique que ses disciples nous vantent. Il est évident que le Christ fut l'ennemi juré des Prêtres, de leurs autels, de leurs temples, de leurs sacrifices; & c'est précisément sous ces traits que nos Prêtres d'aujourd'hui nous dépeignent un impie & un citoyen dangereux. Si plusieurs passages de l'Evangile des Chrétiens semblent recommander la tolérance, beaucoup d'autres ordonnent formellement la haine & la persécution. Jésus dit *qu'il est venu apporter le glaive; qu'il est venu séparer le fils d'avec son pere; que celui qui n'écouterait pas l'Eglise doit être re-*

Les Apôtres d'une Religion naissante & opprimée furent donc obligés de recommander la patience, la tolérance & la douceur; parvenue au pouvoir elle changea bientôt de ton; pour lors elle ne prêcha que vengeance, que fureur, & fit du monde entier un vaste cimetière. La conduite ordonnée par la Religion dut changer avec les circonstances de ses Ministres; leur politique versatile fut forcée de s'accommoder aux tems; humble, rampante, facile dans l'origine, elle ne se permit d'élever sa tête & sa voix, de rendre ses sectateurs turbulens, de semer la discorde, de braver la puissance civile, de ravager la terre, que lorsqu'elle se sentit assez forte pour le faire impunément. Ce furent toujours les intérêts des guides spirituels des peuples qui réglèrent leurs passions; ils rendirent à volonté leurs sectateurs doux ou emportés, patiens ou féroces, soumis ou rebelles, humains ou barbares, suivant que les circonstances l'exigeoient. Les Prêtres des Chrétiens ont de tout tems soumis les intérêts publics à leurs propres caprices, la morale à leurs fan-

gardé comme un Payen & un Publicain. S. Paul ordonne d'éviter un hérétique comme un homme pervers. S. Jean défend de recevoir & de saluer un hérétique. &c.

fantaisies, la conduite des hommes à leurs décisions; ils trouverent, quand ils voulurent, dans les oracles du ciel des raisons pour justifier les opinions les plus contraires; l'ambiguité & les contradictions de ces oracles les mirent toujours à portée de décider de la maniere qui leur convenoit le mieux; des ordres clairs & précis, des loix qui ne se contredisent point, des commandemens conformes à la raison n'ont pas besoin d'interpretes; c'est l'autorité qui explique & qui décide toutes les fois que la raison est forcée de se taire.

Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité & de ses Prêtres semble laisser le Chrétien sur le parti qu'il doit prendre dans les questions qui intéressent sa Religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus sûr; il le sentira s'il fait attention au caractère de son Dieu, & aux traits sous lesquels on le lui montre dans ses livres sacrés. Les adorateurs d'un Dieu qui punit les enfans des fautes de leurs peres; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles, qui a fait assassiner des Rois & détruire des nations entieres, dont les Prophètes ont souvent fait massacrer des milliers d'hommes pour quelque offense ou

transgression ; (3) les adorateurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractère ne peuvent être *Tolérans*, & ses Prêtres ne peuvent sans le trahir ou sans nuire à leur cause être sincèrement pacifiques & modérés ; un Prêtre tolérant perdrait bientôt son empire ; son intérêt exige que l'on égorge & que l'on persécute ; il faut user de violence pour inculquer des opinions absurdes ; la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce. Envain lui dira-t-on que le Dieu qui s'est montré si terrible, si sanguinaire, est devenu depuis plus humain & plus facile, l'idée de sa férocité primitive est bien plus utile à des imposteurs méchans que celle de sa bonté subséquente ; cette idée est bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique & du zélé ; ils se croiront donc forcés d'être cruels, ils justifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu & des personnages révévés qui ont

(3) La Bible nous apprend que Moïse (*qui étoit le plus doux des hommes*) fit égorger plus de quarante mille Israélites, pour avoir désobéi à ses commandemens : la tribu de Lévi fut promue au sacerdoce pour avoir exécuté ses ordres sanguinaires. Les Papes ont fait immoler à la Religion (c'est-à-dire à leur intérêt) des millions de Chrétiens. Les Espagnols & les Portugais traitoient les habitans des Indes comme des bêtes ; les premiers ont, dit-on, massacré plus de vingt millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins féroces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophète.

eu le bonheur de lui plaire ; leurs Prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande de grands sacrifices ; que ce qu'elle approuve dans un tems peut lui déplaire dans un autre ; ils leur montreront dans des livres saints des révoltes , des assassinats & des soulevemens rapportés avec éloge , & leurs pieux sectateurs croiront ces actions louables & permises toutes les fois que les intérêts du ciel l'exigeront. (4)

En un mot dès qu'on suppose un Dieu sévère & cruel , la sévérité & la cruauté doivent toujours l'emporter sur la tolérance & la douceur ; la persécution est un devoir ; & quel que soit le dommage que la politique en dût souffrir, le parti le plus sûr sera d'exterminer tous ceux qui déplai-

(4) Josué extermina les peuples de Canaan ; Ahod tua Eglon son Roi , à l'instigation de Samuel. David se souleva contre son maître. Les Prophètes des Hébreux furent toujours des séditieux. Les Rois de Juda ne furent agréables à Dieu que quand ils furent des monstres. Le Pape s'est arrogé le droit de déposer les souverains & de dispenser les sujets du serment de fidélité. Jaques Clément assassina Henri III. Roi de France. Henri IV. fut tué par un fanatique élevé par les Jésuites , qui ont toujours prêché le régicide & la persécution. Cette doctrine est très-conforme à l'esprit du Christianisme ; un Chrétien ne doit rien préférer à la cause de Dieu. Personne n'ignore que ce sont les Jésuites qui ont tramé parmi nous la *conspiration des poudres*.

sent à la Divinité. Son caractère moral
 suffit pour fixer les incertitudes du dévot ;
 il n'y a que des indifférens , des lâches ,
 des serviteurs peu attachés qui puissent
 consentir à demeurer tranquilles ou per-
 mettre qu'on offense le Monarque céleste.
 Aussi voyons-nous presque toujours que
 la Religion eut le pouvoir de diviser les
 citoyens, de les mettre aux prises , d'ex-
 citer des persécutions , & de produire des
 ravages inouis. L'esprit de paix ne put
 rien contre l'empoiement des passions que
 le zèle fit éclore ; le fanatisme victorieux
 étouffa la voix de la nature , de l'humani-
 té , de la politique ; la douceur ne fut le
 partage que de quelques ames honnêtes ,
 trop foibles pour arrêter la fougue des
 Tyrans, des Prêtres & des peuples for-
 cenés. *Tolérant* ou *impie* furent presque
 toujours des synonymes pour les Dévots
 & les Prêtres. Le partisan de la dou-
 ceur fut regardé comme un fauteur du
 crime ; il n'osa point montrer ses senti-
 mens : odieux & pour le despotisme &
 pour le sacerdoce , il fut réduit à gémir
 en secret des maux de sa patrie qu'il
 voyoit la victime d'un zèle destructeur
 ou d'une politique trop aveugle ou trop
 timide pour contenir les fureurs des Pré-
 tres. Les Gouvernemens séduits par eux

ou dans la crainte de leur déplaire, traitèrent en sujets rebelles tous ceux qui refusoient de se conformer à leurs opinions ; & souvent la persécution força les sectaires de se soulever en effet contre une autorité cruelle qui leur faisoit sentir ses coups, sans jamais leur faire éprouver ses bontés.

Il ne faut donc point s'étonner si nous ne voyons nulle part la Tolérance vraiment établie parmi les Chrétiens, ni même dans le monde entier. Par-tout la différence des Religions met une différence très-marquée entre les citoyens du même Etat : dans les pays mêmes qui se vantent d'être les plus libres & les plus dégagés du fanatisme religieux, si l'on y permet l'exercice de quelques Religions différentes de celle qui domine ou de celle du Souverain, c'est toujours à regret, avec beaucoup de restrictions, & ceux qui les professent sont au moins haïs & méprisés par les partisans du culte dominant ; ils sont exclus des places, des récompenses & des graces ; ils sont forcés de vivre inutiles à la société, & les talens les plus éminens ne peuvent vaincre les obstacles que la Religion oppose à leur avancement. Par-tout nous voyons les différens sectai-

res se détester. Le nom seul de la Religion d'un homme diminue l'estime & l'affection de ses concitoyens pour lui, & les Gouvernemens n'ont ni assez de sagesse ni assez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs sujets: les sectateurs de la Religion dominante semblent être les seuls enfans de l'Etat, la partialité que le Gouvernement a pour eux doit nécessairement exciter l'envie, la jalousie & la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs; par cette politique stupide, l'Etat se remplit de sujets, qui dès l'enfance apprennent à s'envier, à se mépriser, à se regarder avec horreur, & qui se persuadent que ceux qui ne pensent point comme eux ou qui suivent un culte différent sont des êtres d'une espèce différente de la leur. (5)

Par-tout la secte la plus puissante, (c'est-à-dire celle qui a pour elle le souverain & ses cohortes,) écrase, dédaigne & gêne toutes les autres, & le Gouvernement se

(5) En parcourant l'histoire du monde l'on ne trouve une tolérance réelle établie qu'à la Chine, sous la Dynastie des Princes de la race de Gengiskan; ces Princes admettoient dans leurs conseils des Idolâtres, des Arméniens, des Juifs, des Mahométans & des sectateurs de Confucius. La Religion ne cessera de causer des troubles dans les Etats que lorsque les Gouvernemens seront assez sensés pour ne pas plus inquiéter les citoyens sur leur façon de penser, que sur les mets qu'ils font servir sur leurs tables.

régle sur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ses sujets; partout les Gouvernemens ne semblent travailler qu'à se faire des ennemis secrets de tous ceux qui ne pensent point comme eux. L'on ne peut être soldat si l'on ne souscrit aux décisions de la théologie; l'on ne peut être magistrat ni prendre part à l'administration publique, ni soutenir la puissance civile, si l'on n'est parfaitement soumis à la puissance sacerdotale; l'on ne peut prétendre être récompensé de ses services si l'on n'admet des formules, des articles de foi, des opinions imaginées par les spéculateurs qui ont fixé la croyance; l'on ne peut enseigner les arts ou les sciences les plus étrangères à la Religion sans avoir son attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le système dominant de l'Etat ou du Prince sont comme des pestiférés, que l'on séquestre des autres, de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la société perd les secours & ses droits sur la tendresse d'un très-grand nombre de ses enfans qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre patrie.

Jusqu'à présent le plus grand effort de la raison humaine & de la politique

se borne à permettre à des sectes différentes de vivre dans la société; malgré cette prétendue tolérance ceux qui n'ont point la théologie du Prince ne laissent pas d'éprouver de continuels déboires, des injustices marquées, d'essuyer des préférences douloureuses, d'être sans cesse les victimes du mépris & de la partialité. C'est dans les principes du Christianisme même qu'il faut chercher la source d'une conduite si peu morale & si contraire au bien des Etats; tout homme assez vain pour se croire le favori de son Dieu doit mépriser tous ceux qui ne jouissent point d'un pareil avantage. Tout homme qui croit que son Dieu s'irrite des faux raisonnemens ou du culte des autres ne doit point les supporter; il doit se séparer d'avec eux, ou du moins il ne doit les souffrir que quand il ne peut faire autrement.

Les préjugés des peuples & la conduite des Gouvernemens envers les citoyens qui diffèrent de la Religion dominante, se mesurent toujours sur le crédit plus ou moins grand dont le Clergé jouit dans un pays. Toutes les fois que le sacerdoce a du crédit, il tourmente, il persécute, il fait périr qui conque ne pense point comme lui; la politique forcée de se prêter à ses cruelles fantaisies n'a que le soin d'égorger pour lui.

Par-tout où le Prêtre domine, l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la déférence aveugle pour ses décisions est la chose la plus importante, l'omission de ses pratiques est une faute impardonnable; l'hérésie, ou la liberté de penser sont des crimes d'Etat; une parole indiscrete contre la Religion, ou le refus de se conformer à ses rites, sont des forfaits dignes de mort. Nourri dans ces idées le peuple ne voit un hérétique qu'avec horreur; il le regarde comme un monstre, il contemple ses tourmens avec curiosité, & pousse sa férocité dévote jusqu'à voir sa mort avec édification; il applaudit à ses bourreaux. En Espagne & en Portugal le jour destiné aux sacrifices humains que l'Etat offre à son Dieu ou à ses Prêtres, est un jour solennel qui nourrit la dévotion d'un peuple empressé de prendre part à une fête si sainte.

Il est très-difficile qu'une même Religion, professée par des nations différentes, n'éprouve des altérations; si les Princes & les Etats sont rivaux en politique, les Prêtres sont rivaux en superstition; l'intérêt & l'orgueil persuadent à chacun d'eux qu'ils sont les seuls dépositaires d'une foi pure, & chaque peuple est convaincu que ses guides sont les meilleurs. Toutes les

sectes modernes qui divisent & l'Europe & l'Asie nous montrent des exemples sans nombre de l'insociabilité religieuse. Le Mahométan sectateur d'Omar déteste le Persan qui suit la secte d'Aly. Un Anglois méprise un François parce que celui-ci est attaché à bien des dogmes que le premier a jugés ridicules ; le François à son tour méprise l'Espagnol & le Portugais qui ne trouvent rien de plus naturel que de brûler tous ceux qui n'ont pas une foi aussi implicite que la leur. La Religion plus encore que les bornes des Etats sépare leurs habitans ; l'indifférence totale pour la Religion est un pas essentiel pour rendre les nations plus humaines & socia-bles.

Parmi les artifices dont la politique sacerdotale s'est de tout tems servie pour conserver son empire sur ses esclaves, le plus adroit fut de leur rendre odieux les sectateurs des autres Religions, de rompre toute communication sociale avec eux ; de leur interdire toute alliance, toute liaison avec des hommes qu'elle leur fit regarder comme des ennemis, des méchans, des proscrits. Le peuple se persuade même que son Dieu attache quelque signe de réprobation à quiconque ne le sert point à sa maniere ; il a de la peine à regarder un

Hérétique, un Idolâtre, un Juif comme un homme ordinaire ; les Prêtres savent très-bien que la conversation familière & le commerce de la vie pourroient désabuser leurs disciples, & leur montreroient que cet homme, qu'ils regardent comme odieux, a pourtant souvent des vertus & mérite leur estime ; ces découvertes seroient, sans doute, nuisibles au sacerdoce, dont l'intérêt fut toujours de séparer son troupeau de celui de ses rivaux, & d'élever entre ses esclaves & ceux des autres un mur de séparation. De-là toutes les déclamations contre la tolérance ; de-là ces loix si barbares, ces usages si choquans que nous voyons établis dans un grand nombre de pays contre les infortunés que la Religion rejette. Le véritable intérêt du Prêtre est que l'on traite comme un animal immonde & nuisible, tout homme qui a le malheur de n'être pas de son avis ; la Religion rendra toujours les hommes infociables. (6) L'intérêt du sacerdoce veut

(6) Les Hébreux dans les tems les plus reculés n'admettoient à leur table que ceux qu'ils admettoient à leurs autels. Voyez *Génèse chap. XLIII. vs. 32.* L'intolérance est fort ancienne dans le monde. St. Jérôme nous apprend que suivant les traditions Judaïques le Patriarche Abraham pensa être brûlé pour avoir refusé de reconnoître la Divinité du feu adoré par les Chaldéens, dont il avoit quitté le culte. *V. Hieronymi traditiones in Genesim 11, 28, 32.* Les Juifs appelloient le temple de Samarie, le

que tous ceux qui ne lui sont pas soumis soient comptés pour des ennemis de l'Etat; le peuple ignorant ne pourra jamais consentir à montrer de l'amitié à des êtres que sa Religion condamne; & le Gouvernement ne peut, sans attirer sur lui & sur sa nation le courroux céleste, tolérer les ennemis du Dieu auquel il est soumis lui-même.

Cela suffit pour nous faire sentir la futilité de la distinction que l'on fait de la *Tolérance religieuse* & de la *Tolérance civile* ou *politique*; la première est impossible; elle seroit incompatible avec tout système religieux, que chacun n'admet que parce qu'il le suppose plus agréable à Dieu que tous les autres. Elle supposeroit que la

Temple du fumier & quelque fois schar, le mensonge. Les Samaritains de leur côté appelloient le temple de Jérusalem Domus stercoris. Plus les sectes ont de rapports & plus elles se haïssent; ce sont alors des paréens qui se détestent. La grande haine des Chrétiens contre les Juifs vient, sans doute, de ce qu'ils ont enlevé le Dieu de ces derniers, qui sont le plus à portée de convaincre leur Religion de fausseté. Il est beaucoup de pays en Europe où l'on maltraite les Juifs & où on leur fait payer le même péage qu'à des pourceaux. Ces Juifs étoient si peu sociables que Juvenal dit d'eux :

*Non monstrare viam eadem nisi sacra colenti,
Quasitum ad fontem solos deducere Verpos.*

V. SATYR. XIV.

Divinité n'a point fait connoître ses volontés aux hommes, & qu'elle voit d'un œil égal tous les cultes qu'on lui rend; ce qui n'accommoderoit point la vanité du Clergé qui veut seul avoir rencontré juste. Enfin la Tolérance religieuse ne s'accorderoit point avec ses intérêts; il veut que ses sujets spirituels pour être soumis & réunis aient une même croyance ou la même crédulité & ne puissent jamais briser aucuns des chaînons qui les attachent à lui. L'unité d'aveuglement ou l'accord dans la démen- ce sont nécessaires à une multitude que l'on veut asservir & retenir facilement sous le joug.

La Tolérance civile n'est gueres plus possible. Quand bien même le sacerdoce consentiroit à s'y prêter (ce que l'on ne doit point espérer) le souverain n'est-il pas sous l'empire de son Dieu? Lui feroit-il permis de temporiser avec ses ennemis? Ne se rendroit-il pas coupable d'une indifférence criminelle s'il trahissoit les intérêts de sa Religion? Ne doit-il pas s'occuper du bonheur, du salut éternel de ses sujets? Leur permettra-t-il de s'égarer & de se perdre à jamais? Ne doit-il pas se servir de son autorité pour les forcer de rentrer dans la bonne voie, & de sauver leurs ames bien plus importantes que leurs

corps ? Ne doit-il pas user, s'il le faut, d'une *cruauté salutaire* pour les obliger de se rendre dignes du plus grand des biens ? (7) Ainsi le Gouvernement, s'il est pénétré de l'amour de Dieu & des vérités de sa Religion, ne peut jamais consentir à tolérer l'hérésie, à conniver à l'impiété, à permettre que ses sujets se damnent. Aussi voyons-nous par-tout que l'intolérance religieuse entraîne nécessairement l'intolérance civile : celui que la Religion proscriit ne jouit nulle part de tous les avantages du citoyen.

Je le répète donc, l'histoire religieuse du genre humain nous montre toujours un esprit d'intolérance & de persécution dans toutes les superstitions du monde. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons les partisans de différens Dieux ennemis les uns des autres. Sans nous arrêter à ces Hébreux dont les ordres exprès de leur Dieu jaloux ou de leurs Prophètes firent des monstres de cruauté & des fléaux pour

(7) Les Gouvernemens qui tyrannisent les consciences couvrent leur infamie du prétexte de *l'intérêt qu'ils prennent au salut des ames*. On pourroit leur dire de ne point s'inquiéter des *ames*, qui seront toujours très-bien, quand les *corps* seront contents. Les Princes sont chargés du soin de rendre leurs sujets heureux en ce monde, c'est l'affaire de chacun des citoyens de chercher les moyens d'être heureux dans l'autre.

leurs voisins, nous voyons des guerres sacrées en Egypte entre les adorateurs des Dieux divers de cette contrée si fertile en superstitions. (8) Le Perse qui adoroit *Oromaze* sous l'emblème du feu sacré, fut l'ennemi des Dieux des Grecs & des Egyptiens, & détruisit par zèle tous les temples & les idoles des contrées où il porta ses armes victorieuses. Si les Polythéistes n'eurent point pour l'ordinaire un zèle aussi amer que les adorateurs d'un seul Dieu, cependant la Religion mit quelquefois le trouble entre eux; le temple de Delphes pillé occasionna, comme on sçait, parmi les Grecs la guerre qui fut nommée *sacrée*. Si le desir de faire des prosélytes ou d'acquérir de nouveaux sujets à son Dieu fut l'ame de quelques Religions, par une façon différente d'envisager les choses, quelques peuples furent jaloux de leurs Dieux & de leurs cul-

(8) On prétend que Busris, qui étoit un Tyran, dans la vue de diviser ses sujets & de les empêcher de se réunir contre lui, les rendit ennemis les uns des autres en leur donnant des Dieux différens ou différens emblèmes de la Divinité.

*Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum solos credat habendos
Esse Deos quos ipse colit.*

JUVENAL.

Un Chat tué par un Soldat Romain pensa causer une révolution en Egypte.

tes, & ne voulurent point, ou du moins difficilement en faire part aux étrangers. Tel paroît avoir été l'esprit de la Religion des Romains mêmes, qui ne permirent jamais qu'à des peuples alliés, amis, favorisés, de faire des offrandes à Jupiter *Capitolin*. Nous retrouvons le même esprit exclusif dans les Bramines de l'Indostan ; ceux-ci regardent les étrangers comme indignes d'adorer leurs Divinités ou de participer à leurs bienfaits. D'où l'on voit que la Religion rend au moins orgueilleux, jaloux & dédaigneux ceux qu'elle ne rend point intolérans & cruels.

Quoi qu'il en soit de ces diversités, toute Religion, comme on l'a tant prouvé, eut toujours pour objet quelque Dieu cruel dont les Prêtres intéressés à faire trembler les mortels rendirent le culte effrayant, abominable ; les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois donnerent leurs propres enfans en repas à leur Dieu. Endurcies par la Religion, des femmes sont parvenues à vaincre la tendresse maternelle ; elles assistèrent à ces cruels sacrifices, qu'elles furent obligées de contempler d'un œil sec ; elles entendirent sans émotion les cris de ces victimes arrachées de leurs mamelles. Nous voyons presque par-tout les af-

affreux Ministres des autels transformés en bourreaux , s'armer du couteau sacré & porter un œil curieux sur les entrailles palpitantes de l'homme. Loin de désabuser les peuples de ces rites abominables, ils se crurent intéressés à les entretenir dans une férocité sombre & à rendre la Religion terrible. Le culte de Diane, qui demandoit des victimes humaines, nous prouve que la Religion des Grecs, que l'on regarde communément comme remplie de gaieté, fut cruelle & sanguinaire, au moins dans son origine. (9) Nous trouvons que les Romains ont immolé des hommes dans les commencemens de la République. Chacun fait que les combats des gladiateurs étoient des usages sacrés. Si ces nations se départirent par la suite de ces usages détestables, c'est que peu-à-peu la raison força la Religion de prendre un ton plus doux. Les hommes, comme on

(9) C'est à l'occasion de ces cruautés religieuses que Lucrece s'écrie

Tantum Religio potuit suadere malorum !

Au moins est-il certain que l'on pratiquoit des cérémonies cruelles & abominables dans les mystères du Paganisme qui sont appelés *Φύκτα Μυστήρια* des *Mystères horribles*. Le Magistrat fut souvent obligé de les abolir. On remarquera que les mystères furent des folies innocentes, tant que le Magistrat civil y présida ; mais ils devinrent cruels & détestables quand les Prêtres en eurent la direction.

l'a si souvent répété , puiserent communément dans le sein des malheurs leurs idées sur la Divinité ; il fallut des siècles de prospérités ou le progrès très-lent de la raison humaine pour les rendre plus doux & moins religieux ; mais de nouveaux malheurs renouvellerent souvent les idées noires qu'ils s'étoient formées de la Religion.

L'on ne peut présumer que des Religions fouillées de pareilles abominations, fondées sur des Divinités si barbares, entretenues par des spectacles si révoltans, pussent être humaines, indulgentes, tolérantes : dès qu'on se suppose l'ouvrage d'un Dieu cruel , il faut lui ressembler , il faut le servir selon son goût , il faut lui immoler des hommes , il faut s'immoler soi-même. Les sacrifices d'Abraham , de Jephthé & du Dieu des Chrétiens , & les horribles massacres des Nations de Canaan , supposent , comme on a dit , un Dieu aussi avide de sang , aussi cruel , aussi ennemi du genre humain , & peut-être même plus atroce que les Dieux farouches des Grecs , des Phéniciens , des Mexicains. Il n'est pas un Chrétien qui ne frémissé lorsqu'on lui parle du culte affreux de ces derniers , & qui ne s'efforce de disculper son Dieu des actions abominables qu'il a tant de fois ordonnées.

Toutes les fois qu'il s'agit de la Religion les hommes sont si aveugles que jamais ils ne s'appliquent à eux-mêmes les jugemens qu'ils portent sur la conduite des autres. Un Chrétien condamne aujourd'hui les Dieux barbares de l'Antiquité Payenne, les sacrifices qu'on leur faisoit ; il est saisi d'indignation contre ces Prêtres infames qui leur immoloient des hommes & qui entretenoient les peuples dans d'horribles superstitions dont la nature frémit ; mais ne s'aperçoit-il pas que par la même raison il devroit condamner son Dieu , à qui des Prêtres, également odieux, immolent aujourd'hui des hérétiques , au nom duquel ces mêmes Prêtres prêchent la guerre & le carnage, & que les Princes croient servir en tourmentant leurs sujets ? Le même Chrétien qui a le front de blâmer le zèle destructeur du Musulman , qu'il voit le glaive & l'Alcoran à la main ravager & l'Asie & l'Afrique , a-t-il donc le courage de blâmer ce Moyse , ce Josué, ce Gédéon qui au nom de *Jéhovah* vont piller & détruire des nations ? Est-il un Dieu dans les Religions anciennes ou modernes à qui l'on ait sacrifié en tout tems un plus grand nombre de victimes humaines qu'au Dieu des Juifs & des Chrétiens ? Le Dieu

du Mexique lui-même fut-il jamais honoré de sacrifices aussi terribles que ceux qu'offrirent au leur les peuples de l'Europe, divisés pendant des siècles par les démêlés superstitieux des Papes & des Empereurs? (10) Chaque homme pardonne à son Dieu ou à ses Ministres les actions les plus noires, & les suppose exclusivement en droit de commettre des crimes. Telles sont les suites de l'aveuglement religieux, il suspend dans les hommes l'usage de leur jugement, il les empêche de voir dans leurs Religions, dans leurs usages, dans les choses mêmes qui se passent sous leurs yeux, des infamies & des horreurs qui les revoltent s'ils n'étoient pas les dupes de leurs préjugés.

Tel spectateur s'attendrit jusqu'aux lar-

(10) Combien de millions d'hommes ont été égorgés en Europe, même depuis la réformation! Combien l'Eglise Romaine a-t-elle coûté de sang à la France! Les François nos voisins malgré leur légèreté naturelle & leur politesse si vantée, ne furent ni moins cruels ni moins opiniâtres que des bêtes féroces toutes les fois qu'il fut question de la Religion. La façon dont ils en usent avec les Protestans nous prouve qu'en fait de fanatisme ils sont encore les mêmes que du tems de leurs guerres de Religion. La fameuse guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la Paix de Westphalie, n'eut pour prétexte & pour cause que le zèle religieux servant de masque à l'ambition de la Maison d'Autriche, toujours unie d'intérêts avec les Prêtres & les Moines contre ses propres sujets & ceux de ses Voisins.

mes ou brûle d'indignation & de colere lorsqu'il voit au Théâtre la peinture des effets du fanatisme dans la Tragédie d'Iphigénie: il déteste l'imposteur Calchas, en voyant qu'il se sert du nom des Dieux pour forcer un pere tendre de consentir au sacrifice révoltant d'une fille chérie: ce même spectateur méconnoît les mêmes crimes dans le sacrifice d'Isaac ordonné par son Dieu; dans le sacrifice de Jésus-Christ exigé par ce même Dieu. Il ne fait point attention qu'il n'est point de tragédie qui présente des forfaits aussi grands que ceux que ses livres saints attribuent à un Moïse, un Josué, un Samuel, un David, une Judith, &c. Est-ce que la Religion change l'essence des choses? Est-ce que des noms changés font disparoître le crime? N'est-ce pas anéantir l'idée d'un Dieu que de supposer qu'il ait pu commander des infamies?

Cependant tous les Dieux furent toujours peints sous des traits abominables; tous les cultes furent lugubres & inhumains; toutes les Religions rendirent les hommes tristes & insociables; tous les Prêtres ont régné par la terreur, la violence & le crime. Plus les Ministres du Ciel eurent de crédit & de pouvoir, plus

les peuples furent stupides & déraisonnables. Par-tout où le sacerdoce est le maître, les peuples & les Souverains sont intolérans; la liberté de penser est proscrite, la raison est étouffée, la science est bannie, la superstition triomphe des sentimens de la nature & du bonheur des Etats. Les nations qui se flattent de jouir de la tendresse de leur Dieu & qui donnent le plus de pouvoir à ses Prêtres ne sont pour l'ordinaire ni les plus riches, ni les plus peuplées, ni les plus puissantes, ni les plus fortunées. Dans ces contrées où le Prêtre insolent & le Cénobite inutile sont seuls opulens, récompensés, considérés; le reste des citoyens croupit dans l'inertie, dans l'engourdissement, dans la misère, & languit dans un abrutissement léthargique qui lui ôte le sentiment même de ses maux. Un découragement total s'empare des esprits; les talens, les arts, les sciences, enfans de la liberté, sont avilis & dégradés, ou n'ont de mobiles que ceux que la superstition leur donne. (11) L'agriculture, le commerce,

(11) Depuis quinze siècles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des Eglises de mauvais goût, ornées de peintures hideuses & dégoûtantes; des Monasteres richement dotés pour nourrir des Moines fai-

l'industrie recoivent des entraves continues. L'Etat est plongé dans une stagnation fatale ; le peuple dévotement se livre à la paresse, & se croit assez heureux d'avoir une foi pure & la faveur de son Dieu. Le Souverain lui-même est pauvre & débile, & le guerrier qui prodigue son sang dans les combats, a la douleur de voir que le Prêtre qui leve ses mains au ciel, ou que le fanatique qui trouble la société, sont mieux récompensés qu'il ne l'est pour avoir défendu la patrie.

C'est ainsi que par les suites nécessaires de l'intolérance, des persécutions & du despotisme temporel & spirituel, nous voyons des nations, autrefois respectables

néans ; des Universités rendues opulentes pour faire pulluler des Prêtres & des superstitieux. Dans les tems où les peuples furent les plus pauvres on trouva le secret d'élever des Cathédrales & des temples très-couteux. L'entretien de la Divinité fut toujours l'article le plus considérable de la dépense des nations. Que de millions sont possédés en Italie, en Portugal, en Espagne, en France, en Allemagne par les plus inutiles & les plus méchans des hommes ! Notre Ile elle-même n'est-elle pas dévorée par ces fauterelles ? combien les nations seroient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, à l'agriculture, au perfectionnement des arts utiles, les sommes qu'elles ont inutilement dépensées à nourrir des hommes oisifs, à bâtir des Eglises somptueuses, à payer des Théologiens, à enrichir des Prêtres & des Moines ! On assure que l'Eglise Cathédrale de Tolède possède un trésor estimé cinq cens mille livres sterlings. Notre-Dame de Lorette est, dit-on, plus riche encore.

& florissantes , presque totalement anéanties , dépeuplées , engourdies . Les contrées de l'Europe , pour lesquelles la nature sembloit avoir épuisé ses bienfaits , sont incultes & languissantes , croupissent dans la misère , gémissent sous un double despotisme , & chérissent lâchement le joug d'une Religion qui les dévore . C'est elle en effet qui a , pour ainsi dire , anéanti le Midi de l'Europe , plus superstitieux que le Septentrion ; les descendans avilis des Romains & des fiers Ibériens , sont aujourd'hui des esclaves sans courage , sans activité , sans mœurs . Par-tout où le sacerdoce commande , les terres & les esprits demeurent sans culture , la vraie morale est ignorée , la liberté & la science sont bannies , l'industrie est gênée , le nerf des Etats s'affoiblit , & la nation tombe en décadence ; tout est forcé de céder à la superstition victorieuse , à l'ignorance enracinée , à des préjugés invincibles , au despotisme destructeur , à la paresse érigée en vertu .

Indépendamment de la ligue toujours subsistante que nous avons montrée entre le despotisme & la superstition , la Tyrannie politique est nécessaire à la Tyrannie religieuse ; la première détruit le bien-être des peuples & les force d'être

superstitieux ; des nations heureuses , abondantes , libres , instruites , éclairées négligeroient les Prêtres & leurs pratiques pour s'occuper d'objets utiles. C'est sur un peuple malheureux que la Religion a le plus de pouvoir ; le sacerdoce est toujours sûr que l'infortune & les calamités ramèneront à ses pieds des esclaves que le bien-être rendroit audacieux & rebelles à ses ordres. C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent réciproquement les mains ; ils s'unissent pour tout détruire ; l'intolérance leur est nécessaire , & la félicité des peuples ne peut résister à leurs efforts réunis.

Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir que toute Religion est essentiellement intolérante par ses principes & pour ses intérêts ; ainsi tant que l'on regardera le culte comme la chose la plus importante , il faudra tout lui sacrifier jusqu'à la prospérité , à la puissance & au repos des Etats ; le zèle ou l'attachement pour la Religion l'emportera sur les règles de la politique & de la raison. Quand les peuples seront paisibles & tolérans , ils ne devront leur tranquillité momentanée qu'à une heureuse inconséquence , ou à des intérêts présens , qui leur feront perdre de vue des principes

naturellement propres à les rendre féroces & cruels. Les intérêts de ce monde triompheront alors pour un tems de l'atrocité des Dieux; leurs Ministres seront forcés de se contenir, ou de ne point débiter des maximes contraires au bien public; l'Etat pourra jouir d'un repos passager jusqu'à ce que le fanatisme, renaissant de ses cendres, reprenne de nouvelles forces, ou que favorisé par des circonstances imprévues, il produise de nouveaux embrasemens. Le Prêtre n'est indulgent que quand il ne lui est point permis de persécuter; dès qu'il se sent en forces la cruauté ne lui coûte rien, & il trouve que le crime est nécessaire pour soutenir l'imposture. (12)

Voilà les funestes avantages que la Religion a procurés & procurera toujours aux Gouvernemens & aux mœurs qu'elle se

(12) Plusieurs de nos Théologiens se sont depuis peu hautement déclarés pour la tolérance dans leurs écrits. Je ne les accuse point de manquer de sincérité, ou de chercher à faire leur cour, mais je les accuse d'inconséquence. Un Chrétien tolérant est un homme qui renonce à ses principes; un Prêtre tolérant est un homme qui renonce à ses intérêts & qui trahit son corps. Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention aux clameurs que les écrits du sçavant Docteur Hoadley ont excitées parmi ses confreres du Clergé. S. Augustin s'étoit déclaré pour la tolérance, mais il changea bientôt d'avis. La liberté de l'examen est un article fondamental de la Religion Protestante, mais nos Prêtres Protestans persécuteroient & brûleroient très-volontiers tous ceux qui d'après leur examen ne pensent pas comme eux.

vante de soutenir; utile pour un tems aux seuls Tyrans, elle nuit aux bons Princes & aux nations; inquiète & turbulente elle produit continuellement des querelles; arrogante & présomptueuse elle se feroit un crime de céder à la raison. Toujours en délire, ses sectateurs seront toujours disposés à se battre sans sçavoir pourquoi: toujours en contradiction avec eux-mêmes, ses Prêtres, suivant leurs intérêts présens, prêcheront la tolérance ou la persécution, l'obéissance ou la révolte, la douceur ou les assassinats; mais ses principes mêmes sont destructeurs; ils ne sont propres qu'à mettre en fermentation les esprits & à causer des troubles; la Religion sera toujours implacable, elle ne peut sincèrement pardonner à ses ennemis; si elle fait une trêve avec eux, elle se fera un devoir de la rompre toutes les fois qu'elle en aura l'occasion, & la Divinité justifiera toujours ses infractions & ses crimes.

Que la raison, que la saine politique jugent après cela de la réalité des avantages qui peuvent résulter des systèmes religieux. Est-il bien vrai que la Religion ou que les préjugés sacrés soient nécessaires au gouvernement des peuples? Est-il si avantageux de les tromper, de les aveugler, de leur cacher la vérité? Est-il dangereux de

les défabuser de ces chimères qui sont pour eux une source de crimes, de combats & de fureurs? Seront-ils donc bien malheureux d'être délivrés des fers de ces Prêtres qui les asservissent à deux jougs également onéreux?

Les personnes de bonne foi reconnoîtront, sans doute, la vérité du tableau qui vient d'être tracé; elles avoueront que toutes les Religions imaginées jusqu'à présent & subsistantes aujourd'hui sont inutiles & dangereuses. Mais on nous demandera, peut-être, si la Religion, ayant une influence si marquée sur les hommes & se trouvant si propre à les pervertir, ne pourroit pas entre des mains habiles devenir un mobile très-puissant pour les porter à la vertu. On demandera si un Législateur plus honnête & plus éclairé que ceux qui jusqu'ici ont apporté des cultes aux nations, ne pourroit pas introduire un Dieu formé sur le modèle d'un homme vraiment bon, équitable, rempli de sagesse. En un mot on demandera s'il ne seroit pas possible de présenter aux mortels une Religion vraiment utile, capable de les rendre bienfaisans, équitables, paisibles & vertueux?

Nous avons déjà en partie répondu à

cette question. (13) Nous avons fait voir qu'en supposant qu'un Dieu colere est l'auteur de toutes choses, il étoit impossible de lui attribuer une bienfaisance, une sagesse, une équité, une prévoyance qui ne se démentent jamais. Ainsi ce Dieu ne fera jamais un modele à proposer aux hommes.

Nous ajouterons encore à cette réponse que toute Religion est nécessairement fondée sur un Dieu qui s'irrite & qui s'apaise; en effet s'il n'étoit tantôt courroucé & tantôt favorable, quels rapports pourroit-on supposer entre les hommes & lui? A quoi serviroient les prières, les cultes, les sacrifices, les Prêtres, dans une Religion qui supposeroit un Dieu constamment propice? Il faut donc nécessairement un Dieu colere dans toute Religion; il faut qu'on puisse l'apaiser pour le ramener à la bonté. Cela posé, sa sévérité n'en imposera jamais qu'à l'homme de bien, dont souvent elle troublera le cerveau, tandis que sa bonté rassurera le méchant, qui comptera toujours pouvoir facilement l'apaiser. La Religion étant l'ouvrage de l'imagination, ne peut jamais avoir de principes assurés, elle détruira toujours d'une

(13) V. chapitre I.

main ce qu'elle établira de l'autre; les expiations anéantiront dans les cœurs les effets de la crainte que pourroit y faire naître l'idée d'un Dieu sévère.

D'ailleurs l'ignorance où les hommes feront toujours sur l'Essence divine, fera de la Divinité un vrai Protée, que chaque homme fera forcé de voir diversement, & de composer à sa manière; cet être arbitraire fera nécessairement éclore des querelles & des animosités entre ceux qui s'en occuperont, sur-tout à cause de l'importance qu'ils attacheront à leurs opinions. Ceux mêmes qui annoncent ce Dieu aux hommes & qui se donnent pour les interpretes de ses volontés célestes seront-ils jamais d'accord entre eux? Ne voyons-nous pas que leurs importantes rêveries ne font que les diviser? Les nations ne sont-elles pas assez folles pour prendre parti dans leurs querelles sans même y rien comprendre? Les Ministres de la Divinité ne sont-ils pas en tout pays en droit d'inquiéter les consciences & de tout mettre en combustion? Dès qu'on suppose un Dieu très-irascible, il faut un culte, il faut des expiations, il faut des Prêtres, il faut des penseurs qui s'en occupent, qui en raisonnent, qui en parlent aux autres;

& comme les hommes sont toujours des hommes, ils se tromperont eux-mêmes, ou ils tromperont les autres; ils auront des passions, des intérêts, des extravagances, & ceux qui les prendront pour guides, en croyant plaire à leur Dieu, ne seront que les instrumens des folies ou des impostures de ses Prêtres.

Enfin toute Religion fondée sur une révélation sera toujours fondée sur le mensonge, & ne se soutiendra que par le mensonge & la force. Ceux qui trompent les hommes, toujours méchans eux-mêmes, ne seront jamais disposés à les rendre bons, honnêtes & vertueux; le plus grand intérêt des imposteurs est de les rendre souples & déraisonnables; il n'y a que la raison & la vérité qui puissent rendre les hommes solidement heureux; si le mensonge leur est utile, ce ne peut être que pour des momens passagers; *ceux qui sement du vent finiront tôt ou tard par recueillir des tempêtes.* (14)

Si l'on nous parle de la *Religion naturelle*, dont bien des gens vantent l'utilité, nous dirons qu'il n'existe point de Religion naturelle; que la nature ne nous apprend rien ni sur les rapports qui subsistent

(14) V. Osée chap. VIII. vs. 7.

entre elle & les êtres de l'espèce humaine, ni sur les moyens de lui plaire. En un mot la nature ne peut point nous découvrir aucun système religieux, l'expérience & la raison ne peuvent point en produire; toute Religion est, par son essence, toujours en contradiction & avec la nature & avec elle-même.

CHAPITRE X.

*De l'influence de la Religion sur la Morale;
la Religion ne peut en être la base.*

SI, comme on vient de le prouver, la Religion par ses principes mêmes & par les conséquences nécessaires que l'on en tire, ne peut être que nuisible à la saine politique, & tend à détruire tôt ou tard la tranquillité des Etats, il est évident que c'est faussement qu'on nous vante les avantages qu'elle procure à la morale, dont on prétend qu'elle est l'appui le plus solide. Ce qui nuit à la société ne peut être avantageux aux membres qui la composent, ce qui

qui est contraire aux vues de tout bon Gouvernement ne peut être utile à des sujets qu'il doit protéger & faire vivre paisibles entre eux ; ce qui bannit la concorde des nations ; ce qui rend l'homme ennemi de son semblable ; ce qui a semé si souvent la discorde entre le Souverain & les sujets ; ce qui met sans cesse les citoyens aux prises ; ce qui se modifie diversement dans les esprits de tous les hommes , ne peut jamais servir de base à la morale, dont le but invariable doit être de rapprocher les mortels, de confondre leurs intérêts, de leur inspirer la justice & l'humanité, de réunir leurs volontés & de les faire travailler de concert à leur bien-être réciproque, toujours lié à celui de la société.

Tels sont les motifs & les devoirs que la morale annonce aux hommes ; si la Religion les fortifioit & les rendoit plus sacrés, quelque'incompréhensibles que ses dogmes pussent paroître d'ailleurs, on ne devoit point la rejeter pour cela ; il y auroit de la frénésie à vouloir l'attaquer si elle contribuoit réellement à rendre les hommes meilleurs ; chercher à l'anéantir ce seroit conspirer contre la société. Mais doit-on des ménagemens à des systèmes d'erreurs & de préjugés dont les princi-

pes primitifs sont d'interdire l'usage de la raison, de fermer les yeux à la vérité, de se haïr soi-même, de détester tous ceux qui ne voyent pas des chimères des mêmes yeux, d'enivrer les mortels d'espérances frivoles & de craintes désespérantes sans les rendre plus vertueux ? Tout homme qui s'intéresse au bonheur de ses semblables & qui sent ce qu'il doit au genre humain, n'est-il pas autorisé à combattre des phantômes qui depuis tant de siècles servent de prétextes aux passions & aux fureurs des tyrans, des imposteurs, des extravagans, des orgueilleux, des avarés & des fanatiques, qui prétendent guider les nations, & qui se croient intéressés à tromper, à diviser, à rendre leurs esclaves méchans & malheureux ? Détromper ses concitoyens de ce fatal système, en montrer la fausseté, faire sentir le danger de ses principes & leurs conséquences pernicieuses ; lui substituer des vérités, qui qui en éclairant les hommes les rendront toujours plus humains & plus sensés, ne peut être regardé comme un attentat que par ceux qui recueillent les fruits des égaremens du genre humain.

Quand même, comme on vient de voir, on supposeroit la possibilité d'imaginer une Religion conforme à l'intérêt des hommes,

comme cette Religion seroit toujours nécessairement fondée sur des chimères & des faussetés, il faudra nécessairement qu'elle dégénere en abus, en disputes, en fureurs, & qu'elle produise tôt ou tard des excès & des folies, proportionnés à l'importance que les peuples y attacheroient. Quand même dans l'origine le corps sacerdotal seroit composé d'hommes les plus vertueux & les mieux intentionnés, il faudra nécessairement que ce corps, en possession de commander à la crédulité, se serve de la Religion & de la Divinité pour autoriser ses passions, pour augmenter son pouvoir, pour multiplier ses richesses, pour favoriser ses vues intéressées. Peu-à-peu les Prêtres persuaderont à leurs disciples que rien n'est plus essentiel pour eux que de se soumettre aveuglément, d'immoler leur raison & leur propre nature à la Divinité, qui jamais ne parlera que suivant les intérêts de ceux qui la feront parler. Après les avoir ainsi rendus déraisonnables il sera facile aux Prêtres de les pousser aux plus grands crimes ou de leur faire violer les devoirs les plus sacrés de l'homme, sous prétexte de se conformer aux volontés de Dieu. Ainsi toute Religion qui prétendra soumettre l'homme à l'empire d'un Dieu, le

soumettra réellement à des Prêtres. Toute Religion qui lui proposera pour règle de sa conduite la volonté divine, ne lui proposera réellement pour règle que les volontés de l'ordre sacerdotal, seul en possession d'interpréter & d'annoncer les décrets de la Divinité. Ainsi des hommes intéressés deviendront les arbitres des mœurs & de la conduite des peuples, & les rendront injustes & malfaisans quand leurs vils intérêts l'exigeront. Une morale religieuse ne fera jamais qu'une morale accommodée aux vues du sacerdoce, celui-ci ne trouvera rien de plus important que d'aveugler les peuples afin de les faire sans cesse travailler à sa propre grandeur en leur persuadant qu'ils rempliront par là-tous leurs devoirs envers Dieu.

Voyons d'abord si nous pouvons fonder notre morale & régler nos devoirs sur le caractère moral de la Divinité que l'on nous propose pour modèle. Dira-t-on que Dieu est bon ? Mais il ne l'est point relativement à la race humaine lorsqu'il l'afflige par des calamités ; sa bonté se dément donc & n'est point immuable ; ainsi Dieu est capricieux & changeant, il détruit souvent cette harmonie, ce bel ordre que l'on admire dans l'univers. Nous appelons bonté dans un homme la disposition constante où il est

de faire du bien à ses semblables: dès que cette disposition change en lui ou dès qu'il fait du mal, nous lui retirons notre estime & nous l'appellons méchant. Dira-t-on que Dieu est juste? Mais cette justice se dément pareillement, si, comme on est forcé de l'avouer, l'innocence & la vertu sont souvent dans l'infortune, & si dans le monde que nous habitons les personnes les plus honnêtes sont souvent les plus malheureuses. Nous disons qu'un homme est juste lorsqu'il est dans une volonté permanente de rendre à ses semblables ce qui leur appartient & de les traiter suivant leurs mérites; ainsi dès que la vertu souffre sous un Dieu tout-puissant, nous sommes forcés de l'accuser d'injustice, & il ne peut être le modele de la vertu que nous appellons Equité. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on détruit aussitôt son caractère moral, il n'est plus un modele de justice, il n'est plus qu'un Tyran fantasque & déraisonnable. (15)

(15) On fait consister la vertu à ressembler à la Divinité. Un Payen qui se seroit proposé *Jupiter* pour modele, eût-il été bien vertueux? Un Juif ou un Chrétien qui voudroient imiter le Dieu de la Bible, auroient-ils une morale bien pure? Cependant il est évident que le *Jupiter* des Payens étoit un Dieu moins méchant que le Dieu des

Si les spéculations Théologiques influoient constamment sur la conduite des hommes, rien ne seroit plus propre à détruire en eux toute idée de vertu que les qualités dangereuses que toutes les Religions de la terre ont assignées à leurs Divinités. Les mortels accoutumés à supposer que leur Dieu est un être parfait, dont il n'est point permis de blâmer la conduite, qu'il faut imiter & suivre de loin, doivent chercher à lui plaire en agissant comme lui : qu'en peut-il résulter ? Si l'on m'assure que le Dieu que j'adore est jaloux, vindicatif, prompt à s'irriter, de quel droit pourra-t-on me dire que je ne dois pas être envieux, que je dois m'abstenir de la vengeance, qu'il faut mettre un frein à ma colere, qu'il convient d'étouffer la jalousie dans mon cœur ? Si l'on me montre des ambitieux, des zélés féroces, des assassins, des rebelles, des conquérans, des voleurs, des parricides, des adulteres, comme des personnages agréables à ce Dieu, comme des êtres inspirés par lui, comme des hommes selon son cœur ; comment peut-on me dire ensuite qu'il faut s'abstenir du bien des

Chrétiens ; si la conduite du premier invitoit à la débaûche, la conduite du second invite à commettre des assassinats. Les Européens n'ont point gagné à changer les Dieux de leurs ancêtres.

autres, qu'il faut aimer sa patrie, qu'il faut observer le Droit des Gens ? Si l'on me persuade que la Divinité, sensible aux présens, exige une portion de mes biens est l'esclave d'un intérêt sordide, comment pourra-t-on me prouver que le désintéressement est louable ? De quel droit le Paganisme, adorateur d'un *Saturne* qui détrône son pere; d'un *Jupiter* qui mutilé le sien & qui remplit le monde de ses adulteres & de ses débauches; de quel droit, dis-je, une telle Religion pouvoit-elle recommander la piété filiale & la décence dans les mœurs ? Si l'on prétend que le Dieu perfide & séducteur que le Chrétien adore se plaît à tendre des embûches à ses foibles créatures, ne doit-il pas en conclure que la trahison, la fourberie sont permises, & que la fausseté est approuvée par la Divinité ? Si l'on assure que ce Dieu, d'un caractère si dangereux, s'offense des pensées, des paroles, des actions & des omissions des hommes, ne doit-il pas conclure que rien ne peut le dispenser de partager ses sentimens, & que pour lui plaire il doit plonger le couteau dans le sein de tout homme qui l'outrage ? D'après ces funestes idées chaque mortel devient nécessairement ennemi de son semblable :

chaque nation doit détruire, combattre & troubler celle qui déplaît à son Dieu: la société du genre humain, l'union des familles, seront troublées; les liens de la patrie, du sang, de l'amitié doivent à chaque instant se relâcher & se briser.

C'est aux idées odieuses, absurdes, informes & contradictoires que les différentes Religions du monde ont données de la Divinité, que l'on peut attribuer l'ignorance & l'incertitude continuelle où la plupart des hommes sont sur les devoirs de la morale. En fondant cette morale sur des Puissances invisibles, dont souvent le genre humain éprouvoit les injustices; en l'établissant sur des révélations incroyables, sur des oracles intelligibles, sur des préceptes divins perpétuellement contradictoires, & souvent destructeurs des sociétés, nos guides spirituels ont plutôt sapé que fortifié les fondemens de toute morale. Le superstitieux ne fait jamais à quoi s'en tenir: un Dieu, qu'on lui représente comme le plus cruel des Tyrans, comme un être captieux, comme un despote insensé, lui ordonne d'être bon, d'être humain & sincère: le même Dieu qui lui défend de voler, lui ordonne de dépouiller l'Egyptien par la fraude, & de s'emparer du pays de ses voisins: le même Dieu qui

lui prescrit la douceur, lui inspire le zèle, le fanatisme & la fureur.

Si nous voulons remonter à la source véritable de la dépravation des mœurs chez un grand nombre de peuples, nous verrons que c'est aux notions affreuses que la Religion leur a données de leurs Divinités qu'ils en furent redevables. Si dans une nation nous trouvons quelque usage inhumain, abominable, révoltant, nous nous tromperons rarement en présumant que c'est la superstition qui l'a fait adopter dans l'origine. C'est pour plaire à son Dieu que le Phénicien dénaturé lui sacrifioit ses enfans; c'est pour contenter la jalousie de son Dieu que le Juif zélé portoit le fer & la flamme chez ses voisins; c'est pour satisfaire la passion de son Dieu lubrique que la femme de Babylone alloit se prostituer dans son temple; c'est dans l'idée de servir l'humeur vindicative & jalouse de son Dieu, que le Chrétien depuis tant de siècles se fait un devoir de tourmenter, de gêner, de vexer & de brûler ceux qu'il suppose ses ennemis. C'est pour appaiser la faim de son impitoyable idole que le Mexicain lui immoloit à la fois les habitans d'une Province entière.

Les usages les plus étranges , les plus choquans , les plus opposés à la nature ont communément la Religion pour principe ; elle seule a le pouvoir d'étouffer dans les cœurs d'une nation entiere les sentimens les plus ordinaires , de transformer les hommes en des bêtes féroces & insensées. (16) Une morale qui ne peut avoir que le bien des humains , que la justice , que la sociabilité pour objet , est forcée de disparaître devant un Dieu cruel , supérieur à la nature & à la raison , dont les ordres ne peuvent être discutés. Il faut être inhumain , injuste , fourbe & de mauvaise foi sous une Divinité à qui l'on attribue ces indignes dispositions ; toute morale est incompatible avec une Religion qui le proposera pour modele. S'il existe des vertus parmi des hommes imbus de ces horribles notions , c'est que l'intérêt de leur nature les force à chaque instant de perdre de vue

(16) Dans l'Isle de Formosé la Religion ordonne aux femmes , qui avant un certain âge sont enceintes , de se faire fouler aux pieds de la Prêtresse. La Religion chez les *Jagas* , peuple d'Afrique , vouloit que les guerriers pour se rendre invincibles se frottassent le corps avec la graisse de leurs enfans pilés dans un mortier. Dans presque tout l'Indostan la Religion exige que les femmes se brûlent sur les cadavres de leurs maris. Sur la côte de Coromandel la Religion veut que les filles soient déflorées par une Idole. Dans les Pays Catholiques-Romains la Religion prétend que des filles malheureuses gémissent toute leur vie dans le chagrin & dans les fers.

leur odieux modele, & triomphe en eux de l'atrocité de leur Dieu. Si ce Dieu changeant ordonne tantôt le crime & tantôt la vertu, sa morale devient incertaine pour ses adorateurs; chacun d'eux se fera un système de conduite dans lequel il ne suivra d'autre règle que son propre tempérament. En conséquence il sera paisible ou turbulent, humain ou malfaisant, dévot fougueux ou dévot pacifique, juste ou injuste, sincere ou dissimulé; il trouvera dans son Dieu changeant & dans ses ordres discordans des raisons également fortes pour justifier une conduite, quelconque. En bonne foi, quelle seroit donc une morale qui dépendroit du caprice & de l'intérêt de chaque homme, & qui n'auroit d'autre règle que son tempérament ou son organisation particulière, que le mouvement plus ou moins rapide de son sang, que les idées vraies ou fausses qu'on lui auroit inspirées?

Une morale pour être vraie doit être la même pour tous les individus & pour toutes les nations: elle doit se fonder sur la nature, les besoins, les intérêts des êtres de l'espece humaine vivans en société. Les hommes, peu d'accord sur leurs Dieux, sur les qualités qu'ils leur donnent, sur les cultes qu'ils leur rendent, sont forcés

de s'accorder sur les principes généraux de la morale. Si dans leur conduite ils dérogent quelquefois à ces principes, cela vient de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs passions, de la perversité de leurs institutions religieuses & politiques qui les obligent à devenir sourds au cri de la nature, & qui les empêchent de connoître ce que la raison exige d'eux. L'ignorance dans laquelle les gouvernemens, d'accord avec les Prêtres, plongent les nations, est le plus grand obstacle que la morale ait à vaincre; les hommes ne sont si vicieux & si méchans que parce qu'ils sont ignorans; ils ne sont ignorans & dominés par des passions dangereuses que parce que leurs Dieux, leurs Souverains, leurs guides spirituels & temporels, leurs instituteurs, aveugles ou méchans eux-mêmes, ne songent point à les éclairer sur leurs devoirs, à leur développer la raison, à leur inspirer le goût de la vertu, à leur montrer les rapports qui les lient à leurs semblables, à leur faire connoître & leur tracer la vraie route du bonheur.

S'il étoit possible de se figurer un Dieu constamment favorable à l'espèce humaine, c'est-à-dire, dont la bonté, l'équité, la sagesse ne se démentissent jamais; dont les volontés toujours d'accord avec elles-mê-

mes ne prescrivissent jamais à ses adorateurs que des actions honnêtes ou utiles à la société ; dont les interpretes parlissent toujours le langage de la raison ; dont les Représentans sur la terre ne fissent que fortifier les ordonnances par l'autorité des loix ; un tel Dieu pourroit servir de base à la morale , son culte seroit cher & précieux aux hommes , ses oracles ne seroient que les loix de la nature rendues plus authentiques & plus sacrées ; la Religion n'en seroit que la promulgation , ses instructions les retraceroient perpétuellement au peuple , & le gouvernement les inviteroit ou les forceroit de s'y conformer : mais un Dieu , vu diversément par chaque homme ou par chaque peuple , ne peut être la mesure des devoirs de tout le genre humain ; ses volontés exprimées si diversément dans différentes contrées , & si contradictoires dans la même Religion , ne peuvent fournir des règles invariables ; enfin ni les préceptes de ses interpretes , continuellement en disputes , ni les loix des Souverains , presque toujours injustes & partiales , ni les usages , souvent insensés des peuples ignorans & mal gouvernés , ne peuvent être les vraies règles des mœurs , ne peuvent s'accorder avec les intérêts communs des habitans de la terre.

Si je parcours la terre en demandant à chacun de ses habitans ce qu'il pense de la bonté, de la justice, de la douceur, de la sociabilité, de l'humanité, de la bonne foi, de la sincérité, de la fidélité dans ses engagements, de la reconnoissance, de la piété filiale, &c., sa réponse ne sera point équivoque, chacun approuvera ces qualités, il les jugera nécessaires, il en parlera avec éloge: mais si je lui demande ce qu'il pense de son Dieu, ce que prescrivent ses ordonnances, ce qu'enseignent ses Prêtres, ce que disent ses loix & ses Souverains, ce que ses usages demandent de lui, jamais nous ne pourrons nous entendre, jamais nous ne tomberons d'accord sur rien. Si je m'adresse aux enfans d'Israël, ils me diront qu'il faut voler & exterminer des Idolâtres réprouvés par leur Dieu; le Chrétien zélé me dira que tout ce que son Dieu commande ne peut être que juste, que ses ordres ne sont pas faits pour être examinés, & qu'il faut adorer ses décrets lors même qu'il commande le crime. Un peuple féroce & conquérant me dira qu'on peut sans scrupule piller & ravager ses voisins; un peuple commerçant m'assurera que tout est légitime pour la prospérité de l'Etat; le Sau-

vag
mif
licé
dien
tere
dico
tare
fon
Spa
ge
je c
dico
qu'il
lui c
fin
quoi
disc
est c
un b
ou
vien
très
mora
tes
hom
ni l
des
crire
à l'e
socié

vage prétendra que la vengeance est permise, & doit être cruelle; le Citoyen policé prétendra qu'elle est un mal. L'Indien ou le François me diront que l'adultère n'est rien; l'Espagnol & l'Arabe me diront que c'est un crime affreux; le Tartare vagabond prétendra que l'on peut tuer son pere lorsqu'il n'est plus bon à rien; le Spartiate assurera que le bien de l'Etat exige que l'on tue ses enfans contrefaits. Si je consulte les sujets d'un Despote, ils me diront que sa volonté fait la loi, que ce qu'il ordonne est toujours juste, & que lui obéir ne peut jamais être un crime. Enfin si je consulte la raison j'apprends à quoi m'en tenir sur toutes ces décisions si discordantes; elle me dit que tout ce qui est constamment utile au genre humain est un bien, & que tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences nécessaires devient nuisible à la société est un mal très-réel; c'est là-dessus que j'établis une morale, & d'après les idées si différentes que je trouve répandues parmi les hommes, je m'apperçois que ni les Dieux, ni les Prêtres, ni les Gouvernemens, ni des Loix informes ne peuvent nous prescrire des devoirs contraires à la nature, à l'essence du genre humain, au bien des sociétés; j'en conclus que leurs oracles,

dictés souvent par la passion , par l'expérience & le délire, ne peuvent être les règles immuables de la conduite de l'homme.

C'est donc sur la nature que la morale doit se fonder. Tant que l'homme sera un être sensible & capable de penser, il sera forcé d'aimer la vertu & de haïr le crime ; il ne se trompera dans ses jugemens que lorsque l'ignorance, la passion, la précipitation l'empêcheront de juger sainement. Toutes les fois que nous verrons l'homme méchant, nous trouverons en remontant à la source de ses dispositions, qu'elles sont dues à ses préjugés politiques & religieux, à son éducation, à ses habitudes vicieuses, à des opinions fausses dont son esprit s'est imbu ; le méchant est un homme ou mal organisé, ou dépravé par ses préjugés.

L'enthousiasme & l'imposture ont inventé les Religions ; les préjugés de chaque peuple ont fait naître son culte, les besoins & les circonstances de chaque nation ont produit & modifié son gouvernement, ses usages & ses loix ; mais c'est l'expérience de l'homme, aidée par des réflexions sur sa propre nature, ce sont les besoins invariables & constans de l'es-

pece

pece humaine qui fixent pour toujours la morale.

C'est, comme on l'a dit tant de fois, dans l'ignorance forcée où les hommes sont retenus, dans les préjugés qu'on les oblige de regarder comme sacrés, dans les vices de leurs gouvernemens & de leurs Religions que nous devons chercher l'origine de cette dépravation générale que nous trouvons dans les mœurs; il faudroit les éclairer, leur montrer la vérité, leur apprendre à faire usage de la raison, les gouverner avec équité, les élever dans de bons principes, leur faire sentir leurs véritables intérêts, les contenir par de bonnes loix; alors on ne feroit point dans la nécessité de les tromper. Les hommes sont par-tout traités comme des enfans, on les effraye par des phantômes ou on les apaise par des chimeres, qui jamais ne peuvent tenir lieu d'un bonheur présent & réel. Souverains des nations, voulez-vous des sujets vertueux, éclairez-les, faites-les instruire, invitez-les à bien faire, mais sur-tout rendez-les heureux: l'erreur ne peut être d'une utilité passagere & trompeuse que pour ceux qui sont incapables de leur procurer un bien-être véritable ou qui n'en ont point la volonté.

TOM. II.

E

Vainement en effet s'est-on promis jusqu'ici de remédier à la perversité de l'homme en combinant la Morale avec la Religion ; on s'est faussement imaginé que c'étoit un chef-d'œuvre de politique de réunir le pouvoir des Dieux à celui de la raison ; cette alliance monstrueuse n'étoit pas faite pour durer ; par cette association trop inégale la Raison, fille de la Nature & de la Vérité, fut accablée ou éclipcée par la Religion, fille du Merveilleux & de Puissances invisibles à qui la nature est elle-même subordonnée. Par-tout où la morale fut unie à la superstition, celle-ci prit l'ascendant sur elle & finit toujours par l'asservir à son caprice ; elle ne put marcher sur la même ligne qu'une compagne enorgueillie de son origine céleste ; elle fut forcée de plier sous elle & de se prêter à ses merveilles, à ses impostures. Ainsi la morale avilie par la Religion, devint un fanatisme pur, qui uniquement enivré de ses notions abstraites n'eut plus l'homme pour objet. Le Moraliste religieux perdit de vue la terre, son esprit ne fut occupé que des rapports fictifs qu'il supposoit entre les foibles mortels & la Divinité dont il n'eut point d'idées. Guidé par les leçons du Prêtre l'homme ne connut point

ce qu'il devoit à ses semblables, ne s'occupa point de la société, se négligea lui-même, ne regarda la terre que comme un passage, fut absorbé dans ses rêveries inutiles, & se plongea dans une apathie dangereuse; ou bien lorsqu'il eut de la chaleur dans le sang & de l'enthousiasme, il ne devint actif que pour tourmenter ses associés ou pour se nuire à lui-même; ses yeux perpétuellement fixés sur un point éblouissant ne virent rien autour de lui, toute sa morale se borna à ne point détourner un instant ses regards des phantômes qui l'aveugloient. Ainsi la morale religieuse ne fit jamais que des hommes engourdis, des frénétiques, des visionnaires sans jamais faire des êtres raisonnables ni de vrais citoyens.

Un homme instruit par la raison, formé par une éducation honnête, retenu par de bonnes loix, est saisi d'horreur à la vue ou au récit de toute action criminelle & nuisible; celui qui est guidé par la Religion, ayant eu dès l'enfance l'esprit corrompu par des préjugés, ne suppose jamais de mal que dans ce qu'on lui dit de contraire aux ordonnances de sa Religion, & de nuisible à ses intérêts; il ne voit rien au delà. Des pratiques négligées, des céré-

monies omises, de pieuses minuties, des fautes imaginaires, lui font bien plus de peur & lui donnent plus de scrupules que des fautes réelles, que des crimes avérés. Persuadé que toute offense contre sa Religion est le plus grand des attentats, il se fait des monstres des omissions les plus légères, il éprouve des remords pour des transgressions puériles, & se pardonne aisément les choses les plus graves. Le dévot stupidement effrayé des menaces de ses Prêtres, ne voit rien de plus important que leurs ordres; ébloui de leurs promesses tout le reste lui devient indifférent; il est sûr par leurs secours de se remettre en grace avec la Divinité, qu'il suppose plus facile sur le mal qu'on fait à ses créatures que sur le mépris de ses prétendues Loix. Fier de ses petitesse, qui le mettent bien avec son Dieu, il méprise la terre & se croit un modèle de vertu, même en se permettant des injustices, des vices, & souvent des forfaits.

C'est ainsi que la Religion, subrogée trop souvent à la morale, l'anéantit tout-à-fait & ne produit que des dévots sans vertus. Les hommes les plus religieux sont rarement les plus honnêtes & les plus sociables; quant au plus grand nom-

bre des hommes, la Religion les laisse tels qu'ils sont, ils persistent malgré elle dans les habitudes qu'elle condamne; elle ne peut rien contre les passions violentes & habituelles; elle est moins forte que l'usage, que l'opinion, que l'intérêt présent (17); & quand les intérêts des hommes les échauffent elle ne peut résister au torrent qui les entraîne; dès que la Religion leur paroît incommode, ils la rejettent, ils la méprisent, ils se débarrassent de son joug, sans suivre pour cela les règles de la morale, sans recourir à la raison qui les généreroit encore bien plus que la Religion; alors à la tyrannie religieuse succède quelquefois la licence la plus complète; accoutumé à voir la morale uniquement fondée sur la Religion, le méchant se flatte que

(17) La même Religion qui permettoit & approuvoit autrefois les combats singuliers, les défend aujourd'hui, sous peine de damnation éternelle; cependant dans les pays les plus superstitieux nous voyons des duels, parce que l'opinion publique, plus forte que la Religion, fait regarder ceux qui refusent de se venger d'une injure, comme des lâches & comme des personnes déshonorées: d'où nous devons conclure que l'idée de l'opinion publique est plus forte que la Religion. Les Courtisans sont communément les plus corrompus des hommes & les plus disposés à sacrifier leur honneur & leur conscience à leur avancement; ils disent, comme les grands du Royaume d'Achem, *Dieu est bien loin, mais le Roi est tout près.*

celle-ci une fois bannie, il n'existera plus de frein pour lui, & qu'il pourra se livrer impunément au torrent de ses desirs; il a discuté bien ou mal, mais toujours avec partialité, le système qui le gêne; & après avoir entrevu que sa Religion n'est qu'une sottise, il en conclut fort imprudemment que la morale n'est pas mieux fondée qu'elle.

D'autres incapables de discuter ne peuvent bannir de leur esprit les idées religieuses dont ils ont été nourris dès leur enfance, ils font alors un pacte avec la superstition, ils la concilient avec leurs déréglemens; s'ils se séparent d'elle pour quelque tems, c'est en se promettant néanmoins tôt ou tard de s'en rapprocher par la suite, & de recourir aux moyens qu'elle est toujours prête à fournir aux transfuges qui lui reviennent. C'est ainsi que la plupart des hommes, quoique persuadés que la rapine, l'injustice, la violence, la débauche déplaisent à leur Dieu, ne laissent pas de s'y livrer dans la ferme confiance qu'ils pourront un jour se réconcilier avec le ciel qu'ils outragent sciemment: (18) ou bien dans les intervalles de rai-

(18) Le Christ dit dans l'Evangile : *faites-vous des amis dans le ciel avec les richesses injustement acquises.* Ces paroles ne sont-elles pas bien consolantes pour tous ceux

son que les passions, la dissipation & les plaisirs leur laissent, ils demandent pardon à la Divinité des fautes qu'ils ont commises, & qu'ils commettront de nouveau toutes les fois qu'ils y seront sollicités. Les nations sont remplies d'hommes vicieux qui savent allier la superstition avec le crime, qui périodiquement offensent & apaisent le ciel, ou qui se promettent d'expié dans la vieillesse ou à la mort les forfaits d'une vie remplie d'iniquités. Ils se flattent que leur attachement peu raisonné pour la Religion, pour ses dogmes étonnans, pour ses pratiques puériles, leur tiendra lieu de ce qu'ils doivent aux hommes, & leur rendra toujours la Divinité propice.

Ainsi la Morale n'a qu'à perdre lorsqu'elle est associée avec la Religion; celle-ci fut toujours prête à pardonner, à expier les outrages qu'on faisoit à cette morale: d'ailleurs la Religion veut occuper l'homme sans partage; elle montre de l'in-

qui pillent les peuples, & qui sont assurés d'obtenir le pardon de leurs vols en faisant des largesses aux pauvres? C'est peut-être en conséquence de ce principe que l'on voit tant de voleurs publics & particuliers chez les Chrétiens. Les Princes pillent les peuples, occupés à se piller les uns les autres. Les marchands les plus dévots se permettent des fraudes & des supercheries.

dulgence pour les crimes qui ne regardent que les hommes, mais elle exagere & traite avec rigueur les fautes qu'elle invente, les moindres violations de ses règles, les omissions de ses pratiques, en un mot l'infraction des devoirs fictifs qu'elle impose. Quand le Prêtre tient la balance pour peser les actions humaines, il la fait toujours pencher du côté de son propre intérêt; il trouve que les crimes les plus affreux, les plus dignes du courroux céleste & des châtimens des hommes, sont ceux qui nuisent à son propre empire; il change en fautes impardonnables des actions totalement indifférentes à la société; il accoutume ses disciples à regarder avec horreur les personnes peu soumises à ses dogmes, réfractaires à ses caprices, dédaigneux pour ses mystères & ses leçons, peu pénétrés d'un saint respect pour ses rêveries & pour les objets qu'il propose à la vénération; les peuples nourris dans ces préjugés sont bien plus révoltés d'une foule de crimes imaginaires que de ceux qui sont réellement pernicioeux ou qui portent le désordre dans la société; les mots vagues de *profanation*, d'*hérésie*, d'*impiété*, de *sacrilège*, font sur les esprits une impression bien plus forte que l'as-

fassinat, la trahison, l'injustice, le vol, l'adultère. (19) Le vulgaire imbécille s'accoutume à regarder un homme qui n'a pas la même croyance que son Prêtre, ou qui n'est pas soumis à ses décisions, comme bien plus criminel que celui qui outrage la nature & la raison ou qui fait un tort évident à ses semblables. Si ces préjugés sont avantageux à la Religion & à ses Ministres, ils sont propres à éteindre dans les peuples toute idée de morale: par là les nations deviennent superstitieuses sans avoir la moindre idée de vertu.

D'après de semblables principes il ne faut point être surpris si nous trouvons une ignorance profonde de la morale, une honteuse dépravation dans la conduite, un oubli total des loix les plus simples de la raison & de l'humanité dans les pays les plus soumis à la superstition & à ses Ministres; là les devoirs prétendus de

(19) Quand on vient à examiner de près le sens des mots terribles sous lesquels les peuples croient communément désigner les crimes les plus affreux, on trouve que réellement ces mots ne désignent que des choses déplaisantes pour les Prêtres, & très-peu intéressantes pour le reste des hommes. *L'hérésie* n'est qu'une façon de penser différente de celle du Clergé; il en est de même de *l'impie*, des *blasphèmes*, des *sacrilèges* qui n'ont jamais pour objet que des choses que l'intérêt du Clergé voudrait faire passer pour vénérables & saintes.

la Religion absorbent tous les autres; les actions les plus atroces trouvent de l'indulgence & de la faveur dans les Prêtres; les temples sont ouverts aux meurtriers, aux voleurs, aux scélérats; ils y trouvent des asyles contre la sévérité des loix; ainsi le facerdoce rend son Dieu le protecteur & le complice du crime, tandis que pour des opinions, souvent cachées, il a le front de faire égorger ou brûler des citoyens vertueux.

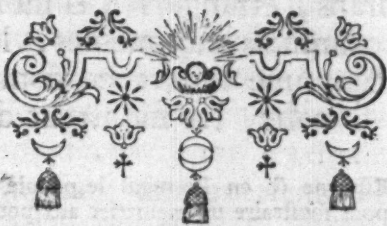
Quelles peuvent être les idées de morale d'un Espagnol, d'un Portugais ou d'un Italien, qui voit la puissance temporelle & spirituelle se réunir pour faire souffrir les tourmens les plus recherchés à un malheureux Hérétique, à un Juif, à un homme qui par légèreté aura tenu quelques discours un peu libres sur la Religion, ou qui aura violé quelque ordonnance de l'Eglise, tandis qu'il voit le temple de son Dieu fournir une retraite sûre à un assassin dont les mains fument encore du sang de son semblable? A la vue de cette conduite si favorable à l'ennemi réel de la société, & si cruelle pour celui qui a péché contre la Religion, l'homme qui en est le témoin ne doit-il pas se convaincre que le meurtre, le vol,

la trahison sont des fautes très-légères en comparaison de celles que la Religion punit avec tant de rigueur? (20) D'un autre côté dans les pays où l'ordre sacerdotal jouit d'un grand pouvoir, d'une autorité non disputée, d'une entière impunité; où la Puissance temporelle n'a point le droit de réprimer les excès des Prêtres, où ceux-ci nagent dans l'opulence & vivent dans une honteuse oisiveté, leurs mœurs ne tardent point à se corrompre; le vice impuni devient bientôt effronté; le sacerdote insolent de ses forces renonce à toute pudeur, il se permet toutes sortes d'attentats, & le peuple accoutumé à ne point critiquer la conduite de ses guides, à les imiter, à les justifier, se corrompt d'après leurs exemples; des Prêtres ignorans, étrangers à la morale, dissolus & criminels eux-mêmes, le laissent croupir dans une ignorance complète de ses vrais devoirs, lui montrent de l'indul-

(20) En Espagne & en Portugal le peuple fait, dit-on, des efforts pour soustraire un meurtrier aux poursuites de la justice; il favorise son évasion & sa retraite dans une Eglise ou dans un couvent. D'un autre côté lorsque l'Inquisition poursuit quelqu'un, chacun s'empresse de prêter main forte & de le faire saisir: le Pere est forcé de livrer son fils, le Mari de livrer sa femme, sous peine d'être puni comme fauteur d'hérétiques.

gence pour les vices dont ils sont eux-mêmes souillés, se prêtent facilement à remettre des fautes dont ils sont eux-mêmes coupables, & dont l'expiation devient toujours très-lucrative pour eux. (21)

(21) Tout le monde fait à quel point la débauche, la dissolution & la lubricité sont portées par les Prêtres & les Moines Espagnols & Portugais : soustraits au pouvoir temporel, qui les craint & les respecte, ils se livrent impunément à leurs vices & à leurs passions criminelles ; l'Autorité séculière ne peut les punir même pour les crimes les plus noirs que de concert avec la Puissance Ecclésiastique, qui rarement consent que l'on punisse ses sujets, dans la crainte sans doute du scandale. L'on fait d'un autre côté que ces nations les plus dévotes de l'Europe sont les plus dissolues, les plus vindicatives, & celles où les assassinats sont les plus fréquents, où la vraie morale est la plus ignorée, où le peuple est le plus malheureux & le Clergé le plus puissant. Il est de l'intérêt des Prêtres que le peuple soit sans mœurs, ils ont alors l'occasion de faire des expiations plus fréquentes.



CHAPITRE XI.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations.

TELS sont les importans services que la superstition rend à la morale ; voyons maintenant l'utilité que la science des mœurs peut retirer des devoirs & des pratiques que la Religion enseigne aux hommes ; analysons ces vertus sublimes auxquelles le sacerdoce attache le plus haut prix, dont il fait dépendre la bienveillance du ciel, dont l'omission lui paroît le plus affreux des crimes.

Si les idées que les prétendus interpretes de la Divinité se formerent & donnerent de l'Etre suprême ne purent être que fâcheuses & contradictoires ; si leurs systèmes théologiques & leurs spéculations mystiques ne furent jamais que ~~des~~ ~~amas~~ d'absurdités, les cultes qu'ils prescrivirent & les devoirs qu'ils imposèrent ne furent ni moins inconcevables ni moins déraisonna-

bles que les Divinités qui les enseignoient. Rien de plus étrange que les caprices de la superstition; rien de plus incompréhensible & de plus ridicule que les actions qu'elle ordonne; rien de plus extravagant & de plus inutile que les vertus desquelles ses Ministres font dépendre la faveur du Très-Haut. La raison est forcée de rougir dès qu'elle entend les préceptes bizarres qui sortent de la bouche de ces législateurs inspirés par le ciel. L'un crie à son peuple de retrancher le prépuce de ses enfans, de se laver fréquemment, de s'abstenir de certaines chairs abominables aux yeux du Seigneur, de renoncer à tout travail en certains jours, d'offrir de fréquens sacrifices, d'observer avec le dernier scrupule quelques cérémonies futiles. Un autre prescrit comme une chose importante au salut éternel que l'enfant, coupable avant même de naître, soit lavé & régénéré dans les eaux, qu'il s'abstienne de viande à des jours marqués; qu'il s'acquiesce fidèlement des cérémonies mystiques auxquelles les graces d'en-haut sont attachées, qu'il se soumette périodiquement à des rites sacrés devenus les canaux des graces de son Dieu; que par des génuflexions & des mouvemens fréquens & du corps & des lèvres, par des formules invaria-

bles, il fasse descendre les faveurs du Tout-Puissant. Le Bramine dit à ses disciples de se laver dans les eaux du Gange; il leur persuade que cette eau possède la faculté merveilleuse de purifier les âmes de leurs souillures; il leur recommande sur-tout de respecter la vie de tout animal ou insecte, dont la mort attireroit infailliblement le courroux céleste sur lui.

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter toutes les pratiques & les inventions puériles auxquelles la Religion a dans différens pays attaché la complaisance ou la colere des Dieux. Le bon sens est dérouté en voyant les devoirs ridicules que la superstition capricieuse imposa toujours aux hommes; l'esprit ne peut point deviner les motifs des bizarreries que le sacerdoce a inventées pour appaiser le ciel ou pour mériter ses bontés. La Religion se plut toujours à mettre la raison en défaut; elle se crut intéressée à ne montrer au vulgaire que des symboles, des emblèmes, des énigmes, des mystères, des cérémonies qu'il adopta sans examen, auxquels sa crédulité le soumit, avec lesquels l'habitude le familiarisa, dont il ne sentit jamais le ridicule, & qu'il retint avec opiniâtreté parce que leur obscurité même les lui rendit plus chers. Les peuples ne furent jamais

que des enfans qui se laisserent guider par leurs Prêtres ; ceux-ci les tinrent pour toujours en tutelle au moyen de l'aversion qu'ils leur inspirèrent de bonne heure contre la raison. Il fut évidemment de l'intérêt de ceux qui voulurent asservir les hommes de les jeter dans des embarras continuels ; de mettre très-souvent leur obéissance à l'épreuve, de les habituer à plier sous leurs caprices afin de les façonner au joug ; de multiplier leurs fautes, leurs scrupules & leurs expiations. Voilà sans doute pourquoi les Ministres de la Divinité sont parvenus en tout pays à lier presque toutes les actions de la vie au système religieux ; ils augmentent par là leur influence & leur pouvoir, ils se rendent nécessaires, ils trouvent dans la crédulité des peuples une source intarissable de richesses. (22)

Les

(22) Dans le Papisme le Prêtre ne perd pas son disciple un instant de vue. Il le baptise, il l'éleve, il le marie, il le réconcilie, il le guérit de ses scrupules, il appaise ses remords ; la mort même ne le garantit pas de la tyrannie & des exactions des Prêtres ; dans quelques sectes Chrétiennes le Clergé tire un plus grand parti de ses Esclaves morts que de ses Esclaves vivans. Un habitant de l'Indostan n'est pas moins que le Chrétien infesté par ses Prêtres ; ceux-ci sont perpétuellement occupés à le purifier de ses fautes & à lui tirer son argent. Pour peu que l'on réfléchisse on demeurera convaincu que ce que l'on nomme le

Les pratiques & les devoirs prétendus que la superstition prescrit aux hommes seroient indifférens en eux mêmes s'ils n'avoient partout pris la place des vrais devoirs que la nature leur impose; mais le superstitieux pénétré de l'importance de sa Religion, persuadé que rien de ce qu'elle ordonne ne peut être inutile ou méprisable, convaincu que rien n'est plus essentiel que de se conformer aux ordres de son Dieu, s' imagine avoir rempli tous ses devoirs en suivant servilement les règles établies par ses prêtres, en montrant une exactitude scrupuleuse dans les pratiques futiles dont jamais il ne pénétra les motifs; il crut avoir des vertus & être quitte envers la terre en adhérant aux dogmes inintelligibles qu'on lui annonçoit, en faisant plier sa raison sous l'autorité, en n'omettant jamais la moindre chose dans les loix sacerdotales que le préjugé lui montrait comme sacrées. Les expiations, les ablutions, les sacrifices, les cérémonies religieuses de

le culte de Dieu n'est au vrai que le culte des Prêtres, qui n'ont imaginé des Religions en tout pays que pour leur propre utilité. Le seul malheur qui résulteroit pour un Etat de la suppression du culte & des systèmes Théologiques, seroit de forcer une foule d'hommes oisifs & méchans à chercher une façon de subsister plus honnête que l'imposture.

TOM. II.

F

toute espece ne sont que des inventions funestes, par lesquelles l'homme substitue des mouvemens physiques de son corps à des mouvemens honnêtes & réglés de son cœur, à des habitudes utiles à la société. Toute Religion où l'on expie, invite à se rendre criminel. Or toute Religion suppose des moyens corporels & faciles d'appaier la Divinité, d'où il suit que toute Religion est une source féconde de dépravations, dont le Clergé tout seul peut recueillir les fruits.

Si la Religion & ses Prêtres eurent tout à gagner en représentant la Divinité comme intéressée, comme envieuse des biens des hommes, comme avide de la chair des animaux, comme flattée de la fumée des sacrifices, la morale eut tout à perdre par l'indigne trafic qui s'établit entre le ciel & la terre (23). Les expiations, comme on a vu, doivent enhardir au crime, le méchant devient plus téméraire dès qu'il se

(23) Lucien observe que les sacrifices supposent les Dieux gourmands, avides, intéressés & semblables à des mouches, toujours prêts à dévorer les pauvres animaux & à sucer leur sang. *V. Lucian. Jupit. Tragic. V. dans Platon le Dialogue d'Eutyphon.* Le même Platon dans sa République Livre II. ne veut pas que les riches aient dans leurs maisons des chapelles particulières, il exige qu'ils sacrifient en public, afin de leur ôter la faculté d'ex-pier en secret leurs crimes avec trop de facilité.

persuade qu'il existe des moyens d'appaîser son Dieu : jouit-il de l'opulence , il se tient assuré de pouvoir acheter de lui le droit de nuire à ses semblables ; il entre en composition avec lui , il se conduit à son égard comme ces Ministres des Tyrans de l'Asie , qui achettent de leurs avides Maîtres la permission d'opprimer & de piller impunément leurs sujets , ou qui à force d'argent obtiennent d'eux le pardon des injustices , des vexations & des rapines qu'ils leur font éprouver. Socrate observe avec raison que *celui qui donne à ceux qui n'ont besoin de rien , entend bien peu l'art de donner ; & Platon demande ce que les Dieux doivent penser des présens des méchans , puisqu'un homme honnête rougiroit de recevoir les dons d'un scélérat.*

Mais les passions des hommes , leurs habitudes vicieuses , leurs penchans déréglés , leurs fantaisies criminelles & momentanées , font qu'ils sont bien plus disposés à écouter la superstition facile que la sagesse austère ou que la saine morale. Celle-ci condamne avec rigueur les actions déshonnêtes , & montre au méchant toute l'horreur de sa conduite ; l'autre le console par l'espoir de se réconcilier avec le ciel , & calme ainsi ses craintes & ses remords.

L'homme vicieux & criminel trouve dans la Religion des ressources infinies contre les reproches de sa conscience: il lui est bien plus aisé d'acquiescer du bout des lèvres à des dogmes qu'il n'entend point, d'adhérer à des systèmes qu'il ne se donne point la peine d'examiner, que de consulter une morale gênante; il préfère sans peine des pratiques qui le dispensent de changer de conduite, de combattre ses penchans, de renoncer à ses habitudes: disposé à se tromper lui-même & de moitié avec son Prêtre, il se promet que des prières, des mouvemens du corps, des sacrifices, des offrandes, quelques regrets stériles & passagers le remettront en faveur avec son Dieu, qui, touché de ses présens & de ses bassesses, lui pardonnera les outrages qu'il a faits à ses semblables: il trouve bien plus commode d'égorger des agneaux, de bâtir des temples, de faire des largesses aux Prêtres, de leur confesser ses crimes, de répéter quelques prières, de se mettre dans une posture humiliante, que de sacrifier son ambition, son avarice, que de résister à des habitudes criminelles, que de briser les liens qui l'attachent au vice. Si frappé des instructions & des menaces de sa Religion l'homme corrompu renonce pour quelque tems à sa conduite déréglée,

il ne tarde point à la reprendre , assuré que cette Religion le recevra toujours à bras ouverts , que son Dieu intéressé & fléchi par ses soumissions lui pardonnera ses écarts , & que son Prêtre lui fournira des moyens de se débarrasser du fardeau des remords. Une pente facile conduit au crime ; on n'oppose qu'une foible résistance à ses desirs dès qu'on se promet de pouvoir à volonté se réconcilier avec son Dieu. „ Vas au Temple , dit la superstition ; im-
„ mole des victimes ; humilie-toi en pré-
„ sence de la Divinité ; adresse-lui tes
„ prières ; accuse - toi devant ses Prêtres ,
„ & tes péchés te sont remis”.. Ainsi par la lâche complaisance de la Religion la vie du criminel devient un cercle de crimes & d'expiations ; un Dieu sévère cede aux instances de ses Ministres & leur donne le pouvoir de remettre en son nom les outrages que l'on a faits , & que l'on continuera de faire à ses créatures. Un repentir qui n'aura point de suites suffit pour calmer la conscience , & le méchant est pardonné tandis que son cœur est toujours le même. (24) C'est ainsi que quel-

(24) Philippe II. Roi d'Espagne fut , ainsi que Louis XIV. Roi de France , un débauché & un Tyran très-dé-
not. Jovien , qui succéda à l'Empereur Julien , tout cra-

ques formules , quelques regrets périodiques & passagers , quelques prières suffisent pour rétablir la paix dans l'ame injuste d'un Prince, dont la vie est marquée par des oppressions continuelles ; d'un courtisan avide , vindicatif & fourbe ; d'un Concussionnaire qui s'engraisse de la substance du pauvre , de la veuve , de l'orphelin ; d'un juge qui tient une balance inégale ; d'une femme infidelle qui souille la couche de son mari.

Cessons donc d'être surpris si les hommes les plus pervers , les plus livrés à la débauche , à des habitudes criminelles , à des vices honteux , sont souvent attachés à la Religion qu'ils outragent par leur conduite ; ils la regardent comme une ressource ; ils sont sûrs qu'elle les recevra lors-qu'ils voudront recourir à elle , ils savent qu'indulgente elle sera toujours prête à les laver de leurs iniquités ; ils croient que leur Dieu facile ne peut manquer de leur pardonner lorsqu'ils fléchiront le genou devant

puleux qu'il étoit , préféroit sa foi à l'Empire , qu'il ne voulut accepter qu'à condition de ne point regner sur des Payens. Louis XI. demandoit à la Vierge Marie la permission de commettre ses assassinats , qu'il exploitait ensuite par des présens à l'Eglise , des confessions , & des communions. La confession chez les Papistes est un grand encouragement au crime ; si elle retient quelques hommes , l'absolution qu'elle procure en pervertit bien d'autres.

ses Ministres. Voilà pourquoi nous trouvons du zèle dans ceux mêmes que leurs mœurs corrompues sembleroient devoir rendre les ennemis de la Religion; ils ne peuvent souffrir qu'on leur ôte la perspective des ressources dont ils espèrent tôt ou tard se servir; ils craignent qu'on ne les prive des moyens commodes qui, sans gêner leurs passions, en diminuent les remords. Que le méchant qui refuse obstinément de renoncer à ses dérèglemens, à ses crimes, soit dévoré de honte & de remords, qu'il en soit déchiré; c'est trahir la société que de le soulager; qu'il ne trouve du repos que dans une conduite honnête; qu'il ne se pardonne à lui-même que lorsqu'il aura réparé le mal qu'il aura commis, & que des Prêtres impudens ne s'arrogent point le droit de remettre au nom des Dieux des fautes dont les hommes sont les victimes.

Les Prêtres en tout pays ont réduit en tarif les délits des mortels. Ainsi les Ministres du Très-Haut ont prétendu mesurer jusqu'à quel point il étoit permis de l'outrager! La vraie morale n'a qu'une mesure invariable pour fixer la grandeur des fautes; les plus nuisibles à la société sont les plus grandes à ses yeux; elle nous or-

donne de ne point agir tant que nous sommes dans l'incertitude sur les effets de nos actions ; elle blâme indistinctement tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences éloignées produit sur nous-mêmes & sur les autres des effets destructeurs ; elle ne trouve permis que ce que la raison approuve ; & la raison n'approuve que ce qui est conforme à notre nature propre & à l'intérêt de la société où nous vivons. Quelles que soient les décisions de la Religion, de la loi, de l'usage, de l'opinion, la saine morale ne peut regarder comme vertueuses que les actions vraiment utiles, & comme criminelles que les actions nuisibles au genre humain ; enfin elle décidera sans hésiter que tout ce qui nous nuit à nous-mêmes est une folie, & que tout ce qui tend à troubler la paix des hommes, à les opprimer, à les rendre malheureux, est un crime, que l'autorité du ciel & de la terre ne peut jamais justifier.

Sur quoi tombent pour l'ordinaire les scrupules & les remords que la Religion fait naître ? Quels sont les crimes que ses Ministres reprochent avec le plus d'aigreur ? Quelles sont ces transgressions qui, selon eux, allument toute la colère divine ? Hélas ! les fautes que la Religion con-

damne avec le plus de sévérité ont, comme on a vu, rarement le bien public pour objet; elle nous apprend à fremir devant des mots, à éviter avec horreur des crimes fictifs, par lesquels elle prétend qu'un Dieu impassible est vivement offensé. Ainsi des actions indifférentes, des paroles peu considérées, des opinions involontaires, irritent le Tout-Puissant contre ses foibles créatures. Aux yeux de la droité raison, l'injustice, la rapine, la médifance, la calomnie, la fraude, l'ingratitude, la dureté, sont des crimes plus réels & plus graves que ces fautes prétendues qui ont pour objet un Dieu, à la gloire ou à la puissance duquel on devroit supposer que l'homme est incapable de nuire, d'après les idées mêmes que la Religion s'efforce de nous en donner. Les fautes que la superstition nous exagere, & que suivant ses idées les hommes punissent avec le plus de rigueur, sont communément des choses qui n'intéressent aucunement le repos de la société.

Est-il rien de plus propre à confondre nos idées sur la morale que le droit que le sacerdoce s'arroe de forger des crimes & des vertus? Quelles sont en effet ces vertus si vantées auxquelles la superstition at-

tache exclusivement la complaisance du ciel ? La première de ces vertus consiste dans une soumission aveugle aux dogmes & aux opinions que le sacerdoce nous propose, vertu à laquelle on met un si haut prix que quelques Docteurs ont eu le front d'enseigner qu'elle suffisoit pour sauver les hommes sans les œuvres. Il faut convenir en effet que cette prétendue vertu est la plus utile à la Religion & à ses Ministres ; elle doit être bien chère aux méchans, qui, en acquiesçant sur parole aux systèmes qu'on leur prescrit, ou en se dispensant de l'embarras de les examiner, se trouvent assurés des bontés de leur Dieu, même sans rien changer à leur conduite criminelle, ou sans montrer aucune vertu aux êtres de leur espèce. Cette foi, ce pieux aveuglement, ce renoncement total à la raison est une disposition si nécessaire dans les principes de la Religion moderne des Européens qu'elle a le front de proscrire les vertus les plus avantageuses au genre humain, dans ceux qui d'ailleurs ne sont pas soumis à ses décisions, à son culte, à ses Mystères ; elle traite insolemment de vertus fausses toutes celles qui n'ont point sa croyance pour base. (25) Est-il

(25) Sénèque de vita beatâ cap. III dicit : rerum naturæ assentior : ab illâ non decurrere, ad illius legem exemplum.

donc rien de plus destructeur pour la morale que de faire mépriser ou de montrer comme des crimes les actions les plus honnêtes, les plus héroïques, les plus nécessaires à la race humaine ? La modération d'un Aristide ; la sagesse d'un Socrate ; l'inflexible équité d'un Caton ; les rares vertus d'un Antonin ne sont donc que des péchés aux yeux des hommes qui prétendent enseigner la morale ! La tempérance , la bienfaisance, l'humanité, l'équité, la modération d'un Infidèle, d'un Idolâtre, d'un Philosophe , sont-elles donc des qualités moins estimables que l'injustice, la férocité, la barbarie d'un dévot ou d'un Prêtre ? Gardons-nous de le penser ; la vertu ne dépend ni du caprice, ni des rêveries théologiques ; l'homme qui est bon & vertueux à Pékin ne peut être un méchant ni à Rome, ni à Paris, ni à Londres. Il n'y a que la superstition qui puisse fasciner l'esprit au point de croire qu'un homme ne puisse être honnête sans ajouter foi à ses fictions absurdes.

Cependant l'intérêt du Clergé voulut que des opinions si ridicules s'établissent ; tous ceux qui lui résistent lui deviennent inuti-

que formari, sapientia est. Il dit ailleurs (chap. II) Habeo melius certiusque lumen quo a falsis vera dijudicem : animi bonum animus inveniat.

les, & pour les rendre odieux à la société, il les défère comme des hommes sans mœurs & sans vertus; en conséquence le dévot se figure que ceux qui ne sont point soumis à sa Religion sont de mauvais citoyens, & qu'il n'est de vertus réelles que celles que prescrit le caprice de son Prêtre: celui-ci ne règle la morale que sur son intérêt. Les espérances que le sacerdoce donne pour une autre vie ne sont destinées que pour ceux qui lui auront été bien soumis dans la vie présente, qui lui auront humblement sacrifié leur raison, qui auront aveuglément adhéré à ses dogmes, qui auront été soigneux à remplir les devoirs qu'il a fixés, qui lui auront fait des largesses, qui se feront montré zélés pour ses intérêts, qui auront marqué beaucoup d'amour à une Divinité, que dans toutes les Religions du monde ses Ministres ont représentée sous les traits les plus propres à repousser les cœurs. Comment en effet aimer sincèrement un être inconnu par sa nature, mais que ses Prêtres pour leur intérêt ne laissent pas de peindre en tout pays comme le plus terrible & le plus malin des Tyrans? Par quelle fatalité la raison est-elle forcée de méconnoître les vertus que la

théologie nous recommande? Par quel délire la superstition proscrire les vertus que la raison approuve? Nous offensoûs les Dieux lorsque nous refusons de regarder comme des vertus le zèle farouche, la cruauté, la persécution qui sont des suites de l'amour divin; nous offensoûs la nature & la raison & nous devenons très-nuisibles à nous-mêmes & à nos semblables dès que nous tendons aux perfections fanatiques que la Religion nous propose.

La nature nous dit de nous conserver, de jouir, de travailler à notre bonheur, de rendre notre existence agréable: la raison nous apprend que pour faire partager aux autres les sentimens de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour obtenir leur estime, leur reconnaissance & leurs secours, nous devons leur faire du bien ou leur montrer des vertus: quels motifs aurons-nous pour faire le bien si la Religion nous ordonne de nous haïr nous-mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous avilir à nos propres yeux, de n'agir qu'en vue d'un Dieu que nous ne connoissons point, de renoncer pour lui plaire aux douceurs que la nature nous présente, de nous détacher des objets nécessaires à notre félicité? En nous vantant cette abjection d'ame qu'elle nomme *humilité*, la Religion ne bri-

se-t-elle pas l'unique mobile qui dans ce monde pervers pousse l'homme à bien faire, la seule récompense qui reste à la vertu? Comment veut-on que celui qui s'est rendu insensible à l'estime de lui-même, ou à qui l'on fait un crime de s'aimer, soit jaloux de mériter la tendresse & l'estime de ceux avec lesquels le Destin le fait vivre? (26)

CHAPITRE XII.

*Continuation du même sujet. Des perfec-
tions fanatiques de la superstition.*

RENONCER à la raison, s'aveugler volontairement, fermer obstinément l'oreille à la vérité, s'occuper uniquement de chimères effrayantes, sans jamais les concevoir; immoler à des rêveries les penchans les plus légitimes de son cœur; combattre

(26) Les Prêtres disent toujours que c'est l'orgueil qui fait des incrédules, & que c'est aux humbles que Dieu se fait connoître. L'*humilité* n'est tant recommandée par les Prêtres Chrétiens que parce qu'ils sentent le besoin qu'ils ont de disciples bien stupides qui ferment volontairement les yeux à toutes leurs absurdités.

avec zèle & détruire avec fureur ceux qui refusent de rêver comme nous ; sacrifier aux caprices de nos Prêtres notre bien-être & le repos de la société ; vivre dans les soupçons & les larmes ; renoncer aux bienfaits que l'on croit néanmoins partir des mains de la Divinité ; mortifier ses sens, se rendre la vie insupportable ; défendre avec chaleur des préjugés que l'on n'a point examinés ; sceller, s'il le faut, son opiniâtreté de son sang ; telles sont les vertus étranges que la Religion appelle surnaturelles & divines, sans doute parce qu'elles sont contraires à la nature, parce que la raison n'en devine pas les motifs, ou seroit forcée, si elle les pesoit, de les désapprouver. Ce sont ces vertus qu'elle préfère à celles que par dédain elle nomme *humaines* ou *fausses*, parce qu'elles sont fondées sur l'essence de l'homme, utiles à son bonheur, nécessaires au soutien des sociétés. (27) Elle fait bien plus

(27) Rien de plus désavantageux à la Religion Chrétienne que le parallèle qu'on pourroit faire des Saints, des Héros, des Demi-Dieux, des grands Hommes, des Sages du Paganisme, avec les Saints & les Sages du Christianisme. Dans les premiers nous voyons des hommes courageux, remplis de grandeur d'ame, de bienfaisance, d'équité, & toujours occupés à rendre des services au genre humain. Dans les grands personnages que l'on propose aux Chrétiens pour modèles on ne voit que des Solitaires &

de cas de ces vertus fictives que de l'humanité, de la justice, de la concorde, de la grandeur d'ame, de l'activité. Sois cruel, méchant, inhumain, mais crédule, nous crie la superstition; sois doux, bien-faisant, modéré, & pense comme tu voudras, nous dit la vraie sagesse. Vis inutile sur la terre, rends-toi volontairement malheureux dans ce monde périssable, ne songe qu'à l'avenir, nous dit l'une; sois magnanime, actif, laborieux, nous dit l'autre; travaille à ton bonheur présent, rends-toi cher à tes concitoyens; mérite leur estime par tes services & tes vertus.

Depuis un grand nombre de siècles, il semble que la politique complice de la superstition n'ait cherché qu'à détruire dans les cœurs des hommes les seuls mobiles qui pouvoient les rendre vertueux en les rendant

des Moines abjects, des Martyrs enthousiastes, des Prêtres fanatiques & séditions, des Docteurs embrouillés, des Pénitens inutiles au monde. Quelle comparaison entre Socrate & St. Dunstan; Cicéron & St. Augustin; entre Caton & Thomas Becket; entre Marc-Aurèle & David! Un Saint, chez les Payens, étoit un Citoyen plein de courage & d'énergie. Un Saint chez les Chrétiens est ou un lâche sans ame, ou un scélérat turbulent, ou un persécuteur inhumain, ou un Martyr frénétique, ou un Théologien en délire. Pour peu que l'on considère les principes de la morale Chrétienne, on sera forcé d'avouer qu'elle ne tend qu'à séparer les hommes les uns des autres ou bien à les mettre aux prises par le saint zèle qu'elle leur inspire.

dant utiles à l'Etat. Les gouvernemens ont abandonné la morale aux ministres de la Religion, dont l'intérêt ne fut jamais que de faire des rêveurs inutiles, des citoyens abjects, des fanatiques dangereux disposés à les servir aveuglément. La théologie indifférente sur les mœurs réelles ne s'est occupée que de subtilités, d'hypothèses gratuites, de commentaires sur les oracles de son Dieu; la soumission à ses décisions lui fut bien plus avantageuse que la raison, que la recherche de la vérité, que la vraie science, que la morale; les gouvernemens persuadés que la Religion leur suffisoit pour conduire les peuples & les rendre soumis, & pour leur inspirer le goût de la vertu, ou, peut-être, contens de commander à des âmes avilies, ignorantes, vicieuses & sans mœurs, se bornèrent à les forcer d'être orthodoxes & religieux, sans jamais songer à les faire instruire de leurs véritables devoirs. La théologie polémique infecta & désola le monde; on n'entretint les mortels que de dogmes, de mystères, de mythologies, de commentaires sur des livres obscurs; on obligea les sujets à croire ce qu'ils n'entendirent jamais, à se conformer à des cérémonies, à s'asservir à des usages arbitraires; les Souverains

ne penferent ni à faire de bonnes loix, ni à récompenser la vertu & les talens, ni à punir & décourager le vice & l'incapacité; la façon de penfer en matiere de Religion fut feule consultée; à ce prix il fut permis d'être fans mœurs & fans vertus. Plus nous confidérerons la Religion & plus nous verrons qu'elle détruit la morale & qu'elle détourne l'homme des objets vraiment dignes de l'occuper.

Quels font les importans avantages que les Nations recueillent des hommes que la Religion leur forme? Le dévot croit-il avoir rempli tous fes devoirs, croit-il être bon Citoyen, bon Epoux, bon Pere; en un mot croit-il être bien utile, parce qu'il a mis dans fa mémoire des dogmes qu'il n'entend pas; parce qu'il fréquente les temples affiduement; parce qu'il répète mille fois de vaines formules de prieres; parce qu'il affifte fidèlement aux cérémonies de fon culte, parce qu'il écoute attentivement les instructions de fes Prêtres; parce qu'il s'abstient avec scrupule de certains alimens, parce qu'il fuit le monde & vit dans la retraite où il fe repaît de spéculations ftériles; parce qu'il partage fon bien avec des Prêtres & des Moines, & leur rend ce qu'il a pris à la fociété? Est-ce être citoyen que de ne rien faire pour fon pays? Est-ce être

un bon Pere que de négliger sa fortune ? Est-ce être bien utile que de perdre tout son tems en prieres ? Cependant quiconque se conduit de la sorte paroît un homme réglé & de bonnes mœurs aux yeux de la Religion, tandis que la société n'en retire aucun fruit. (28).

Elle en retire encore bien moins de ces perfections prétendues que nous proposent des Religions, qui se vantent pourtant d'être utiles & nécessaires au genre humain. En effet en quoi consistent ces perfections merveilleuses ? Ceux qui veulent y parvenir se vouent à un célibat volontaire qui dépeuple la société, qui brise les liens du citoyen avec sa patrie, qui anéantit la tendresse pour ses proches, qui fait souffrir la nature, forcée de réclamer contre un enthousiasme dont elle est affligée. D'autres se refusent aux plaisirs les plus légitimes, ils croiroient irriter leur Dieu s'ils jouissoient de ses bienfaits ; ils s'imaginent plai-

(28) Des Docteurs ont enseigné qu'un Chrétien ne pouvoit être ni Magistrat, ni Soldat, ni Marchand. Les Prêtres de l'Eglise Romaine attachent une très-grande vertu au célibat : cette perfection sublime a du moins l'avantage de les détacher de la société. Nous voyons dans notre histoire que l'idée de perfection attachée à la continence fut cause de l'extinction successive de toutes les maisons royales de l'*Eptarchie*.

re à l'auteur en détestant ses ouvrages; ils pleurent, ils gémissent, ils se tourmentent, ils se mortifient, enfin ils se croient parvenus au comble de la perfection en se détachant de tout ce qui les entoure, en se haïssant eux-mêmes, en remplissant leurs jours d'amertumes & de douleurs, en détruisant peu-à-peu l'existence que la nature leur ordonne de chérir & de conserver. C'est ainsi que presque toutes les Religions de la terre nous montrent une foule d'insensés qui dans leur folie regardent comme des vertus la haine & le mépris de soi, l'esclavage volontaire, la mélancolie, l'oïveté, les soupirs, la cruauté contre soi-même; en un mot des outrages perpétuels faits à la nature, sans profit réel ni pour la société, ni pour soi.

C'est néanmoins sur ces idées absurdes que se fonde la conduite étrange de tant de pieux forcénés que la superstition nous montre par-tout comme des modèles achevés de la perfection. Quelles vertus réelles le bon sens peut-il démêler dans ces malheureux pénitens, pour avoir inventé mille manières de se tourmenter en cette vie afin de mériter les joies ineffables de l'autre? Quel mérite un homme sensé peut-il trouver dans ces enthousiastes qui croyant soutenir les intérêts d'un Dieu dont ils n'ont

point
qu'il
fert
meil
pou
ont
mont
Tyr
Dans
trouv
brafé
coura
leur
qu'ils
const
des f
gémir
quels
bonté
Ell
Pénit
à qui
de se
tages
de So
Cénol
de Ta
re pa
comm

point eu d'idées certaines & d'une Religion qu'ils avoient adoptée sur parole, ont souffert la mort avec un courage digne d'une meilleur cause, ont affronté mille dangers pour répandre leurs préjugés merveilleux, ont cru se rendre chers à la Divinité en montrant une opiniâtreté plus forte que les Tyrans, les supplices & les bourreaux? Dans toutes les Religions du monde il s'est trouvé des hommes d'une imagination embrasée, d'un entêtement invincible, d'un courage à toute épreuve, qui ont cru que leur Dieu demandoit le sacrifice de la vie qu'ils avoient reçue de lui & qui par leur constance dans les tourmens ont donné des spectacles mémorables dont l'humanité gémit, dont la raison rougit, mais dans lesquels la Religion trouve des preuves de sa bonté.

Elle ne s'enorgueillit pas moins de ces Pénitens fameux qui semblent s'être disputé à qui découvreroit les façons les plus rares de se tourmenter eux-mêmes. Quels avantages les sociétés ont-elles recueillis de tant de Solitaires, d'inutiles Anachorettes, de Cénobites austères, de Fakirs frénétiques, de Talapains insensés que la crédulité révère par-tout & que la superstition admire comme des chefs-d'oeuvres de vertu? Que

verrons-nous dans ces désespérés & dans leur conduite étrange, sinon une profonde mélancolie nourrie par l'idée d'un Dieu barbare, & peut-être une vanité flattée de l'idée de se distinguer du commun des mortels & d'arracher leur admiration? Pénitens insensés! est-ce donc un Dieu bon que vous croyez servir en devenant les ennemis de vous-mêmes? Avouez votre démence, c'est un mauvais génie, c'est un Démon que vous adorez: c'est d'un Pere bizarre qui se plaît à voir ses enfans affamés & dans les pleurs que vous êtes les enfans: c'est d'un Tyran furieux qui aime à voir régner la désolation autour de lui que vous croyez dépendre. Si votre Religion n'étoit pas à tout moment en contradiction avec elle-même, ne vous diroit-elle pas qu'un Dieu bon ne peut être flatté de vos tourmens; qu'un Dieu qui sçait tout, connoît ce qu'il vous faut sans que vous le fatigiez par d'éternelles demandes? Ne sentiriez-vous pas vous-mêmes que jouir de ses bienfaits c'est entrer dans ses vues, c'est lui rendre vos hommages? S'il chérit ses créatures, n'est-ce pas le servir que de leur être utile? Aimer les ouvrages de ses mains n'est-ce pas l'aimer lui-même? En jouir n'est-ce pas s'exciter à la reconnoissance envers lui?

Mais sous un Dieu que l'on croit bien

moins
les es
d'idée
nécess
semen
farme
point
vagan
condu
de la
cruell
n'ont
que le
servoi
faire
forme
voilà
pays
faire
rer de
de se
L'o
eut,
trang
Relig

(29)
de tou
ques de
rationen

moins l'ami que l'ennemi du genre humain, les esprits sont forcés de s'égarer à force d'idées lugubres; & par une conséquence nécessaire c'est par la tristesse & les gémissemens que l'on s'imagine le servir & défarmer sa colere. Ce fut-là, sans doute, le point de vue qui frappa une foule d'extravagans; par un maintien grave, par une conduite austere, par de la misanthropie, par de la mauvaise humeur, par des privations cruelles & par mille supplices étudiés, ils n'ont paru vouloir annoncer aux hommes que le méchant caractère du maître qu'ils servoient. Un Dieu plein de rigueur doit faire disparoître la gayeté: il faut se conformer à son humeur sombre & sauvage: voilà pourquoi le superstitieux en tout pays se crut obligé de vivre séquestre, de faire divorce avec les plaisirs, de se séparer des objets qui pouvoient le détourner de ses sombres idées.

L'orgueil, comme on l'a fait entendre, eut, sans doute, beaucoup de part à l'étrange conduite de ces personnages dont la Religion fait ses héros. (29) La singula-

(29) On peut appliquer aux Pénitens & aux Cyniques de toutes les Religions ce que Quintilien disoit aux Cyniques de son tems. *Vos verò, novo genere ambitus, adorationem miseriam captatis.*

rité attire les regards du vulgaire ; un genre de vie pénible lui en impose ; les tours de force l'éblouissent, il finit par regarder comme des favoris du ciel, comme des hommes divins & surnaturels, ceux qui paroissent avoir triomphé de la nature, & s'être mis au dessus de ses besoins. Si nous regardons sans prévention les motifs de la conduite de la plupart des enthousiastes que la superstition admire, nous trouverons qu'une imagination impétueuse ou bien une mélancolie profonde leur font entreprendre leur genre de vie pénible ; des espérances vagues, & plus souvent encore l'orgueil, les y soutiennent ; la vénération des peuples les paye avec usure des maux volontaires qu'ils se font : ceux-ci s'imaginent follement que leur Dieu ne peut sans injustice se dispenser de récompenser & de chérir des mortels qui ont eu le courage de souffrir, de renoncer aux plaisirs, de tout quitter pour lui ; ils le croient obligé de faire part de sa gloire à des fous qui lui font ces inutiles sacrifices ; ils ne doutent pas que ces hypocondriaques sacrés n'aient du crédit à sa Cour, & que leurs prières ne soient très-efficaces auprès de lui. Enfin le Pénitent se persuade à lui-même qu'il a bien mérité de son Dieu, qu'il est obligé de lui savoir gré & de l'estimer de sa pusil-

lanimité
me, &

Not
cette v
te fièvre
zèle ;
aveugl
& sur
Cette
tive m
une na
dent
deuses
les pr
plusier
thousi
bout
te de
blable
il aim
confé
mers
aux
nouve
souve
les I
rendu
raires
De

lanimité, de sa mélancolie, de son fanatisme, & même de sa vanité puérile.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette vertu inquiète & turbulente, de cette fièvre sacrée que la Religion a nommée zèle; elle est fondée sur un attachement aveugle à la cause prétendue de son Dieu & sur la nécessité d'étendre son empire. Cette vertu si vantée & souvent si destructive non seulement porte le désordre dans une nation, mais encore ceux qui la possèdent sont poussés à des entreprises dangereuses dont ils deviennent communément les premières victimes: c'est au zèle que plusieurs sectes sont redevables de ces enthousiastes infatigables qu'on voit aller au bout du monde porter les oracles & le culte de leur Dieu: ils se figurent que, semblable aux Souverains ambitieux de la terre, il aime à voir augmenter son Domaine; en conséquence ils traversent les déserts & les mers pour lui former des Colonies; ils vont aux dépens de leur sang lui acquérir de nouveaux sujets. Cependant leur zèle est souvent mal récompensé dans ce monde; les Dieux qu'une possession antérieure a rendu maîtres du pays punissent les téméraires qui viennent les y troubler.

De toutes les passions il n'en est point

que la Religion flatte & rende plus indomptable que la vanité ; c'est un sang bouillant, une bile très-âcre, un tempérament colere qui forment les zélés : joignez à ces dispositions beaucoup d'ignorance, d'orgueil & de présomption, ce zèle deviendra d'une opiniâtreté invincible. Rien n'est plus opiniâtre qu'un homme dont la Religion a dépravé la conscience ; rien de plus inflexible qu'un ignorant qui se croit instruit & se flatte d'avoir son Dieu pour lui, de combattre pour sa cause, de l'avoir pour témoin de son courage & de son zèle. Lors même que les hommes le blâment, il n'en devient que plus obstiné dans son délire ; son orgueil le soutient contre tout l'univers, il regarde son entêtement comme l'effet des secours divins, il ne lui vient aucun doute sur la bonté de son jugement, il abonde dans son propre sens, il n'examine rien, il regarde son aveuglement comme sacré, & sans envisager les conséquences il se jette tête baissée dans les plus grands dangers. Le fanatique ignorant & de bonne foi est souvent plus à craindre que l'imposteur & l'hypocrite. Ce sont des personnages de cette trempe que nous voyons dans ces champions qui portent souvent le trouble au sein des nations, & qui pénétrés de la bonté de leur cause ne cedent jamais à des

confid
désord
dès qu
Dieu
nité p
ses pr
périr
piniât
d'ébra
Te
tales
orne
veille
mes
fectio
à ses
cont
l'oisi
ses p
périe

(30
res &
qui su
le Jug
& bi
de cer
été o
ciles
noien
Thom
séditi
à tro
rancé
bouil

considérations humaines. Il n'est point de désordres que l'on n'excite sans scrupule dès qu'on se persuade que l'on défend son Dieu, tandis que l'on ne défend que sa vanité propre, son ignorance présomptueuse, ses préjugés imbécilles; l'univers dût-il en périr on riroit au milieu de ses ruines; l'opiniâtreté religieuse sera toujours capable d'ébranler les Etats. (30)

Tels sont les hauts faits & les vertus fatales des différens héros dont la Religion orne ses fastes; telles sont les qualités merveilleuses auxquelles elle décerne des palmes & des triomphes, ce sont-là les perfections vers lesquelles le fanatisme ordonne à ses victimes de tendre sans relâche. La contemplation, la prière, la retraite, l'oïveté, le renoncement au monde & à ses plaisirs, le mépris de la raison, de l'expérience, de la science, les austérités, des

(30) Un grand zèle suppose toujours très-peu de lumières & de jugement. Les Juifs, parmi les quatre choses, qui suivant leurs Rabbins détruiront l'univers ou amèneront le Jugement universel, comptent *un homme bien religieux & bien sot*. L'Eglise Chrétienne a eu beaucoup d'hommes de cette trempe: les plus grands Héros du Christianisme ont été ou des ambitieux intrigans & turbulens, ou des imbéciles fortement attachés à leurs préjugés, & qui les foutenoient avec opiniâtreté S. Athanase. S. Cyrille & notre Thomas Becket de Canterbury &c. ont été visiblement des séditieux, ou des fous, que l'intérêt ou la sottise animoient à troubler l'Etat pour l'acquit de leur conscience. L'ignorance est la mere de la dévotion; l'ignorance obstinée & bouillante est la mere du zèle.

tours de force, enfin le courage d'affronter la mort en troublant la société; telles sont les éminentes vertus par lesquelles les fondateurs & les soutiens d'un grand nombre de sectes se sont distingués aux yeux du vulgaire.

Les peuples imbécilles demeurent stupéfaits à la vue de ces personnages inimitables; mais leur admiration n'est point stérile; on comble bientôt de richesses, d'honneurs, & de présens ces favoris des Dieux: le renoncement aux choses de la terre leur vaut peu-à-peu la plus grande opulence. Les nations séduites par l'humilité fastueuse de ces grands personnages se dépouillent pour enrichir ceux qui s'étoient d'abord voués à la pauvreté; elles s'empressent d'élever & de distinguer des hommes qui font gloire de mépriser les grandeurs; on fait nager dans le luxe ceux qui s'étoient d'abord refusé le nécessaire. Ce fut ainsi que les successeurs des enthousiastes indigens qui fonderent la Religion Chrétienne, sont devenus peu-à-peu des Princes puissans qui marcherent égaux aux Rois & qui souvent les forcèrent de leur céder le pas (31).

(31) En Angleterre, sous nos Rois Saxons l'on expioit un meurtre par une amende. Une Loi d'Alfred fixoit un prix à la vie du Roi même; mais la composition pour la vie de l'Archevêque-Primat, étoit plus forte que pour celle du Souverain. Dans le Droit Canonique de l'Eglise Romaine

Un re
bles au
même
dre tra
admire

La
est l'ut
peut é
re, la
ses;
tuits,
& l'op
bre de
ses fau
leur d
voirs
ci, lo
roît i
truire
fonda
Dieu
bles a
viend
en fu

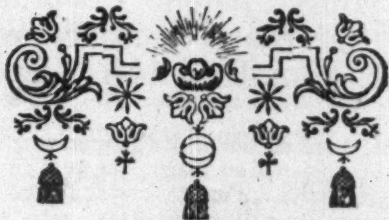
le Pape
lui-ci
Le Pap
dernier
ploié s
Lime
V. les

Un respect héréditaire les rendit vénérables aux yeux des peuples prévenus lors même qu'on ne trouva plus en eux la moindre trace des vertus ridicules qui faisoient admirer leurs prédécesseurs.

La vertu, on ne peut trop le répéter, est l'utilité du genre humain ; l'oïveté ne peut être utile ; la contemplation, la prière, la retraite ne peuvent être avantageuses ; des macérations, des tourmens gratuits, la misanthropie, la bile, le fanatisme & l'opiniâtreté ne peuvent être mis au nombre des vertus. Ainsi la superstition par ses fausses vertus, par la supériorité qu'elle leur donne sur les véritables, par les devoirs extravagans qu'elle substitue à celles-ci, loin d'être l'appui de la morale ne paroît inventée que pour l'affoiblir ou la détruire. Enfin les dogmes & les principes fondamentaux d'une Religion qui sert un Dieu revêtu de qualités, sont incompatibles avec la droite raison. Les principes deviendront incertains & chancelans, même en supposant un Dieu bon, dès que l'on

le Pape est comparé au Soleil & l'Empereur à la Lune : celui-ci doit être soumis au Pape, qui ne l'est à personne. Le Pape a deux glaives, l'un *spirituel* & l'autre *matériel* ; ce dernier est entre les mains des Rois, mais doit être employé sous le bon plaisir du Pontife. L'Empereur est une *Lime* qui ne peut agir si le Pape ne la tient dans sa main.
V. les Décrets de Gratien.

prétendra que ce modele de nos devoirs n'est point astreint aux règles ordinaires, ou qu'il a pu se départir un instant de l'équité, de la bienfaisance & de la bonté. Comment allier une morale assurée avec une Religion dont le premier dogme est que la Divinité a pu permettre que l'homme la plus chérie de ses créatures succombât à une tentation qu'elle avoit elle-même placée sur son chemin, & s'est prévalu de sa faute pour le punir & envelopper dans sa disgrâce toute sa race innocente ? Est-il bien possible de concilier la morale avec une Religion qui nous apprend qu'un Dieu, ayant trompé les hommes, les punit injustement, & en fait les jouets de ses cruelles fantaisies ? Si l'on vouloit combiner une Religion si monstrueuse avec la saine morale, celle-ci subordonnée à la première ou seroit renversée, ou ne seroit jamais sûre de rien.



La su
les

D
trouv
damer
seign
il en
la der
tue p
presq
dogm
Relig
ter f
& qu
Le d
varia
Divi
l'hom
duite
Dieu
atroc

CHAPITRE XIII.

*La superstition contredit, confond & détruit
les vraies idées de la vertu. Principes
naturels de la Morale.*

DE la contradiction si palpable qui se trouve très-souvent entre les dogmes fondamentaux que toute Religion nous enseigne & les vrais principes de la morale ; il en résulte des inconvéniens marqués pour la dernière ; la morale est toujours combattue par le dogme, & par ce choc elle est presque toujours affoiblie ou anéantie. Le dogme vient du ciel, il sert de base à la Religion, par conséquent il doit l'emporter sur la morale, qui vient des hommes, & qui n'a que le genre humain pour objet. Le dogme ne peut changer, la foi est invariable ; les faits que l'on raconte de la Divinité étant supposés indubitables par l'homme religieux, doivent régler sa conduite, il doit imiter son Dieu, & si ce Dieu a commis souvent les actions les plus atroces & les plus noires, c'est en vain

que la raison voudra l'en détourner, le dogme plus respectable qu'elle, lui apprendra ce qu'il doit faire. Dans une Religion qui enseigne que la Divinité a pu être dans mille occasions l'auteur ou le fauteur du crime, du massacre, de l'injustice, de la persécution, de l'intolérance, on ne voit pas de quel droit la morale s'ingérerait de dire aux hommes de s'abstenir de la violence, de vivre en paix, de suivre invariablement les règles de la justice & de l'humanité. Si l'on nous réplique que ce même Dieu a donné des preuves de sa bonté, il en résultera que celui qui l'adore & l'imité peut être bon & méchant, suivant que son tempérament & les circonstances l'exigeront.

Ainsi la morale enseignée par toute Religion, qui suppose nécessairement un Dieu changeant, ne sera jamais que douteuse; elle dépendra de l'intérêt & du caprice de chaque superstitieux, & du point de vue sous lequel il envisagera son céleste modèle, qui tantôt se montre à lui sous les traits de la bonté & tantôt sous ceux de la méchanceté; c'est à lui de choisir à quel Dieu il lui convient de ressembler. Demandez à la Religion Chrétienne si l'humanité, la concorde, & l'a-

mour

mour
vous.
teur
les p
vinité
même
barbar
res &
tourm
bles
ont e
l'emp
l'amor

L'o
que l
cord
les m
menfo
suader
faut l
infaill
siblem
térêts
reroit
Ainsi
le lan
néann
est ob
attire

T c

mour du prochain sont des vertus ; elle vous répondra sans hésiter que son fondateur recommande ces dispositions comme les plus essentielles pour plaire à la Divinité : demandez aux Ministres de cette même Religion si le féroce Moyse, si le barbare David, si tant de Rois sanguinaires & zélés qui ont égorgé , persécuté , tourmenté des hérétiques, ont été agréables à leur Dieu ? Ils vous diront qu'ils ont été dévorés d'un saint zèle qui doit l'emporter sur l'humanité, la douceur & l'amour du prochain.

L'on ne peut cependant disconvenir que la Religion ne soit quelquefois d'accord avec la raison. Pour bien tromper les mortels , il est important d'allier le mensonge avec la vérité ; il faut leur persuader qu'on veut les rendre heureux ; il faut les séduire & les éblouir ; ils seroient infailliblement révoltés d'une Religion visiblement contraire en tout point aux intérêts de leur nature , & qui leur déclareroit qu'elle vient anéantir la morale. Ainsi la Religion est forcée d'emprunter le langage de cette raison , qu'elle défend néanmoins de consulter & d'exercer ; elle est obligée de se servir de la morale pour attirer les mortels ; ses Apôtres & ses

Missionnaires les séduisent par une conduite modérée, par des vertus, au moins apparentes, par des mœurs rigides, par une conduite réglée, par des leçons utiles dont ils entremêlent leurs folies. Ainsi la morale est un marche-pied dont la Religion s'est quelquefois servie pour s'élever sur le Trône; dès qu'elle y est parvenue elle la méprise, elle la néglige, elle la force de céder le premier rang à cette morale fictive qui n'a que l'imagination pour base, & l'intérêt des Prêtres pour objet. Alors les vertus fondées sur les rapports subsistans entre les chétives créatures, sont des vertus secondaires; la Religion ne souffre point qu'on les compare avec celles qu'elle fonde sur des rapports imaginaires. Par-tout où le système religieux domine, les intérêts de la terre doivent être nécessairement subordonnés à ceux du ciel; & si Dieu nous commande d'être cruels, fanatiques & rebelles, c'est en vain que la morale & la politique nous diront d'être humains, indulgens & soumis. Dès que la superstition est la plus forte, la raison est forcée de se taire; la morale devient sa servante, elle n'est écoutée qu'autant qu'elle parle conformément aux vues de sa maîtresse impérieuse, & presque tou-

jour
reill
est
chée
voir
roux
vre,
aux
Il
conn
gieu
leurs
mun
sions
tome
tres
sur la
ni pl
vertu
que
plus
plong
rale;
gion
fit; e
aux i
tous
mords
crédit

jours en délire. La Religion a seule l'oreille du maître de toutes choses ; elle est seule dépositaire de ses intentions cachées ; elle jouit exclusivement du pouvoir d'attirer ou de désarmer son courroux ; ainsi c'est elle seule qu'il faut suivre, & ses préceptes tiennent lieu de tout aux yeux de ses sectateurs.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître l'inefficacité des notions religieuses pour rendre les hommes meilleurs ; les idées d'un Dieu vengeur & rémunérateur ne peuvent rien contre les passions de ceux qui en paroissent le plus fortement convaincus ; les Tyrans & les Prêtres même qui fondent tous leurs droits sur la Religion, n'en sont ni plus justes, ni plus réglés dans leurs mœurs, ni plus vertueux : que dis-je ! nous avons montré que les nations les plus religieuses & les plus orthodoxes sont communément les plus plongées dans l'ignorance de la saine morale ; n'en soyons point surpris ; la Religion persuade aux hommes qu'elle leur suffit ; elle leur fait une morale accommodée aux intérêts de ses Ministres ; elle expie tous les forfaits, elle calme tous les remords, elle réconcilie avec Dieu ; par son crédit puissant, elle procure les récom-

penſes éternelles à ceux-mêmes qui les ont
 le moins méritées ; ces avantages peuvent-
 ils être mis dans la balance avec ceux que
 la morale procure ? D'ailleurs rien de plus
 aisé que d'être religieux , tandis que , dans
 la présente constitution des choses , rien
 de plus difficile que d'être vertueux. L'u-
 nivers est rempli d'hommes religieux ; il
 est des nations entières chez lesquelles per-
 sonne n'a jamais douté des dogmes qu'on
 leur annonce , la vertu y est-elle plus com-
 mune pour cela ? Les sociétés en sont-elles
 plus heureuses de ce que les Tyrans qui les
 oppriment observent scrupuleusement des
 pratiques religieuses ? Une nation en est-
 elle moins vexée parce que son Despote
 dévot , accompagné d'une foule de cour-
 tisans hypocrites , va au temple implorer
 la clémence du ciel sur un peuple que ses
 oppressions , ses injustices & ses folies
 retiennent dans la misère ? Il semble que
 la Religion ne soit faite que pour jouer les
 hommes , ou pour leur donner le change
 sur les auteurs de leurs maux. Qu'importe-
 t-il aux nations que ceux qui les gouvernent
 soient religieux ou impies ? Un
 Tyran crédule est-il moins un Tyran que
 celui qui ne croit point à la Religion ?
 Un Ministre , un Courtisan , un Prêtre ,

qui
 les
 moi
 ranc
 La
 plus
 se c
 frau
 expi
 conc
 trage
 Ains
 table
 émo
 mais
 à fai
 Qu
 chang
 opere
 conve
 me d
 qu'on
 turels
 la vra
 prod
 subite
 ou la
 chés
 bien

qui pillent, qui trompent, qui oppriment les peuples, en font-ils donc des hommes moins nuisibles parce qu'ils allient l'ignorance & la crédulité à tous leurs crimes? La Religion, loin de rendre les hommes plus vertueux, leur fournit des moyens de se dispenser de l'être; elle sanctifie les fraudes du sacerdoce; elle justifie, elle expie les crimes de la Tyrannie; elle réconcilie avec Dieu tous ceux qui ont outragé & offensé ses malheureuses créatures. Ainsi, loin de rendre la morale plus respectable, elle invite à violer ses règles, elle émousse les aiguillons de la conscience; mais jamais d'un scélérat elle ne parvient à faire un homme honnête & vertueux.

Que l'on ne nous parle point de ces changemens merveilleux que la Religion opere sur les cœurs des hommes; de ces *conversions* éclatantes, qui, de l'aveu même de ceux qui les vantent, sont si rares qu'on les regarde comme des effets surnaturels de la grace divine. En bonne foi la vraie morale gagne-t-elle beaucoup à ces prodigieux changemens, à ces révolutions subites qui se font dans le tempérament ou la conduite de quelques hommes, touchés par la Religion? La société est-elle bien dédommée des vices & des crimes

dont elle a longtems souffert , parce que ceux qui les ont commis ont tout d'un coup pris le parti de fréquenter les Temples, de multiplier leurs prieres , de pratiquer des jeûnes & des austérités, de vivre dans la retraite, de fuir le grand monde , de renoncer à ses plaisirs, sans songer à réparer tous les maux qu'ils ont faits? La Religion osera-t-elle se vanter de rectifier ces penchans habituels qui enchaînent l'homme à ses vices? Fera-t-elle d'un Conquérant, incommode à ses sujets & à ses voisins, un Monarque paisiblement occupé du soin de rendre ses États heureux? Amollira-t-elle le cœur inaccessible d'un avare qui toute sa vie ne fait que thésauriser? Déterminera-t-elle un Courtisan hautain, un Ministre injuste, à renoncer à leurs vexations, à leur orgueil dédaigneux? Engagera-t-elle un voleur public à restituer ses biens à la société ou à s'abstenir de ses rapines? Non, sans doute; la Religion opere rarement de pareils miracles. Que résulte-t-il donc de ces importans changemens, qu'on lui attribue & qu'elle nous montre comme capables de réjouir la Divinité & toute sa cour céleste? Chacun dans les remèdes que sa Religion lui propose, consulte son propre tempérament , il fait

choi
ses p
tent
péri
zélé
d'un
que,
dans
l'ava
stine
dans
diss
son
péran
vote
A.
touc
cour
plair
lui,
merv
stent
les p
tres
pliqu
mal n
une
des p
stérit

choix de ceux qui sont les plus analogues à ses passions & à ses intérêts & qui lui coûtent le moins. Ainsi l'homme colere, impérieux & d'un sang échauffé, deviendra zélé, persécuteur, intolérant; l'homme d'une imagination forte deviendra fanatique, l'homme bilieux & mélancolique ira dans la retraite nourrir sa misantropie; l'avare consentira à faire de fréquentes abstinences; le prodigue versera son bien dans le sein des pauvres; la femme, jadis dissolue, ennuyée de ses galanteries, aimera son Dieu d'après la vivacité de son tempérament, & deviendra peut-être une dévote inspirée.

Ainsi chacun de ceux que la Religion a touchés ne fera que donner un nouveau cours à ses passions habituelles, & croira plaire à son Dieu en se livrant, en vue de lui, à leurs impulsions. Les changemens merveilleux que la Religion opere consistent toujours à tourner vers des chimères les passions qui avoient antérieurement d'autres objets; ses guérisons se bornent à appliquer des remèdes idéaux à côté d'un mal réel. La société ne peut rien gagner à une dévotion, si souvent incommode, à des prières & des jeûnes inutiles, à des austérités insensées, à ces visions extatiques,

qui succèdent à des vices dans ceux qui l'ont troublée. Une nation longtems tyrannisée, dépouillée, réduite à la mendicité, se trouvera-t-elle bien dédommée par les regrets tardifs d'un Monarque puissanime qui, au lit de la mort & dans l'impuissance de lui nuire désormais, demandera pardon à son Dieu du mal qu'il lui a fait pendant toute sa vie? Si quelqu'un méritoit de mourir dans le désespoir, ce seroit, sans doute, ces hommes de sang, dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes & d'injustices; la Religion ne devroit point écarter de leur couche les torches des furies; leurs exemples effrayeroient au moins le crime audacieux & puissant; leur supplice & leurs remords en imposeroient, peut-être, à ces monstres cruels qui se font un jeu du malheur, des soupirs & des larmes des peuples.

En supposant les changemens que les idées religieuses produisent dans les cœurs des hommes, plus utiles, plus réels ou plus fréquens qu'ils ne sont, nous trouverons toujours, en prenant la balance, que les biens que la superstition fait aux hommes ne peuvent se comparer aux maux continuels & sans nombre qui en sont les suites immédiates & nécessaires. Si ses terreurs & ses menaces influent quelque-

fois
mett
tes,
des,
tion
loix
ces f
dom
térée
tems
la R
nalisé
à de
peut
perso
quelq
n'inv
bras
en et
tructi
épidé
raison
raine
En
ges c
nous
font
biens
goutt

fois sur les mœurs de quelques individus, mettent un frein à des passions peu fortes, contiennent quelques hommes timides, que le tempérament, que l'éducation, l'opinion publique & la crainte des loix auroient déjà suffisamment contenus, ces foibles avantages peuvent-ils donc dédommager la race humaine des plaies réitérées que le fanatisme lui fait en tout tems? Les désordres & les calamités que la Religion produit sont vastes & journaliers, ils se font sentir à chaque instant à des nations entières; les biens qu'elle peut faire, s'ils existent, sont rares, sont personnels & particuliers, se bornent à quelques individus que leur tempérament n'invite point fortement au mal. Pour un bras que la crainte des Dieux arrête, il en est cent mille qu'elle arme pour la destruction. Les fureurs religieuses sont des épidémies; lorsqu'elles sont allumées, ni la raison, ni les loix, ni la puissance souveraine ne peuvent plus les arrêter.

En un mot si nous pesons les avantages & les désavantages de la Religion, nous verrons que les maux qu'elle a faits sont immenses comme l'océan, & que les biens qu'elle peut faire sont comme une goutte d'eau. Comparons en effet les

guerres, les persécutions, les tyrannies, les troubles, les assassinats, les violences que le nom de Dieu a fait commettre sur notre globe, avec le bien qui a pu résulter dans chaque siècle de la bonne conduite de quelques hommes qui, même sans Religion, eussent été d'honnêtes gens. Un remède, justement décrié pour avoir empoisonné des Nations entières, seroit-il donc avantageux parce qu'il auroit guéri deux ou trois citoyens, ou parce qu'il n'auroit pas fait périr quelques individus d'un tempérament plus sain & plus robuste que les autres? Il est sans doute des poisons capables de procurer quelquefois une guérison, ou plutôt des soulagemens momentanés, à des hommes bien constitués, mais ils finissent par détruire & par donner la mort au plus grand nombre de ceux qui les emploient.

Plus nous considérerons les choses & plus nous aurons lieu de nous convaincre que la Religion fut en tout tems un flambeau dont la lumière trompeuse ne servit qu'à égarer les mortels & embraser leur séjour. Ce flambeau secoué par le fanatisme, l'imposture & la Tyrannie, ne fit qu'allumer des passions cruelles, des fureurs inextinguibles, des discords fatales, & produire des révolutions sanglantes. Par les

dispu
fares
ment
fiaste
que
tueuf
viole
que
cœur
telles
rendi
même
natur
lui in
dit es
porté
ble,
grin,

Cet
la mo
vérita
fice f
des D
vélati
absur
cles q
la rai
ne: le
devoir
puéril

disputes religieuses, toujours suites nécessaires de systèmes qui n'ont de fondement que dans l'imagination des enthousiastes ou l'intérêt des fourbes, qui n'ont que l'ignorance opiniâtre & présomptueuse pour garant, que l'autorité & la violence pour preuves, l'homme fut presque toujours séparé de l'homme; son cœur fut déchiré par des haines immortelles, ses notions superstitieuses ne le rendirent actif que pour se nuire à lui-même, & incommode aux êtres que la nature devoit lui rendre chers. Loin de lui inspirer des vertus, la Religion le rendit essentiellement injuste, inhumain, emporté, malfaisant; ou si elle le rendit paisible, elle ne fit que le plonger dans le chagrin, la langueur, l'apathie & l'inaction.

Cette Religion qui se vante de fortifier la morale en sappe donc réellement les véritables fondemens; elle en fait un édifice flottant en l'air, en l'établissant sur des Dieux incompréhensibles, sur des révélations incroyables, sur des préceptes absurdes & contradictoires, sur des oracles qui si souvent combattent la nature, la raison, les intérêts de l'espèce humaine: les vertus qu'elle recommande & les devoirs qu'elle impose sont non seulement puériles & inutiles, mais souvent encore

sont détestables aux yeux de la sagesse. Enfin tous nous prouve que l'homme religieux ne peut être humain, tolérant, bienfaisant, s'il n'est inconséquent, ou s'il ne renonce dans la pratique aux principes destructeurs de sa Religion, qui veut qu'il sacrifie les intérêts les plus évidens, ceux de la vertu & de la raison même, dès qu'il s'agira des intérêts cachés de la Divinité.

Ainsi distinguons pour toujours la morale, d'une Religion qui ne s'identifie avec elle que pour la détruire: ne confondons plus cette morale évidente avec un amas de chimères, qui depuis tant de siècles la défigurent au point de la rendre totalement méconnoissable; séparons la vérité de l'alliage impur du mensonge & de l'imposture; montrons son éclat aux hommes; que sa lumière les éclaire, & les fasse marcher d'un pas sûr vers l'utilité, vers la vertu réelle, d'où dépend leur bonheur sur la terre. Eteignons les noirs flambeaux de la superstition, qui après avoir obscurci nos yeux ne nous font marcher qu'à tâtons, nous font chanceler à chaque pas, & qui sous prétexte de nous conduire à un bonheur lointain que l'imagination nous montre dans les cieux, ne nous permettent point de

regarde
lui qu
d'une
nature
rale ch
est fo
veille
térêts
jet le
la M
vérité
pour
la tyr
de l'h
enseig
vité,
ligion
cupe
fort c
finit
La M
son b
se pr
rendre
colere
voir
Mora
qui l'e
par d
qui lu

regarder à nos pieds, & de jouir de celui que la raison nous présente. Au lieu d'une morale mystique, ténébreuse, surnaturelle, donnons aux hommes une morale claire, sociable, naturelle; la Religion est fondée sur l'enthousiasme & le merveilleux; la Morale a pour objet les intérêts de l'homme; la Religion a pour objet les intérêts des ennemis des hommes; la Morale a l'expérience, la raison, la vérité pour ses garans; la Religion n'a pour garans que l'ignorance, l'imposture & la tyrannie. La Morale élève le cœur de l'homme, lui montre sa dignité, lui enseigne ses droits, lui inspire de l'activité, de l'énergie, du courage; la Religion l'épouvante, le dégrade, ne l'occupe que de sa bassesse, comprime le ressort de son ame, le met au désespoir & finit communément par le rendre furieux. La Morale dit à l'homme de travailler à son bonheur; la Religion lui prescrit de se priver de tous les objets propres à le rendre heureux, sous peine d'encourir la colère d'un Dieu, dont le plaisir est de voir gémir ses créatures infortunées. La Morale dit à l'homme de chérir les êtres qui l'entourent; la Religion lui dit d'aimer par dessus toutes choses un Tyran odieux, qui lui feroit un crime de sa tendresse pour

de viles créatures. La Morale lui dit d'être doux, humain, pacifique, indulgent; la Religion lui fait un devoir d'être zélé, persécuteur, haineux, séditieux, toutes les fois qu'il s'agira de la cause de son Dieu, ou de ses Prêtres. La Morale lui dit d'être raisonnable; la Religion lui fait un crime d'écouter sa raison. Des bornes immobiles doivent donc à jamais séparer l'empire de la Morale & celui de la Religion; ils ne sont point faits pour s'unir, leurs intérêts ne peuvent se confondre; leurs sujets ne peuvent s'allier; ceux de l'une ne peuvent être les amis de ceux de l'autre, ils ne peuvent combattre sous les mêmes étendarts.

Que l'on ne nous dise donc plus que la Morale sans le secours de la Religion seroit insuffisante pour rendre les hommes bons & vertueux. Seroit-il donc plus difficile d'inculquer dès l'enfance à des êtres raisonnables des vérités utiles & palpables, que des rêveries nuisibles & dépourvues de vraisemblance, que des contradictions sensibles, que des mystères & des fables révoltantes pour le bon sens? Est-il plus aisé de leur faire comprendre ce que c'est qu'un Dieu voilé de nuages, que de leur faire connaître l'homme & sa véritable nature? Trouve-t-on plus d'embarras à leur faire sentir

leurs
doive
qu'à l
tellig
qu'à l
à des
bon f
me se
à pre
tes, c
ame,
confo
plus d
mer c
pour
de lui
de s'a
l'anéa
tir, c
ses dr
foi pr
plus d
leçons
de la
telligi
dogme
article
ou la p
font-e
mens

leurs devoirs véritables, la conduite qu'ils doivent tenir par intérêt pour eux-mêmes, qu'à leur remplir l'esprit d'hypothèses intelligibles, de dogmes merveilleux, ou qu'à les soumettre à des cérémonies futiles, à des pratiques gênantes, à des rites dont le bon sens ne peut deviner l'utilité? L'homme seroit-il donc plus disposé par sa nature à prendre des opinions fausses & avilissantes, que des vérités propres à élever son ame, à l'ennoblir à ses propres yeux, à le consoler, à lui donner du ressort? Est-il plus difficile de le convaincre qu'il doit s'aimer & s'estimer lui-même, qu'il est fait pour travailler à son propre bonheur, que de lui persuader de se haïr, de se nuire, de s'affliger? Trouve-t-on plus de facilité à l'anéantir, à en faire un esclave, à l'abrutir, qu'à lui montrer ses prérogatives & ses droits? En un mot peut-on de bonne foi prétendre qu'un être doué de sens eût plus de peine à placer dans sa mémoire les leçons si simples, si claires, si évidentes de la vraie morale, que les préceptes intelligibles, que les fables bizarres, que les dogmes absurdes, que les mystères & les articles de foi de sa Religion? La théorie ou la pratique des vrais devoirs de l'homme sont-elles plus difficiles à saisir que les éléments d'un art quelconque, que les prin-

cipes d'une science, ou même que les connoissances, souvent très-complicquées, qu'exige le métier d'un Artisan?

C'est à la Théologie & à ses vains sophismes qu'il faut s'en prendre, si la morale est devenue une science obscure, remplie d'énigmes & de contradictions, dont l'ensemble fut impossible à saisir même par les penseurs les plus profonds. Par son moyen la science des mœurs, fondée sur des principes immuables, fut soumise aux caprices des Dieux, ou plutôt de ceux qui les firent parler. (32) Nous avons fait voir dans tout le cours de cet ouvrage les conséquences fâcheuses qu'eurent les notions affligeantes qu'on inspira aux mortels sur la Divinité, toujours modifiée par l'enthousiasme, l'imposture & l'intérêt; toujours despotique, injuste, & peu morale; toujours proposée comme modèle, malgré les traits hideux sous lesquels on se complut à la peindre; cette Divinité devint le germe fécond de tous les égaremens du genre hu-

main;

(32) Il est aisé de voir que Platon & Pythagore ont pu leur morale mystique chez les Prêtres Egyptiens. La morale est de toutes les sciences la plus claire, la plus simple; c'est la rendre inutile que de la rendre mystérieuse; c'est la rendre inconcevable que de la combiner avec la Religion, qui n'est jamais qu'un tissu de fables, d'allégories & de mystères.

main.
raison
plus
presen
incon
me; l
tentio
mœurs
leurs
les or
nelles
vain l
elles d
de leur
moyen
qui leu
gens &
veilleu
furnatu
sublime
malheur
voir à
En
écrasée
fut pré
de céd
point e
voix re
mis: la
Tom

main; la nature disparut auprès d'elle, la raison ne fut plus consultée; l'homme n'eut plus d'autre morale que celle qui lui fut prescrite par une Théologie effrayante, inconcevable & peu d'accord avec elle même; la Religion fut l'unique objet de l'attention des hommes; ils crurent avoir des mœurs, posséder des vertus, remplir tous leurs devoirs en accomplissant fidèlement les ordonnances inutiles & souvent criminelles qu'on faisoit descendre du ciel. En vain la nature & la vérité leur crioient-elles de songer à la terre, de s'occuper de leur bonheur présent, de chercher les moyens de l'obtenir, de cultiver la raison qui leur disoit d'être bons, justes, indulgens & paisibles; ils voulurent du merveilleux, il leur fallut des oracles divins, surnaturels, énigmatiques; & ces oracles sublimes les rendirent inquiets, infociables, malheureux, ou les empêcherent de savoir à quoi s'en tenir.

En un mot la morale de la nature fut écrasée sous l'autorité de la Religion qui lui fut préférée; la raison simple fut obligée de céder au merveilleux; sa voix ne fut point écoutée dès qu'on crut entendre la voix redoutable de l'être à qui tout est soumis: la morale devint une science compli-

quée, obscurcie par la théologie & qui lui fut toujours soumise. Elle fut incertaine & flottante, elle n'eut point de principes assurés, elle heurta souvent de front les loix de la nature; l'utilité générale, le bien des sociétés furent obligés de céder au fanatisme, ou bien il fallut recourir à des subtilités infinies pour les concilier avec les ordres bizarres & déraisonnables de ce Monarque invisible, qui s'étoit réservé le droit de gouverner la terre par ses Ministres & ses affreux Représentans. L'amour si naturel que l'homme a pour lui-même, le desir de se conserver & de rendre son existence heureuse, les sentimens d'affection qu'il doit à ses semblables, les intérêts de l'Etat, sa prospérité, son repos furent traversés par des ordres formels de la Divinité qui vouloit que l'homme s'étudiât sans relâche à se rendre malheureux dans un monde qu'on ne lui montra que comme un passage pour arriver dans un autre.

Les fondemens de la morale ne furent pas moins ébranlés par les Princes que la superstition a par-tout déifiés. Leurs caprices, leurs passions, leurs délires passèrent pour décrets du ciel; les peuples furent obligés de s'y soumettre, & les institutions les plus contraires à la saine morale

les
les
dû
ni c
fés
nion
que
conc
four
honn
les f
préte
euren
quen
re, l
le vo
ce y
plus
passer
action
vés o
l'on c
aux vo
séquen
Dieux
A c
rent la
& cha
souver

les préjugés les plus dangereux, les Loix les plus iniques réglerent souvent la conduite des sujets; ils n'eurent aucune idée ni du bien ni du mal, ils se crurent autorisés à mal faire dès que le souverain, l'opinion ou l'usage le permirent. C'est ainsi que la guerre, le carnage, l'usurpation, la conquête, la rapine, la mauvaise foi, la fourberie politique parurent des choses honnêtes, légitimes & nécessaires lorsqu'elles furent ordonnées par le Prince, par les prétendus intérêts de l'Etat, dès qu'elles eurent des exemples pour elles. En conséquence il n'y eut plus de justice sur la terre, la vertu en fut bannie; c'est ainsi que le vol cessa d'être un crime dès que le Prince y trouva son intérêt. Les outrages les plus sanglans faits à la nature humaine, passèrent dans l'esprit des peuples pour des actions louables, dès qu'ils furent approuvés ou ordonnés par des Souverains que l'on crut en droit de tout rendre licite, & aux volontés desquels la morale fut par conséquent subordonnée comme à celles des Dieux.

A ces causes si puissantes qui corrompirent la morale & qui la rendirent incertaine & chancelante, joignons encore ces usages souvent nuisibles & criminels, ces préjugés

fatals qui constituerent l'opinion publique, qui influèrent sans cesse sur la conduite & les idées des Citoyens & qui autorisèrent ou du moins justifiaient par-tout les actions les plus contraires à la vertu & aux intérêts du genre humain. Par une suite de ces notions dépravées les vertus les plus réelles furent quelquefois regardées avec mépris, elles devinrent les objets du ridicule, elles attirèrent des châtimens & l'ignominie à ceux qui en dépit des opinions reçues osèrent les pratiquer. C'est ainsi que dans des nations accoutumées à la guerre & à mettre le plus haut prix au carnage, la douceur, la patience, l'oubli des injures furent regardés comme des lâchetés, & ceux qui les exercèrent furent notés d'infamie. C'est ainsi que dans des nations soumises de longue main à des gouvernemens dépravés, l'amour du bien public fut traité de folie, & l'ami de sa nation fut regardé comme un féditieux punissable. C'est ainsi que chez des peuples corrompus, les vices les plus honteux furent souvent approuvés ou justifiés par l'exemple & conduisirent aux honneurs; la fidélité conjugale, la pudeur, l'innocence des mœurs furent traitées de faiblesses & chargées de ridicules.

Telles sont les vraies causes qui ont ané-

ant
une
titu
nus
en
dem
don
tion
trier
la r
effor
rêver
tante
elle
fant
expia
comm
vertu
nemie
ges q
autori
les sou
ples q
Cours
tions.
homme
dre leu
Il n
science

anti la morale ou qui du moins en ont fait une science conjecturale, remplie d'incertitudes, dont les vrais principes sont devenus si difficiles à démêler. La Religion en fit une science romanesque par les fondemens imaginaires qu'elle prétendit lui donner; elle la détruisit par ses contradictions, & par les vertus fanatiques & meurtrières qu'elle prescrivit aux hommes; elle la rendit obscure par ses subtilités, par les efforts qu'elle fit pour la concilier avec ses rêveries informes, & par les idées révoltantes qu'elle donna de son Dieu. Enfin elle confondit les idées de la morale en faisant regarder des opinions absurdes, des expiations, des cérémonies arbitraires comme des choses plus importantes que la vertu. La politique ne fut pas moins ennemie de la morale par les loix & les usages qu'elle enfanta, par les crimes qu'elle autorisa, par la corruption des mœurs que les souverains introduisirent, par les exemples qu'ils donnerent, par les vices que des Cours dépravées propagerent dans les nations. Enfin tout conspira à rendre les hommes ignorans & méchans, & à confondre leurs idées sur la morale.

Il n'est donc pas surprenant si cette science ainsi défigurée devint méconnoissable.

ble, & fut un sujet de recherches profondes & de disputes interminables pour ceux qui l'étudierent. Tout en elle devint problématique, dès le premier pas on fut embarrassé de savoir sur quoi l'établir. Les Prêtres la fonderent sur la volonté des Dieux, qui ne furent jamais les mêmes pour les habitans de la terre & dont les oracles prétendus furent aussi diversifiés que les idées ou les intérêts de ceux qui les firent parler. D'autres fonderent la justice sur les loix discordantes admises par les nations, qui ne sont communément que les expressions des passions, des délires & de l'impéritie des chefs, ou des notions absurdes, des préjugés ridicules, des intérêts momentanés, des faillies imprudentes des différens peuples du monde. Par-là l'on vit souvent les crimes les plus atroces, les actions les plus noires, les vices les plus honteux autorisés & légitimés dans un pays & détestés dans un autre; la morale des peuples fut soumise aux bornes politiques de la convention; ce qui fut horrible au delà d'une rivière ou d'une montagne, fut une chose honnête & approuvée en deçà; les Dieux, les Souverains & les Loix d'un Etat autoriserent d'un côté ce que les Dieux, les Souverains & les Loix

pro
Tar
ses
tien
fut
diffe
Cep
auto
par
trie,
rale,
idées
leurs
ges
mes
plus
tante
Un
notre
der.
de leu
usages
que l

(33) I
Romains
oracles
pire du r
rage &
tout enva

proscrivirent & punirent de l'autre. Le Tartare fut parricide, le Spartiate fit périr ses enfans, le Juif fut un brigand, le Chrétien un monstre de cruauté; le Romain fut le fléau des nations; (33) l'Indien fut dissolu; l'Espagnol fut cruel & intolérant. Cependant chacun de ces peuples se crut autorisé dans sa conduite abominable, soit par ses Dieux, soit par l'intérêt de la Patrie, soit par ses usages révéérés. Belle morale, sans doute, qui n'a pour base que les idées peu raisonnées des peuples égarés par leurs guides religieux & politiques! étranges mœurs que celles qui autorisent les crimes les plus affreux, les dérèglemens les plus infâmes, les actions les plus révoltantes pour l'humanité!

Un seul soleil luit pour tous les habitans de notre globe, une seule morale doit les guider. Malgré la diversité de leurs opinions, de leurs institutions, de leurs loix, de leurs usages; malgré la variété presque infinie que le climat & le tempérament mettent

(33) Il est évident que ce fut la Religion qui rendit les Romains conquérans, c'est-à-dire injustes & sanguinaires: des oracles divins leur avoient, comme aux Juifs, promis l'Empire du monde. *Virtus*, chez les Romains, signifioit le courage & la férocité nécessaires à des brigands déterminés à tout envahir.

entre eux, leur nature est par-tout la même; ils ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes desirs; ils sont forcés d'employer les mêmes moyens pour les satisfaire. Tous les hommes naissent, se nourrissent, se conservent, se détruisent de la même manière; tous sont épris d'eux-mêmes, tous desirent le bonheur, tous pour y parvenir ont besoin d'assistance, tous cherchent ce qui leur paroît desirable, tous fuient ce qui leur semble nuisible; tous sont susceptibles d'expériences, de réflexions, de plus ou de moins de raison; ainsi tous sont capables de connoître le prix de la vertu & le danger du vice.

Voilà les seuls principes sur lesquels on doit établir la morale universelle, faite pour tous les individus de l'espèce humaine; il faut la fonder sur l'essence commune à tous les hommes, sur leur nature, sur leurs besoins constans; il faut que l'expérience la confirme sans cesse & qu'elle ne soit jamais ni contredite ni démentie; il faut qu'en tous lieux & en tout tems elle procure le bonheur, qui fait l'objet de nos desirs; enfin il faut que destinée pour tous elle soit sentie par tous. Une morale fondée sur ces principes immuables est la seule qui convienne à des hommes, elle est la

feur
(34)
C
ver
geu
être
&
plai
acte
nos
tous
cher
con
den
qui
mon
de
trav
ciati
nous
nos
péri
conf

(34)
modo
que la
dit-il;
di, in

seule Religion nécessaire au genre humain.
(34).

Qu'il nous fût donc de savoir que la vertu est ce qui est constamment avantageux & le vice ce qui est nuisible à des êtres, qui sentent, qui desirer le plaisir & qui fuient la douleur. La vertu est le plaisir, le vice est la douleur, causés par les actes des volontés humaines. Pour régler nos actions il suffit d'être convaincus que tous les hommes, ainsi que nous-mêmes, cherchent leur propre bien-être, & par conséquent n'aiment que ceux qui secondent leurs desirs & sont forcés de haïr ceux qui les contrarient. La réflexion nous montrera chaque jour que seuls & privés de secours nous ne pouvons efficacement travailler à notre félicité propre; que l'association nous est utile, & que pour qu'elle nous soit vraiment avantageuse, il faut que nos associés conspirent à nous aider: l'expérience nous apprendra les moyens de nous conserver; elle nous prouvera la nécessité

(34) Cicéron dit avec raison: *Natura duce errari nullo modo potest.* Tertullien, tout fanatique qu'il étoit, convient que la Loi divine est inutile à la morale. *Quares igitur, dit-il, Dei Legem, habens communem istam in publico munda, in naturalibus tabulis.*

Vide Tertull. de Coronâ milit.

d'exciter par notre conduite la bienveillance des êtres capables de concourir à notre propre bonheur.

C'est à des principes si simples que se réduit le code de la nature. Les leçons de la morale ne sont donc point abstraites ou réservées à des penseurs profonds ; elles sont toujours proportionnées à l'entendement de l'homme , que dis-je ! de l'enfant même. La morale doit parler une même langue à tous les hommes , elle se fera toujours entendre d'eux quand elle s'expliquera clairement , ou lorsque le préjugé ne leur bouchera point les oreilles. Est-il donc si difficile de prouver à tout homme qu'il ne peut être heureux tout seul , qu'il a besoin pour cela de l'assistance des autres , & que ces secours ne s'accordent qu'au bien qu'on leur procure ? Faut-il des lumières bien étendues pour sentir qu'en nuisant à ceux qui nous entourent nous anéantissons notre propre félicité ? Faut-il un grand effort de génie pour s'appercevoir qu'un être qui s'aime lui-même & qui s'estime , doit tâcher par sa conduite de faire partager aux autres les sentimens qu'il éprouve ?

Il est vrai que ces préceptes si clairs deviennent obscurs & compliqués lorsqu'ils sont contredits par des systêmes imposans qui nous défendent de nous aimer nous-mêmes , de nous occuper de notre bon-

heu
per
sou
son
être
que
cep
gou
che
ciés
don
just
heu
mal

L
sûrs
d'un
resp
orac
raiss
régli
fero
les p
che
don
faits
pou
con
tieu
fana

heur, de nous attacher aux Créatures, de perdre de vue le ciel qu'on nous montre souvent irrité du bien même que nous faisons, de l'affection que nous avons pour les êtres qui nous entourent, de l'indulgence que nous leur montrons. Ces mêmes préceptes sont pareillement anéantis par des gouvernemens qui semblent prendre à tâche de rendre l'homme ennemi de ses associés & qui le forcent de haïr une patrie dont il n'éprouve que des mépris, des injustices & des rigueurs, si pour se rendre heureux lui-même il ne s'occupe à faire des malheureux.

Les hommes n'auront jamais de principes sûrs en morale tant qu'ils la feront dépendre d'une Religion dont les ordres seront plus respectés que ceux de la nature, dont les oracles seront plus écoutés que ceux de la raison, dont les caprices seront l'unique règle du juste & de l'injuste, dont les loix seront préférées à celles de la vertu, dont les prétendus intérêts deviendront bien plus chers que les vrais intérêts de la Société, dont les Ministres avides expieront les forfaits, dont les interpretes, tantôt flatteurs pour les Souverains les diviniseront & les convertiront en Tyrans, & tantôt séditionnaires, les feront égorger par leurs sujets fanatiques.

Enfin, l'on ne peut trop le répéter, il n'y aura point de morale pour les hommes tant qu'on leur proposera pour modele un Dieu rempli de vices & d'imperfections. Un Dieu capricieux & changeant, un Dieu dont la conduite est toujours entourée de nuages, tel que celui que toutes les Religions adorent & prescrivent d'imiter, un Dieu sans cesse irrité contre l'homme, un Dieu despotique qui a le droit d'être injuste, parce qu'il est tout-puissant, ne peut servir de base à la morale ni être proposé à des hommes comme un modele de la vertu. (35)

La morale ne sera qu'une science chimérique & ses leçons seront constamment méprisées tant qu'elle sera contredite par des Gouvernemens corrompus aussi despotiques, aussi peu vertueux, aussi fantasques & déraisonnables que les Dieux de la superstition. Elle parlera inutilement aux sujets tant que leurs maîtres abuseront de leurs droits divins pour les empêcher de s'éclairer, pour les rendre vicieux, pour les for-

(35) Les Théologiens nous disent que la Justice de Dieu n'est pas la même que la Justice des hommes. Mais dans ce cas qu'entendent-ils eux-mêmes par la Justice divine? Il nous est impossible de nous faire une autre idée de la Justice que celle que nous voyons reconnue parmi les hommes: si Dieu n'est point juste à leur manière, il leur est impossible de sçavoir s'il l'est ou comment il peut l'être.

cer d'être malheureux, s'ils ne consentent à partager & à servir leurs passions & leurs frénésies.

Cependant la morale est faite pour régler sans partage le sort des hommes ; la vertu est la chose la plus importante pour eux ; elle doit commander aux Princes , régler les Gouvernemens , diriger la Législation , maintenir la Société , fixer le droit des Gens , être la vraie boussole des Nations & des individus. Elle suffit pour les rendre heureux , elle a donc seule droit à leurs hommages , à leur culte , à leur obéissance , à leurs respects. Tous ceux qui la contredisent sont des séducteurs , des rebelles , des impies que l'on ne peut écouter sans danger. En un mot , je le répète , la morale est la seule Religion nécessaire à l'homme ; il est religieux dès qu'il est raisonnable , dès qu'il se rend utile , dès qu'il est vertueux ; il jouit de la raison lorsqu'il suit les impulsions de sa propre nature , conciliée avec celle des êtres parmi lesquels le Destin l'a placé.

Telle est la Religion que la nature a destinée pour tout le genre humain. Tout homme connoîtra ses dogmes , quand il voudra rentrer dans le fond de son cœur ; en consultant son être , en examinant ce qu'il est , ce qu'il veut , ce qu'il desire , il

faura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Il n'a donc pas besoin de recourir à la Religion, ni aux oracles de ses Ministres pour savoir ce qu'il doit faire ; il n'a pas besoin de porter ses vues au delà de son existence actuelle pour trouver des motifs puissans de travailler à son bien-être présent ; il se voit dans ce monde ; il s'y trouve entouré d'êtres semblables à lui , disposés à l'aider s'il leur montre des sentimens qu'ils approuvent , & à le détester dès qu'il contrarie la tendance générale. Il n'a besoin ni des récompenses ni des menaces d'une autre vie pour faire le bien en celle-ci ; l'expérience lui prouve à tout instant, que le méchant est un être haïssable & méprisable , que l'homme de bien est chéri & respecté de ceux-mêmes dont la conduite est opposée. Pour peu qu'il ouvre les yeux il voit que les sociétés ainsi que les membres qui les composent ne sont si misérables que parce que les vices des hommes se punissent toujours eux-mêmes. Il voit le Gouvernement puni, par l'indigence & la foiblesse, des maux qu'il fait à sa nation, dont son ambition, ses caprices, son avidité, sa corruption, ont épuisé les ressources, anéanti le courage, détruit l'activité. Une expérience journalière lui prouve invinciblement qu'il

ne se permet pas à lui-même un vice, un excès sans en éprouver des remords, sans s'exposer au repentir, sans endommager son être.

Cette Religion si simple & si pure parle un langage uniforme à toutes les nations, elle est intelligible pour tout être sensible; elle n'est point l'ouvrage de l'imagination, elle est faite par la nature humaine, qui nous est assez connue pour savoir ses vues, sa tendance invariable, ses mobiles & ses ressorts. Elle n'est point environnée des ombres du mystère, elle ne se couvre point du masque des fictions & des allégories. Elle ne se vante point d'être émanée des régions célestes, elle avoue qu'elle est humaine & destinée pour la terre. Elle n'est point réservée par une Divinité partielle à quelques hommes privilégiés, à quelques élus choisis; elle est la Religion commune de tous les êtres raisonnables; la nature en leur donnant le jour la destine à tous ses enfans, elle la sème dans tous les cœurs, elle l'y grave en caractères ineffaçables; elle fonde l'authenticité de ses preuves sur le consentement de tous les hommes, sur le témoignage unanime de tous les peuples de la terre, sur l'amour raisonné que tout mortel a pour lui-même, sur le besoin constant qu'il a de ses semblables. Ses décrets, à couvert

des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'usage, ne peuvent être changés ni abrogés. Le culte qu'elle prescrit n'est point une pompe stérile qui ne parle qu'aux yeux ; ses dogmes ne sont point des spéculations vagues & sujettes à dispute ; il parle au cœur, ses préceptes sont d'agir en consultant la raison ; leur utilité se prouve à chaque instant. Egalement éloignée d'un enthousiasme insensé ou d'une ivresse sublime qui ravit l'homme au dessus de sa sphere, ou de cet état d'avilissement où la superstition le précipite, cette Religion, conforme à la nature de l'homme, ne prétend pas le dénaturer ; elle lui laisse ses passions, elle les dirige & les approuve quand elles le rendent véritablement heureux, elle les nomme des vertus quand elles sont utiles à ses semblables, elle les admire quand elles procurent l'avantage de la société. Tout homme vertueux en est le Prêtre, les erreurs & les vices sont ses victimes, l'univers est son Temple, la vertu est sa Divinité.

CHA-

De
a
N
fets
que
à ex
indi
sur
plus
donc
les
assûr
vori
plaif
ques
autre
ont
Divi
te e
sein
T

C H A P I T R E XIV.

*De l'influence de la Religion sur le bonheur
des individus; elle les rend très-mal-
heureux.*

Nous avons examiné jusqu'ici les effets généraux de la Religion sur la politique & sur la morale; il nous reste encore à examiner la façon dont elle opère sur les individus les plus soumis à ses loix, ou sur ceux qui se piquent de lui être le plus inviolablement attachés. Voyons donc si dans chaque société les hommes les plus religieux sont les plus heureux; assurons-nous si les personnes les plus favorisées du ciel, les plus dignes de la complaisance du Très-Haut, jouissent de quelques prérogatives qui les distinguent des autres. Toutes les Religions du monde ont eu pour objet de leur culte quelque Divinité terrible & malfaisante; si la crainte enfanta les Dieux & leurs cultes au sein des malheurs, ce fut la crainte qui

fit durer leur Empire & ce furent des calamités qui ramenerent aux pieds de leurs autels les hommes que le bien-être en avoit éloignés. Une épidémie, une famine, un tremblement de terre, des succès malheureux ont toujours suffi pour replonger les nations dans la superstition; une maladie, des traverses, la mélancolie ramènent souvent à la Religion les personnes mêmes qui sembloient s'en être détrompées pour toujours.

Cela posé, il est aisé de deviner pour quoi la Religion, qui n'est faite que pour réveiller des idées fâcheuses dans les esprits, & qui parle toujours sur un ton lugubre des tristes objets qu'elle annonce, déplaît communément aux personnes enjouées, ne trouve point de prise sur celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs, ne rencontre que des sourds dans celles qu'emportent des passions fougueuses ou que lient des habitudes invétérées; elle ne fait des impressions profondes que sur des mélancoliques mécontents, & malheureux, que le chagrin a mis au ton de ses leçons; sur des infirmes & des lâches toujours prêts à trembler, & que la raison ne peut point rassurer; sur des Enthousiastes dont l'imagination trop acti-

ve
ran
red
bitu
cep
veu
prit
gion
juge
L
stiti
tôm
cette
qu'e
res
sans
plais
scrup

(36)
person
mal ou
de la
d'écou
ce phé
l'habitu
à qui l
de la r
crime
que l'on
le serve
homme
a été f
pas fait

ve se plaît à s'égarer; enfin sur des ignorans, dont l'esprit faux ne se laisse point redresser par le jugement, & que l'habitude de penser par eux-mêmes rend susceptibles de recevoir les passions qu'on veut leur inspirer. Beaucoup de gens d'esprit peuvent être les dupes de la Religion, mais à coup sûr ils manquent de jugement au moins sur cet article. (36)

La terreur étant la base de toute superstition, nous devons en retrouver les symptômes dans tous ceux qui sont infectés de cette dangereuse épidémie: nous voyons qu'elle remplit leur imagination de chimères effrayantes, dont ils sont poursuivis sans relâche, & qui empoisonnent tous leurs plaisirs: nous les trouvons agités de vains scrupules & tourmentés de remords pour les

(36) On est tout surpris de voir un grand nombre de personnes très-sensées sur toute autre chose, raisonner très-mal ou plutôt ne point raisonner du tout dès qu'il s'agit de la Religion: on les voit même pour l'ordinaire refuser d'écouter les raisons qu'on veut leur proposer. Cependant ce phénomène s'explique par la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Comment veut-on que des gens à qui l'on a dit dès l'enfance que la Religion est *au dessus de la raison*, qu'elle n'est point de son ressort, que c'est un crime d'en douter ou de la citer au tribunal d'une raison que l'on prétend *corrompue*; comment, dis-je, veut-on qu'ils se servent de la raison en matière de Religion? Le sçavant homme qui parmi nous a fait le *Christianisme raisonnable*, a été forcé de le dénaturer; le délire & la raison ne sont pas faits pour s'accorder.

actions les plus indifférentes , dont souvent la Religion leur fait des crimes impardonnables. En un mot le superstitieux peut être comparé à ces hypocondriaques, continuellement allarmés de leurs maux imaginaires , & qui , sans cesse inquiets d'une santé que rien ne semble menacer, voyent du danger par-tout, craignent de rencontrer la mort à chaque pas , & finissent par se rendre véritablement malades à force d'inquiétudes, de mélancolie & de remèdes.

De tout tems le superstitieux fut à-peu-près le même: les Dieux ont changé, leurs cultes se sont diversifiés, mais toujours le superstitieux a tremblé, toujours il fut ingénieux à se tourmenter, toujours il fit des efforts pour se rendre malheureux dans l'idée de plaire aux Puissances invisibles qu'il voulut honorer. „ Celui, dit Plutar-
 „ que, qui craint les Dieux, craint toutes
 „ choses; il craint la terre, la mer, l'air,
 „ le ciel, les ténèbres & la lumière, le
 „ bruit & le silence, les songes, &c: les
 „ esclaves, quand ils dorment, oublient
 „ la dureté de leurs maîtres; le sommeil
 „ soulage les chagrins & les ennemis de
 „ ceux qui sont dans les prisons & dans les
 „ fers; les plaies les plus envenimées, les
 „ ulcères les plus malins qui dévorent

„ cruellement les membres donnent quel-
„ que relâche à ceux qui souffrent pen-
„ dant qu'ils sont endormis la
„ superstition ne permet point au super-
„ stitieux de respirer ; elle seule ne fait
„ point de trêve avec le sommeil ; elle ne
„ permet à l'ame de prendre aucun repos ,
„ ni de se rassûrer en se débarrassant des
„ idées funestes qu'elle a conçues de son
„ Dieu. Bien plus , comme si le som-
„ meil des superstitieux étoit un enfer &
„ le séjour des damnés, il leur suscite des
„ imaginations horribles , des visions ef-
„ frayantes & monstrueuses ; il leur mon-
„ tre des Démons & des Furies qui tour-
„ mentent leurs ames infortunées & les
„ privent de leur repos par leurs propres
„ songes, dont le superstitieux n'a point
„ le courage de se moquer, même quand
„ il est éveillé..... la mort, dit-il plus
„ loin, est la fin de la vie pour tous les
„ hommes, mais elle ne met point fin à la
„ superstition ; elle étend son empire au
„ delà même du trépas ; ses craintes sont
„ plus longues que la vie, puisqu'elle at-
„ tache à la mort l'idée de malheurs éter-
„ nels..... les superstitieux craignent
„ les Dieux , & néanmoins ils recourent
„ à eux ; ils les flattent & les accusent, ils

„ les prient & les outragent..... d'où
 „ il suit qu'ils les haïssent; ils ne peuvent
 „ avoir d'autres sentimens pour ces Dieux,
 „ vû qu'ils se persuadent qu'ils leur sont
 „ redevables des plus grands maux qu'ils
 „ aient enduré déjà, ou qu'ils s'attendent
 „ à souffrir dans la suite. (37)

L'on ne peut rien ajouter aux traits vigoureux sous lesquels un des plus grands peintres de l'antiquité nous montre le superstitieux; nous y retrouvons ceux des superstitieux de notre tems, ou de toutes ces malheureuses victimes de l'enthousiasme, de l'ignorance & de la crainte, que la Religion rend les ennemis d'eux mêmes. Lorsqu'ils ont une fois placé dans les cieus des êtres malfaisans, par lesquels ils supposent la nature gouvernée; dès qu'ils en

(37) *V. Plurarch, de superstitione.* Les Grecs nommoient la superstition *Δεισιδαιμονία* ou crainte des génies malfaisans. Les hommes tant qu'ils sont heureux ne se livrent gueres à la superstition. C'est le malheur qui les y dispose. Quinte-Curce remarque qu'Alexandre, depuis la défaite de Darius, ne consultoit plus les devins, mais quand il vit les Bactriens révoltés, les Scythes inondant ses Etats, & sa blessure qui le tenoit au lit, il dit à Aristander de faire des sacrifices. *V. Quint. Curt. Lib. VII.* Cléomene Roi de Sparte devint fort superstitieux à la suite d'une longue maladie, tandis que pendant toute sa vie il avoit négligé la Religion; quelqu'un lui en ayant montré sa surprise, *de quoi vous étonnez vous?* lui dit-il, *je ne suis plus ce que j'étois alors, & n'étant plus le même, je ne suis plus du même avis.*

V. ERASMI APOPHTEGMATA.

font dépendre leurs destinées dans cette vie & dans une autre, il faut nécessairement que leur esprit se remplisse de troubles & de terreurs ; il faut qu'ils s'occupent sans cesse de ces objets importants ; ils rechercheront continuellement leur propre conduite, ils se feront peur à eux-mêmes ; leur conscience alarmée sans cause, leur formera des scrupules ; à leurs yeux prévenus les actions les plus naturelles & les plus innocentes se changeront en crimes, & leur imagination leur montrera les bûchers éternels déjà préparés pour les expier.

Ainsi le superstitieux, s'il est conséquent à ses principes religieux ou aux notions funestes qu'il s'est faites de la Divinité, doit vivre dans l'amertume & dans les larmes ; il saisit avec transport les pratiques les plus insensées qu'on lui propose pour apaiser son Dieu ; ses tristes jours se passent à expier des fautes souvent imaginaires ; uniquement absorbé par ses devoirs religieux, il ne peut vaquer à ce qu'il doit à ses semblables, il se feroit un crime de perdre son Tyran un instant de vue. (38)

(38) Un Empereur Chrétien se croyoit obligé de demander pardon à Dieu de tout le tems qu'il oïtoit à ses prières pour le donner au gouvernement de l'Etat. Une secte de Chrétiens appelés EYXITAI ou *Messaliens* faisoit consister la perfection à toujours prier. Les Prêtres & les

Perpétuellement occupé d'un objet désagréable, non seulement il devient inutile, mais encore sa mélancolie habituelle le rend farouche, infociable: toujours mécontent de lui-même, comment seroit-il content des autres? Obligé par devoir de se refuser tous les plaisirs & les douceurs de la vie, comment s'occuperoit-il de procurer à ceux dont il est entouré des amusemens qui déplairoient à son Dieu? Enfin forcé de se haïr lui-même, auroit-il de l'affection, de l'indulgence, de la douceur pour ses semblables, & leur pardonneroit-il des fautes qui les rendent les objets de la colere divine? Non; le superstitieux toujours malheureux au dedans de lui-même, ne peut souffrir le spectacle du bien-être; les plaisirs l'importunent; la sérénité des autres doit elle-même l'offenser, & pour se rendre agréable à son Tyran céleste, il travaille sans relâche à se rendre insupportable à tous ceux qui l'approchent.

Tels sont communément, & tels devroient être toujours, les effets de la Religion sur ceux qui, pénétrés de ses no-

Moines Papistes, Japonois, Chinois, Indiens, Mahométans ne font que prier, ce qui suppose un Dieu qui ne sçait pas ce qu'il leur faut, ou qui est assez malin pour ne point vouloir l'accorder facilement.

tion
leurs
hom
cole
l'a t
yeux
sur
peut
son
jalou
tage
je,
la g
l'ent
du
rien
inter
de c
il vi
prêt
pou
tieu
à la
de l
Dieu
s'off
ses
envo

tions terribles, veulent être conséquens à leurs principes. Il est impossible qu'un homme qui croit son Dieu susceptible de colere, de vengeance & de jalousie ; qui l'a toujours présent à l'esprit ; qui voit ses yeux étincelans perpétuellement ouverts sur sa conduite ; qui s'imagine que l'on peut l'offenser, même à son insçu & contre son intention ; qui pense que ce Dieu jaloux ne veut point que le cœur se partage entre lui & ses créatures ; il est, dis-je, impossible qu'un tel homme se livre à la gaieté, se permette d'aimer ceux qui l'entourent, & s'occupe d'autre chose que du redoutable *Argus* aux regards duquel rien ne peut le soustraire : tout plaisir est interdit à un mortel, qui ne voit ce monde que comme un séjour d'épreuves, où il vit sous les loix d'un Maître rigoureux, prêt à le rendre éternellement malheureux pour avoir transgressé ses volontés captieuses & souvent inintelligibles ; se livrer à la joie en pareil cas, seroit le comble de la folie ; le rire est insensé sous un Dieu lugubre, chagrin, capricieux ; il s'offenseroit, sans doute, de la gaieté de ses esclaves, qu'il peut à chaque instant envoyer au supplice ; un Dieu triste &

un Dévot gai sont des choses incompatibles. (39)

Il ne faut donc point être surpris de l'extérieur sombre & sévère, ni de l'humeur atrabilaire que nous trouvons dans la plupart des hommes profondément infectés du venin de la superstition; une Religion affligeante est faite pour anéantir la paix de l'ame & pour déclarer la guerre aux plaisirs; il faut gémir, souffrir & prier sous un Dieu qui lui-même a donné l'exemple des souffrances. De quel droit en effet la créature coupable se dispenserait-elle de souffrir quand son Dieu innocent a consenti à s'immoler lui-même? C'est, sans doute, d'après ces principes que tous ceux qui se sont servis de la Religion pour prendre de l'ascendant sur les peuples, ont communément affecté une grande sévérité & beaucoup de mauvaise humeur, que l'on regar-

(39) Les Chrétiens les plus dévots sont ordinairement chagrins & mélancoliques; tout doit continuellement les ramener à la tristesse. Est-il permis d'être gai quand on adore un Dieu flagellé, couronné d'épines, crucifié? Apulée rapproche aux Egyptiens leurs chants & leurs cérémonies lugubres; leur *Osiris* fut, comme le Christ, un Dieu très-malheureux & qui avoit essuyé bien des traverses. L'*Adonis* des Syriens fut encore un Dieu malheureux, dont les tristes adorateurs se mutiloient & se déchiroient comme les Prêtres de Cybele ou comme les Joghis Indiens, ou comme les Moines Chrétiens du Papisme.

L'idée de Dieu doit perpétuellement affliger celui qui le médite; ce Dieu est pour lui un *Lutin Domestique*, (*Οικτιρις Δαίμων*) dont il ne peut se débarrasser.

da toujours comme une véritable perfection. Plus une Secte est rigide, plus une superstition est triste, plus elles en imposent au vulgaire, qui les juge, avec raison, plus conformes aux intentions de son Dieu. Un enthousiaste, dont tout l'extérieur annonce l'austérité, dont le visage pâle & décharné porte l'empreinte de la pénitence, dont les yeux creusés paroissent mouillés de larmes, dont la voix plaintive fait retentir sourdement les voûtes d'un temple obscur, est très-propre à remuer les esprits; sa présence seule vaut un discours éloquent. (40)

L'on se tromperoit néanmoins si l'on s'imaginoit que la Religion dût agir de la même manière sur tous ceux qu'elle soumet à son joug; ses effets sont aussi variés que les tempéramens des hommes; une organisation heureuse l'empêche souvent de faire des impressions également profondes. D'ailleurs cette chimere se montre sous différens

(40) Les fanatiques qui ont causé les plus grands ravages sur la terre, en ont communément imposé au vulgaire par une grande rigidité. Nos *Puritains* n'ont acquis tant de pouvoir dans le siècle passé que parce qu'ils affectoient des mœurs austères & qu'ils prêchoient en parlant du nez. A l'aide de ces grimaces ces fripons enthousiastes se persuadoient qu'ils étoient parfaits, & les Chrétiens parfaits ne sont point disposés à laisser en repos ceux qu'ils jugent moins parfaits qu'eux. Les plus grands libertins sont moins à craindre pour un Etat que des saints,

aspects, & chacun s'arrête à celui qu'il trouve le plus analogue à son propre caractère. C'est, sans doute, un bonheur pour les nations superstitieuses, qui ne rassembleroient qu'un amas de citoyens inutiles, sans énergie, haïssables les uns pour les autres, si leurs spéculations religieuses influoient sur tous de la même façon. Quoique les mortels, pour la plupart, n'enviagent la Divinité que du côté de la terreur & de la sévérité, il en est, comme on a vu, qui ferment les yeux sur ces qualités effrayantes pour ne fixer leurs regards que sur sa bonté, sa clémence, sa douceur; tous les Dieux sont des JANUS, ils nous montrent deux faces; ainsi chacun choisit la face qui lui convient le mieux, & c'est toujours celle qu'il trouve la plus conforme à sa propre façon d'être. Un homme sensible & tendre ne se persuadera jamais que son Dieu soit inhumain; il l'aimera comme un pere, il ne le verra point régner avec un sceptre de fer, ou muni d'un cœur d'airain; il sentira pour cet être, qu'il se peint sous des traits aimables, des accès de tendresse, de ferveur, de dévotion: si à ces dispositions il joint une ame douce & honnête, ses idées religieuses ne le rendront point l'ennemi de ses semblables; il aura de l'indulgence pour eux; en gémissant de

leurs
de l
greu
tion
d'or
fion
de
les
Tou
vots
che
agit
leur
leur
dév
que
pos
lires

(4)
Inspi
fréqu
d'ext
pren
orac
prises
parce
Chrét
& de
ques
crû
de n
pres
braill

leurs fautes, il ne se croira point en droit de les en punir ou de les reprendre avec aigreur. Un autre, pourvu d'une imagination vive, d'un tempérament échauffé & d'organes foibles, aura des extases, des visions, des inspirations d'en-haut; il croira de bonne foi aux chimères produites par les mouvemens déréglés de son cerveau. Toutes ces différentes nuances font les dévots & les enthousiastes. C'est sur-tout chez les femmes que la ferveur religieuse agit avec le plus de force; la foiblesse de leur organisation, leur timidité naturelle, leur peu d'expérience les disposent à la dévotion, & la vivacité d'une imagination que la réflexion refroidit rarement, les expose plus souvent que les hommes aux délires religieux: (41)

(41) C'est surtout parmi les femmes que l'on voit des Inspirées, des dévotes, des illuminées. Les révolutions fréquentes qu'éprouve leur machine les rend susceptibles d'extases, de visions, de mouvemens convulsifs que l'on prend pour surnaturels. C'étoit une femme qui rendoit les oracles à Delphes. *Velleda*, selon Tacite, régloit les entreprises des Germains, qui respectoient beaucoup les femmes, parce qu'ils leur supposoient le don de Prophétie. Bien des Chrétiens ont eu les mêmes idées; ils ont fait des Saintes & des Prophétesses d'un grand nombre de femmes hystériques, mélancoliques & visionnaires, qui souvent se sont crû des Inspirées, & l'ont fait croire à d'autres. Il est bon de remarquer que ce fut à l'instigation des femmes que presque tous les Rois du Nord & de l'Occident ont embrassé la Religion Chrétienne. Dans les querelles religieu-

Si la Religion s'empare de l'esprit d'un homme ardent ou d'un sang bouillant, elle en fait un zéléteur; si elle opère sur celui d'un homme bilieux, sombre, mélancolique, tels que sont pour l'ordinaire les méchants tourmentés de remords, elle le rendra lâche & cruel; la trahison & le crime ne lui coûteront plus rien dès qu'on lui promettra l'expiation des forfaits dont l'idée l'importune, ou dès qu'on lui montrera sa grâce écrite au ciel. Ce sont ces dispositions qui forment des fanatiques, des persécuteurs, des assassins; par de nouveaux crimes ils espèrent obtenir le pardon de ceux dont le souvenir vient troubler leur repos.

La Religion n'a pas le même pouvoir sur les hommes d'un tempérament flegmatique, ceux-ci sont trop tièdes pour elle, il lui faut des sectateurs zélés; ce n'est que sur des âmes ardentes & susceptibles de passions fortes qu'elle agit fortement. Les détails de la superstition sont infiniment variés, le merveilleux qui lui sert de base fournit une pâture continuelle à l'imagination; voilà, sans doute, pourquoi la dévotion remplace si souvent les passions frus-

ses les femmes sont les plus âcres & les plus obstinées, parce que ce sont elles qui sont le moins au fait de la question.

trées
l'ordi
affou
chag
tecte
ceux
grace
goûts
de jo
souve
gion
natio
tation
L'
attach
rant
ver d
parce
fort;
milie
grins
en es
dang
tisan
pouv
core
posée
éclair
ritio

trées & malheureuses ; elle s'empare pour l'ordinaire de tous ceux que leurs passions assouvies plongent dans le vuide, dans le chagrin, dans l'ennui ; elle donne des protecteurs & des consolateurs dans le ciel à ceux qui se sont attiré des mépris, des disgraces sur la terre ; les malheurs, les dégoûts, la honte, les remords, l'impuissance de jouir, la satiété, la vieillesse ramènent souvent les hommes aux pieds de la Religion ; la dévotion dédommage leur imagination du rang, de la fortune, de la réputation, de l'amour même.

L'homme du peuple est communément attaché à sa Religion parce qu'il est ignorant & malheureux ; le pauvre croit y trouver de la consolation à ses peines, il l'aime parce qu'elle lui fait entrevoir un meilleur sort ; le riche s'y livre parce que souvent au milieu de son opulence il éprouve des chagrins qui le rendent misérable ; le soldat en est susceptible parce qu'il vit au sein des dangers ; les Princes, les Grands, les Courtisans la jugent utile, non seulement pour pouvoir opprimer impunément, mais encore parce qu'ils la trouvent toujours disposée à calmer leurs remords. L'homme éclairé est quelquefois la dupe de la superstition parce qu'elle met son imagination en

travail; le sage a souvent de la peine à s'en défendre; on le voit très-fréquemment céder à ses attaques lorsque le chagrin l'abbat & confond son jugement, ou lorsque la maladie, lui otant l'usage de ses facultés, le livre aux mains d'un Prêtre qui le sollicite, qui le trompe par des sophismes, & vient porter le trouble dans ses derniers momens. Voilà d'où viennent les triomphes si fréquens que la Religion remporte au lit de la mort sur ceux-mêmes qui l'avoient méprisée ou négligée pendant toute leur vie. Cependant c'est l'homme sain & jouissant de sa raison qui seul est en état de juger; (42) il n'y a que l'imposture qui puisse se prévaloir du témoignage d'un mourant.

(42) Le Docteur Burnet nous a donné de grands détails sur la mort édifiante du Comte de Rochester, qui après avoir vécu en libertin, se convertit à la mort; il en tire des preuves en faveur de sa Religion, mais cette conversion ne prouve rien, sinon qu'un débauché, qui a fort peu réflomé toute sa vie, peut encore moins raisonner à la mort.



CHAPITRE XV.

*De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger
ou de réformer la superstition. Des remèdes
efficaces que l'on peut lui opposer.*

DE tous les liens qui attachent les hommes à la Religion, l'habitude est le plus fort ; l'éducation identifie avec nous les opinions les plus étranges, nos premières idées nous restent communément toute la vie : elles ne nous choquent point dès que nous les avons reçues dans notre enfance, dès que nous les voyons autorisées par l'exemple, par l'opinion publique, par les loix, & sur-tout lorsque nous les voyons munies du sceau de l'antiquité. (43) Ainsi

(43) Est-il un homme parmi nous à qui dans l'âge de raison l'on pût persuader que trois ne font qu'un & qu'un fait trois ; que Dieu a pu mourir pour s'appaiser lui-même ; que ce Dieu peut se changer en pain &c. ? Cependant l'éducation parvient tous les jours à mettre de pareilles idées dans l'esprit des personnes les plus raisonnables d'ailleurs ; & si elles ont de l'enthousiasme, elles se feront égorger pour les défendre : à leur avis c'est celui qui refuse de croire ces dogmes merveilleux, qui passe pour un in-

tout concourt à rendre la superstition chère aux hommes, ou à les maintenir dans une honteuse inertie qui les empêche de rien examiner. En matière de Religion presque tout le monde est peuple : les grands & les riches occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ne songent pas plus que le vulgaire à examiner les fondemens de leurs opinions ; presque personne d'entre eux ne se trouve assez gêné par sa Religion pour se révolter contre elle, on la quitte & on la reprend suivant que les passions l'ordonnent ; ses spéculations paroissent sacrées à tout le monde, mais l'intérêt le plus foible l'emporte sur elles dans la pratique ; elles n'influent sur la conduite que lorsqu'elles s'accordent avec les passions ou lorsqu'elles les justifient. C'est ainsi que la Religion devient une arme sûre

senfé. Il y a pourtant une raison qui rend les opinions les plus folles très-durables, c'est qu'on ne les examine point, & que lors même qu'on les examine l'esprit n'y trouve jamais que des mots vuides de sens ou des idées qui ne présentent aucun côté direct par où l'on puisse les attaquer. Les mystères & les dogmes de la Religion sont d'une nature aussi fugitive que les Dieux ou les phantômes qui leur servent de base ; des Dieux inintelligibles, de purs Esprits, des chimères doivent enfanter des chimères. Comme ces Dieux exigent des sacrifices, on a cru qu'on ne pouvoit leur en faire un plus grand que celui de la raison & du bon sens ; ou bien chacun a dit : *que sçait-on si des Etres que je ne conçois pas, ne peuvent point agir d'une façon dont je n'ai nulle idée ?* Voilà, je crois, comme on parvient à croire tous les mystères.

pour nuire aux hommes, sans jamais leur fournir des remèdes utiles. Le Dieu bon les invite à mal faire, le Dieu vengeur & méchant les rend insensés & cruels sans les rendre meilleurs.

Bien des gens sont convaincus de l'utilité & de la nécessité d'une Religion, très-peu en connoissent les dangers: les souverains, ou superstitieux ou tyrans, la regardent comme l'appui de leur pouvoir, sans vouloir s'appercevoir qu'elle devient leur ennemie dès qu'ils refusent de se rendre ses esclaves. Les personnes les plus détrompées d'ailleurs des préjugés religieux ne laissent pas de se persuader que la Religion est nécessaire pour contenir le peuple: cependant ce peuple sans avoir rien examiné est toujours prêt à se soulever à la voix de ses Prêtres dès qu'on lui dit en gros que sa Religion est attaquée. En un mot les erreurs religieuses acquièrent une solidité inébranlable, parce que jamais on ne peut les attaquer sans péril, tandis que ceux qui les défendent, sont applaudis, honorés, récompensés.

Tout semble donc conspirer à donner à la Religion des défenseurs ardens & à décourager ses adversaires; toute innovation, toute opinion hasardée, toute cérémonie

changée devient un monstre aux yeux des peuples ; ils se figurent que les foudres du ciel vont tomber en éclats sur eux pour les punir des blasphêmes de quelques spéculateurs. Si quelquefois une nation s'aperçoit des malheurs dans lesquels la superstition l'a plongée, jamais elle n'a ni assez de lumieres ni de courage pour remonter jusqu'à leur source & pour détruire le levain qui tôt ou tard produira de nouvelles fermentations. Les hommes ne font que diversifier leurs folies religieuses ; ils ne quittent une superstition dont les abus les dégoûtent que pour en adopter une nouvelle, qu'il faut toujours acheter au prix du sang, & qui souvent devient encore plus funeste que la première. Ce sont des Dieux atroces & déraisonnables, formés sur le modele des plus méchans des hommes, ce sont leurs attributs insensés & contradictoires, ce sont leurs oracles trompeurs, annoncés par le fanatisme & l'imposture, qui ont inondé l'univers de crimes & de miseres : c'est le trône de ces idoles malfaisantes, ce sont ces phantômes dangereux qu'il faut renverser & détruire, si l'on veut tarir la source des maux dont le genre humain est inondé.

En effet les mortels ont-ils beaucoup gagné aux changemens successifs que leurs

Religions ont éprouvés? Hélas! ils n'ont fait que changer de délire, ils n'ont été ni moins esclaves, ni moins insensés, ni moins disposés à se nuire. Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même & de procurer pour toujours la liberté, le calme & la concorde. Les ouvrages découffus du mensonge & de l'enthousiasme se détruisent d'eux-mêmes: le tems n'a point respecté ces Dieux, qui pendant une longue fuite de siècles ont fait trembler les nations & usurpé leur encens. Les *Osiris*, les *Bélus*, les *Jupiters*, autrefois si redoutés, sont aujourd'hui la risée de quelques peuples bien fiers de s'être détrompés de ces Divinités futiles; ils les ont néanmoins remplacées par d'autres plus ridicules encore. Notre Europe a-t-elle donc lieu de se vanter d'avoir quitté les Dieux des Celtes & des Romains pour un vil artisan de Judée, mis à mort sur une croix, qui mille fois fut le signe de la révolte & du carnage pour ses disciples forcenés?

Que les mortels ne nous parlent point de l'antiquité de leurs cultes; ils n'ont adoré dans tous les tems que les mêmes phantômes, habillés diversement, suivant leurs besoins, leurs caprices, les fantaisies de

leurs modes, de leurs opinions, de leurs folies. Toujours leurs vaines idoles regneront par les mêmes voies; leur trône fut établi sur la crainte & sur la crédulité. D'ailleurs l'ancienneté d'une erreur ne sera jamais un titre valable aux yeux de la raison: les témoignages successifs & multipliés de la crédulité & de l'imposture; les traditions du mensonge; des fables & des merveilles racontées de pere en fils pendant des milliers de siècles, ne pourront jamais rendre des folies respectables. Le Philosophe verra toujours dans les Dieux des nations des génies malfaisans, qui, semblables à ces lueurs trompeuses que le voyageur égaré à l'imprudence de suivre, n'ont servi qu'à faire quitter aux hommes la route de la félicité.

En effet ces systèmes religieux apportés aux nations par leurs législateurs, les ont-elles rendues plus heureuses? Ces révélations merveilleuses que l'on a fait descendre du ciel, ont-elles soulagé les peuples des maux dont ils étoient accablés? Ces changemens successifs, que leurs circonstances ont obligé de faire à leurs Religions, ont-ils amélioré leur sort? Non, sans doute; tous ces pompeux mensonges, toutes ces rêveries diversifiées, loin de les guérir, n'ont fait

que
nes,
erre
crut
fut
qu'il
à de
être
d'au
vélé
cheu
trer
qui
gne

(44
fus d
avec
de la
on lo
Phén
Relig
de to
lation
des r
les a
à de
des
Pyth
chez
les p
quelq
conv
de se

que multiplier & diversifier leurs infortunes, combiner des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes. (44). L'homme qui se crut instruit par la Divinité même n'en fut que plus malheureux ; l'importance qu'il fut obligé de mettre à des opinions & à de prétendus devoirs en fit souvent un être très-dangereux pour lui-même & pour d'autres. Les Dieux ne semblent s'être révélés à la terre que pour rendre plus fâcheux le sort de ses habitans ; ils se montrèrent par-tout comme des Conquérans, qui ne laissent sur leur passage que les signes de la désolation, ou comme ces mé-

(44) Toutes les Religions du monde sont des amas confus de dogmes, de mystères, de rites anciens, amalgamés avec des inventions modernes. En remontant à la source de la plupart des usages & des opinions du Christianisme, on les retrouvera chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains & les Celtes. Cette Religion est un cahos dans lequel on apperçoit des vestiges de toutes les extravagances anciennes. Les nouvelles révélations qu'on annonce aux hommes sont toujours greffées sur des révélations antérieures ; les cultes se fondent les uns sur les autres comme les langues, & sont, comme elles, sujets à des variations continuelles. La plupart des Dogmes & des Mystères des Chrétiens sont évidemment empruntés de Pythagore & de Platon, qui ont été puiser leur Doctrine chez les Prêtres Egyptiens : d'où l'on voit que les opinions les plus respectées parmi nous ne sont que des rêveries de quelques Payens enthousiastes ou trompeurs. Pallavicini convient que sans Aristote l'Eglise n'auroit point eu plusieurs de ses articles de Foi.

V. Diction. de Bayle art. ARISTOTE.

téores terribles, dont le souvenir ne se perpétue que par les traces des ravages qu'ils ont causés.

Les sociétés humaines furent communément sauvages, ignorantes, dépourvues de lumières & de connoissances dans les tems où leurs Législateurs leur donnerent des Dieux, des cultes & des loix : à mesure que les mœurs, les circonstances & les besoins des nations changerent, leurs idées religieuses durent aussi souffrir des changemens; le Dieu de l'homme social, policé, plus raisonnable, ne peut être le même que celui de l'homme errant, stupide & féroce : ainsi l'homme civilisé & plus éclairé sur ses intérêts doit peu-à-peu se dégoûter de la Religion, lorsqu'elle est devenue trop contraire à ses mœurs adoucies, aux idées qu'il a pu acquérir, à sa raison plus cultivée. Voilà pourquoi l'on voit souvent les peuples secouer le joug de leurs Dieux surannés pour en adopter d'autres dont ils attendent plus de bonheur : fatigués de leur tyrannie ou de celle de leurs Prêtres, détrompés des erreurs & des fables qu'on leur débite, ils adoptent quelquefois des nouveautés avec empressement, ou du moins ils prêtent l'oreille à ceux qui leur présentent leur ancienne Religion sous

une forme nouvelle, moins contraire à leurs idées présentes.

Cependant les changemens dans la Religion ne se font point tranquillement ; c'est toujours par des guerres, des révolutions, des massacres que les hommes sont forcés d'apprendre ce qu'ils ont à penser sur cette matiere. La Religion ancienne, ayant communément pour elle la possession, le grand nombre & le pouvoir, opprime & persécute les Novateurs qui lui disputent ses titres ; à force de mauvais traitemens elle irrite leur opiniâtreté & les oblige de s'armer pour repousser les violences qu'elle leur fait. Ainsi la guerre s'allume, & la force décide de la secte qui demeurera maîtresse du champ de bataille. Chez les hommes ce ne sont jamais que des passions & des folies, qui combattent d'autres passions & d'autres folies ; le délire le plus impétueux oblige le plus foible à lui céder la place. Au milieu de ces tumultes la raison ne peut se faire entendre ; des combattans également acharnés ne sont point en état de l'écouter ; vainement cette raison, d'accord avec leurs intérêts véritables, leur crieroit-elle qu'ils se battent pour des chimeres indignes de les occuper ; vainement leur montreroit-el-

le la futilité des objets qui les divisent & de cette Religion qui donne lieu à leurs disputes ; les fanatiques sont sourds , ils s'obstinent à se détruire pour soutenir la cause de leur entêtement.

Dans les disputes religieuses jamais on ne songe à discuter le fond , personne ne doute de sa bonté ; c'est toujours de la forme dont les combattans sont occupés. (45) Après que des sectes fougueuses se sont fatiguées à force de combats , se sont tourmentées tour-à-tour , ont fait couler des flots de sang , les nations n'en sont pas plus guéries de leurs folies ; elles laissent toujours subsister la racine d'un mal qui tôt ou tard produira de nouvelles calamités. Ce sont les idées funestes de la Divinité qu'il faut éteindre chez les hommes , si l'on veut leur ôter pour toujours le pré-

(45) Rien de plus utile à l'Eglise que des hérésies , un Apôtre l'a dit ; les querelles des Novateurs absorbent communément les plus grands génies d'un pays , qui prennent parti pour ou contre. Ainsi les hommes les plus capables d'attaquer les erreurs de l'esprit humain & de la superstition , au lieu d'être utiles , deviennent des chefs de parti & perdent leur tems en disputes futiles. Quels biens n'auroient pas fait nos *Réformateurs* , si au lieu d'attaquer quelques dogmes ridicules de l'Eglise Romaine , ils eussent employé leur génie à démolir le Christianisme , qui depuis tant de siècles fait le malheur des nations Européennes ! Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther , Calvin , Mélanchton , Erasme , &c !

texte de se nuire : la raison ne pourra jamais se faire entendre d'eux tant qu'on leur dira de la soumettre à l'autorité de ces Dieux qui n'est que celle des interpretes de leurs décrets ; ceux-ci ne leur font parler que le langage de leur propre délire ou de leur propre intérêt.

Ce n'est pas non plus la raison ni l'amour de la vérité, ni le desir sincere de soulager les peuples & de leur procurer le bien-être, qui arment quelquefois les Princes contre la Religion : s'ils font divorce avec elle c'est lorsqu'elle s'oppose à leurs passions, à leurs intérêts, à leurs caprices. Ce ne fut pas l'idée de rendre plus heureux nos ancêtres qu'il tyrannisoit qui déterminâ Henry VIII. à secouer le joug de la Religion Romaine, devenue depuis tant de siècles si fatigante pour eux. Ce fut le desir de jouir d'une femme que cette Religion lui défendoit d'épouser. La Nation Britannique débarrassée d'une superstition onéreuse crut envain respirer en faisant des changemens à ses opinions religieuses toujours entées sur le système ancien ; la Religion parmi nous se partagea en des sectes différentes, qui donnerent lieu par la suite à de nouvelles guerres, & qui nous coûtèrent des torrens de larmes & de sang. C'est par le Dieu jaloux

& dévorant que l'on doit commencer la réforme de la Religion ; tant que les hommes regarderont un tel Dieu comme l'arbitre de leur sort, ils s'en occuperont nécessairement, leur esprit fermentera sur son compte, ils en disputeront sans fin, ils se battront pour leurs opinions, qu'il croiront importantes.

On conviendra, peut-être, que dans toutes les Religions les Prêtres n'ont donné que des idées absurdes & fausses de la Divinité ; mais qui peut se flatter d'en avoir des idées véritables ? qui pourra se vanter de connoître son essence ? Le parti le plus sage ne feroit-il donc pas de n'en jamais parler ? Ne voit-on pas que les hommes ne cesseront jamais de se quereller sur un objet dont ils n'auront jamais des idées ni précises ni uniformes ? Que sera-ce s'ils se persuadent qu'un Dieu s'intéresse à leurs argumens ridicules, & se fâche contre ceux qui raisonnent mal de ce qu'il ne leur est point donné de sçavoir ?

La Théologie sera toujours une science de conjectures, sur lesquelles les mortels ne peuvent être d'accord ; s'ils veulent parler des Dieux, ils devroient au moins les supposer assez sages pour ne point se mêler de leurs disputes insensées, assez grands pour ne point s'alarmer de leurs

opini
point
raison
prend

Fa
le D
derne
spécul
préte
bon
un v
tems
empo
ges
D'ac
d'un
fére
des
mes
Don
inté
ou
véri
obje

(40
" pel
" fé
" po
dition
imbé

opinions enfantines , assez justes pour ne point leur sçavoir mauvais gré d'avoir déraisonné sur des objets impossibles à comprendre. (46)

Faute de sentir la nécessité des maux que le Dieu bizarre de notre superstition moderne devoit nécessairement produire , les spéculateurs , qui en des tems différens ont prétendu la réformer ou la rapprocher du bon sens , n'ont fait qu'élaguer & rajeunir un vieil arbre , prêt à reproduire en tout tems des rejettons funestes & des fruits empoisonnés ; ils ont greffé sur des menfonges un petit nombre de vérités stériles. D'accord sur les dogmes fondamentaux d'un systême nuisible , les Prêtres des différentes sectes disputerent sur des abus & des questions accessoires , sur des sophismes , des cérémonies , des détails ridicules. Dominés eux-mêmes par des passions & des intérêts 'étrangers à ceux de la société , ou trop aveugles pour s'élever jusqu'à la vérité , ils n'eurent communément pour objet que de nuire à leurs adversaires , de

(46) „ C'est assez , dit Théophraste , de permettre au „ peuple d'être sot sans souffrir qu'il devienne une bête „ féroce... que l'on donne cours à sa folie mais qu'on s'op- „ pose à sa fureur”. Dans toutes les révolutions & les sé- „ ditions causées par la Religion , on ne voit que des dévots „ imbéciles conduits par des fripons hypocrites.

s'élever sur leurs ruines , de faire valoir leurs propres opinions , & de décrier celles des Théologiens qui ne pensoient pas comme eux. Le sacerdoce, sous quelque forme qu'il se soit montré , n'eut jamais que ses intérêts en vue. L'orgueil, la jalousie , l'avarice & l'ambition diviseront toujours les membres d'un corps dont l'existence ne se fonde que sur l'aveuglement des nations , dont ils disputent les dépouilles.

Ainsi les différentes réformes que l'on fit dans la Religion ne firent que multiplier les querelles, les combats & les misères des peuples : les prétendus *réformateurs* , fiers d'avoir découvert quelques abus , quelques erreurs , quelques fraudes grossières , les retrancherent & bâtirent des systèmes nouveaux sur des fondemens ruineux. Au lieu d'examiner des révélations mensongères , au lieu de rejeter avec mépris des livres sacrés ou ces recueils de fables révérees , de dogmes contradictoires , de mystères incompréhensibles , d'ordonnances opposées à la nature & à la raison , ces vains spéculateurs ne s'occupèrent que de commentaires , de distinctions , de subtilités ; & les nations n'en furent que plus malheureuses par les dissensions nouvelles,

les persécutions , les tyrannies auxquelles ces idées discordantes donnerent lieu à chaque pas. Quelles que fussent ses opinions , le Prêtre trouva toujours , soit dans les souverains , soit dans les sujets , des esprits disposés à entrer dans sa querelle ; ses décisions importantes furent toujours soutenues par le fer & par le feu. Se trouva-t-il opprimé , foible , persécuté ? il prêcha la tolérance , la douceur , la liberté de conscience. Devint-il le plus fort pour avoir mis les puissances de son côté ? il ne parla que de zèle , de vengeance & d'exterminer les ennemis du Seigneur (47). Par un aveuglement qui tient du prodige , ses conséquences les plus marquées ne furent jamais senties ; ses passions furent toujours écoutées , le repos des nations lui fut toujours sacrifié.

Si dans ces combats des sectes les unes contre les autres le masque de l'imposture fut quelquefois forcé de tomber , les peuples ne s'en apperçurent jamais. Le bandeau de l'opinion recouvrit bientôt leurs

(47) Dans tous les schismes & démêlés sur la Religion les parties disputantes ont communément le secret d'avoir tort de part & d'autre. Toute secte est rampante quand elle est foible , & quand elle est forte elle veut tout envahir. Les Anabatistes , qui ont été les devanciers de nos paisibles *Quakers* , ont mis autrefois l'Europe en combustion.

paupieres, parce que jamais l'on n'eut le courage de l'écarter tout-à-fait. Malgré les révolutions continuelles dont la Religion fut le germe, elle fut toujours *militante & triomphante*, elle eut toujours le crédit de faire immoler ses ennemis à son Dieu ou à sa propre sûreté ; elle infecta les Rois ; elle enivra les sujets, elle porta l'incendie & le trouble dans le sein des Etats. Si les nations rougissent quelquefois des frénésies de leurs ancêtres, elles ne voient pas qu'à chaque instant elles sont elles-mêmes prêtes à tomber dans des excès également dangereux : elles ne sentent pas que l'éducation fanatique qu'on leur donne, l'aveuglement & l'ignorance de la morale où on les tient, les préjugés qu'on leur inspire, les haines religieuses dans lesquelles on les nourrit contre tous ceux qui ne se conforment point à leurs cultes, les injustices & les mépris que l'on fait éprouver aux sectaires, les richesses & le pouvoir immense qu'on accorde par-tout à des Imposteurs autorisés à infecter les peuples & à dominer les consciences, enfin les passions toujours indomptées des Prêtres, peuvent à tout moment faire éclore de nouvelles extravagances & de nouvelles tragédies.

Il

Il s'est trouvé de tout tems des hommes qui ont réclamé plus ou moins fortement contre les abus & les excès de la superstition, mais très-peu ont osé l'attaquer dans sa source ; & d'ailleurs que pouvoit leur foible voix contre les cris du sacerdoce, les menaces de la Tyrannie, les préventions de la multitude toujours esclave de l'habitude & du préjugé. Comment proposer des remèdes à des malades parvenus à chérir leurs maux, à les regarder comme utiles & nécessaires, & prêts à détruire leurs médecins ? Les prisons, la cigue, les bâchers furent communément les récompenses dont on paya le zèle de ceux qui voulurent rompre le charme : leurs concitoyens, semblables à ces oiseaux de nuit pour qui le jour est incommode, s'élançerent avec furie sur les mortels bienfaisans qui leur présentoient des lumières peu faites pour des yeux accoutumés aux ténèbres.

L'Autorité souveraine fut elle-même obligée de reculer cent fois devant les forces de la superstition. Les Princes éclairés qui lui ont marqué de l'indifférence & du mépris, en furent communément punis par le fanatisme irrité qui ne veut point qu'on dédaigne les objets de sa vénération.

C'est en vain que des Rois sages, fatigués des excès de la superstition, ont voulu réprimer & dompter ce monstre, il trouva le moyen d'éluder leurs coups, l'hydre montra toujours des têtes renaissantes; semblable à cet insecte étonnant qu'on voit se multiplier sous le couteau qui le divise, la chimere mutilée produisit de nouvelles chimères. Cela devoit, sans doute, arriver; temporiser avec le mal ce n'est point le détruire. Il n'est qu'un remède contre l'erreur, c'est la vérité. Mais les Tyrans, ainsi que les Prêtres, en furent toujours les ennemis; les Souverains les mieux intentionnés crurent cette vérité dangereuse à leurs peuples, ils ne s'aperçurent point qu'elle ne peut nuire à leur pouvoir quand ils voudront ne l'employer qu'à faire des heureux; l'erreur sacrée & ses prestiges ne sont nécessaires qu'aux imposteurs ou aux Princes ignorans & pervers qui veulent tromper les hommes & les asservir à leurs passions; mais ces passions deviennent tôt ou tard fatales à des inconsidérés, qui sont communément les premières victimes de la stupidité des peuples. Nul Prince n'est intéressé à devenir Tyran. (48)

(48) *Ad generum Cereris sine cade & vulnere pauci.
Descendunt Reges, & siccâ morte Tyranni.*

JUVENAL. SATYR. X.

Souverains des Nations! réglez par la justice, la morale, & les loix, & vous régnerez sans les Prêtres. Vous n'aurez pas besoin des secours du mensonge pour gouverner des hommes, que vos soins vigilans rendront véritablement heureux. Vous n'aurez point à craindre que la vérité souleve des sujets, à qui la raison fera sentir le prix de vos bienfaits. Soyez grands, actifs, bienfaisans, équitables; respectez la liberté & les possessions du citoyen; ne souffrez point qu'on l'opprime en votre nom; donnez-lui des loix utiles & sages; faites qu'on lui forme le cœur; qu'on lui inspire de bonne heure des talens & des vertus réelles; récompensez fidèlement ces talens & ces vertus; que le vice soit déshonoré & le crime puni partout où ils se trouveront, & bientôt votre Empire, fondé sur des idées véritables, sera plus solide que celui qui se fonde sur des mensonges & sur de vains préjugés. Princes! soyez Citoyens. Citoyens, choisis par les autres pour les guider, que votre cœur soit plus flatté de la gloire si douce de commander à des amis, à des hommes libres, à des patriotes actifs, industrieux, éclairés & vraiment vertueux, qu'à des ennemis, aigris

par la captivité, engourdis, par la misère, dépourvus de lumières & de mœurs, dont l'unique vertu est d'obéir aveuglément à des Prêtres, rivaux de votre pouvoir. Armez-vous enfin d'une juste défiance contre des hommes altiers dont les intérêts ténébreux ne seront jamais les vôtres. Tremblez à la vue des avantages inouis dont jouissent des Citoyens qui ont le droit de se révolter & de nuire au nom du ciel; arrachez de leurs mains ces armes si souvent dangereuses à vos pareils; faites rentrer les Nations dans ces possessions depuis tant de siècles usurpées par la fraude; que les richesses de l'imposture si longtems employées à payer l'ignorance, l'orgueil, l'oisiveté, soient enfin appliquées à l'instruction des peuples. Que vos sujets n'apprennent plus à se haïr, à s'engorger, à se soulever pour des opinions. Qu'ils apprennent à être justes, humains, bienfaisans, modérés; qu'ils apprennent à servir la Patrie & les chefs qui la rendront heureuse. Qu'ils apprennent de bonne heure à respecter la raison & la nature qui jamais ne leur conseilleront d'être séditieux & méchans.

Si la force de l'habitude a rendu les illusions chères à vos peuples, permettez

à
m
te
di
dr
Ci
ag
Ai
gu
mi
vo
leu
bie
Di
jets
ne
dra
I
cha
(4)
guér
ligieu
gés
se m
des
des
de p
fer lu
l'on
l'Etat
ces o

à la science de sapper l'empire du fanatisme; tenez une balance égale entre les sectes; n'entrez jamais dans leurs querelles indifférentes, que le poids de l'autorité rendroit trop sérieuses. Souffrez que chaque Citoyen spécule à sa manière pourvu qu'il agisse toujours conformément à la raison. Ainsi les Gouvernemens seront les vrais guides des peuples; ces peuples seront soumis pour leurs propres intérêts à un pouvoir que tout leur prouvera nécessaire à leur bonheur. Législateurs! gouvernez bien des hommes, heureux & libres, & les Dieux seront toujours propices à vos sujets: quelles que soient leurs opinions, elles ne seront dangereuses que lorsqu'on voudra les gêner. (49)

Pous vous, Tyrans aveugles & méchans! qui dépourvus de raison, d'éner-

(49) Un Gouvernement sensé ne peut pas se proposer de guérir tout d'un coup toute une Nation de ses préjugés religieux, mais il peut, & il doit empêcher que ces préjugés ne deviennent nuisibles; il y parviendra sûrement en ne se mêlant jamais ni des disputes des Prêtres ni des opinions des citoyens, & en punissant quiconque troublera le repos des autres sous prétexte de leurs opinions. Quand la façon de penser sur la Religion sera aussi libre que la façon de penser sur les sciences, telles que la Physique ou la Géométrie, l'on n'aura point à craindre que la Théologie excite dans l'Etat des secousses plus dangereuses que les disputes sur ces objets, qui jamais n'intéressent la tranquillité publique.

gie, de vertus, ne vous sentez point capables de régner sans le secours des Prêtres, & de leurs illusions: vous! dont le lâche cœur ne fait commander qu'à des esclaves abrutis; vous! dont la puissance, ainsi que celle de la superstition, n'est fondée que sur la crainte, l'opinion & le prestige; gardez-vous de permettre que le moindre rayon de lumière vienne éclairer vos Etats engourdis: tenez vos peuples ensévelis dans de profondes ténèbres, dans une léthargie perpétuelle; redoublez, s'il se peut, la nuit de leurs préjugés; que la liberté soit bannie même de leur pensée; que la vérité, toujours funeste pour vous & désolante pour eux, ne leur soit jamais montrée; que la raison enchaînée, que la science proscrite, que la sagesse persécutée, n'élèvent point leurs importunes voix pour troubler le silence de vos tristes contrées. Réprimez un courage qui ose discuter les droits de vos Dieux; craignez qu'il ne respecte pas plus vos titres usurpés. Appelez donc la Religion à votre secours; que ses Prêtres ordonnent à vos sujets de plier sous votre joug & de baiser vos chaînes; mais songez que les oracles de leurs Dieux seront toujours plus forts que vos loix arbitraires. Cette Religion, dont

vous empruntez l'assistance, tournera quelque jour contre vous-mêmes ses armes terribles & sacrées; vous n'aurez du pouvoir qu'autant qu'elle le voudra; vos sujets, rendus vos ennemis par vos vexations, n'hésiteront point entre elle & vous; ses Prêtres vous précipiteront du trône auquel ils vous auront élevés, dès que vous refuserez d'être leurs premiers esclaves.....

La Tyranie & la Superstition sont deux monstres auxquels la félicité de nul Empire ne peut jamais résister quand ils combinent leurs efforts; mais si leurs intérêts se séparent, la superstition triomphera tôt ou tard du Tyran son ouvrage. Régente impérieuse elle ne permet aux Princes d'être méchans, qu'à condition de les tenir en tutelle & de diriger leurs coups: Sans cela bientôt marâtre elle méconnoît ses enfans.

Les Tyrans sont des enfans capricieux, gâtés par la superstition: uniquement occupés des vains jouets de leur enfance, ils sacrifient à leurs fantaisies passagères leur vraie gloire, leur bonheur solide, leur propre sûreté. Ils veulent que leurs sujets aveuglés soient guidés par des Prêtres aveugles, qui conduiront toujours & le Souverain & le Peuple dans des abîmes dangereux.

C'est pour se rendre heureux dans le monde actuel que les hommes se sont mis en société; c'est pour y vivre tranquilles & sûrs qu'ils ont choisi des chefs, formé des Gouvernemens, reconnu l'autorité des Loix qui les forçaient de conformer leur conduite à la raison, à l'intérêt général de leurs Associés. Ils n'ont jamais pu ni voulu soumettre leur pensée à l'autorité de personne; vouloir l'enchaîner ou la rendre uniforme, c'est de tous les attentats le plus extravagant: la pensée sera toujours aussi libre que l'air, aussi incoërcible que les vents.

La justice, la raison, la vertu, les talens peuvent seuls affermir les trônes des Souverains & la prospérité des Empires. Sans justice, point de sûreté pour les Gouvernemens ni de liberté pour les citoyens; sans liberté, point de raison, ni de lumières, ni d'activité; sans raison, point de mœurs; sans lumières & sans mœurs un Etat ne peut être ni heureux ni puissant.

F I N.